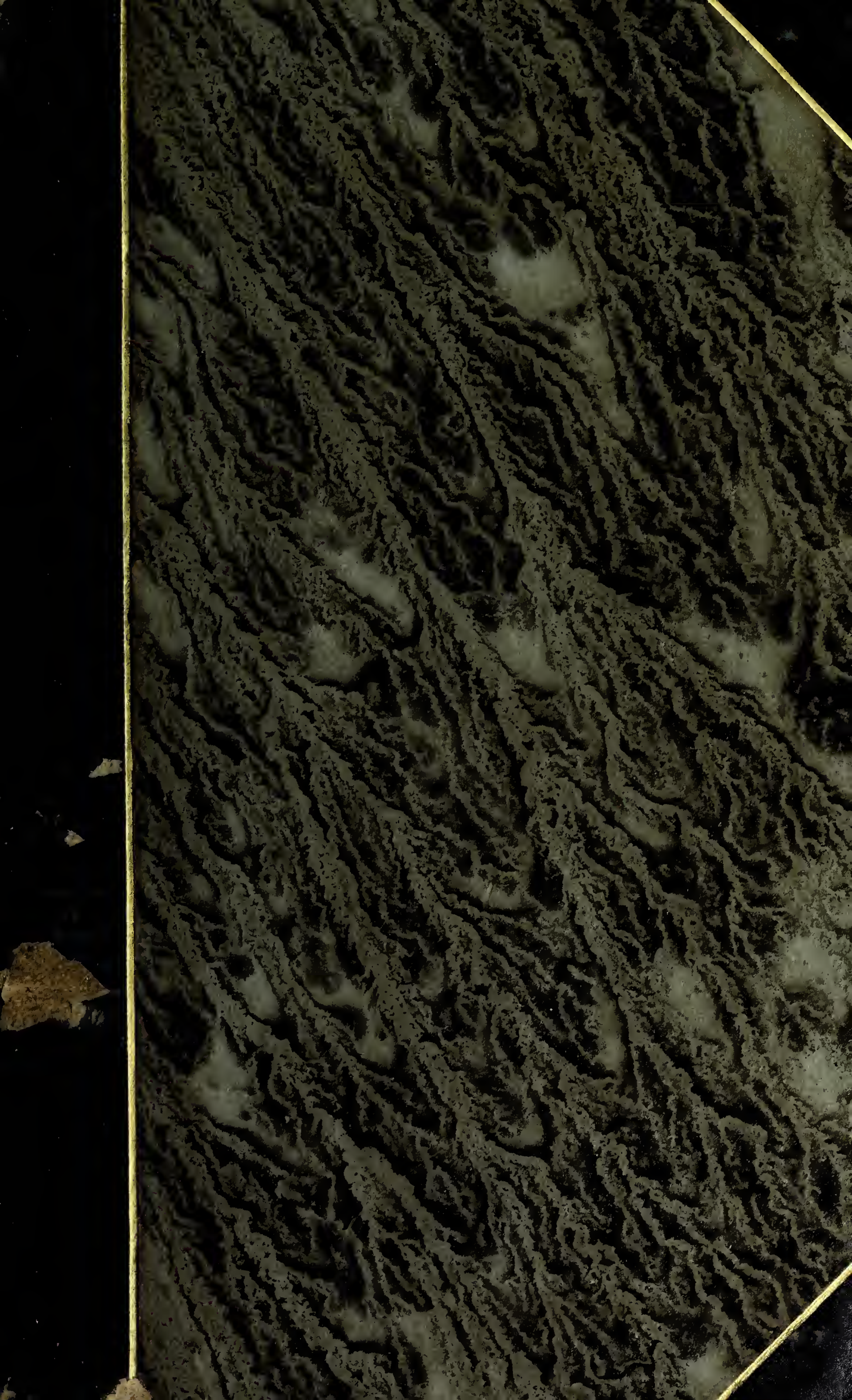






PROVERBES

DRAMATIQURS.

LE NORMANT FILS, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DE SEINE, N° 8. F. S. G.

PROVERBES
DRAMATIQUES

DE M. J. B. SAUVAGE.



PARIS.

PONTHIEU ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

LEIPSIG. — MÊME MAISON.

1828.

PRÉFACE.

Livrer mes *Proverbes* à l'impression sans les accompagner d'une Préface, ce serait agir comme ces pères indifférens qui abandonnent leurs enfans dès leurs premiers pas dans le monde. Si du moins ils paraissaient sous un nom déjà connu dans les lettres, je serais moins inquiet sur leur sort; on sait quelle est aujourd'hui la puis-

sance d'un nom. Comment donc faire pour leur préparer un accueil indulgent? Il me semble que le moyen le plus simple est de raconter au lecteur (si j'en ai) les circonstances qui m'ont déterminé à les composer.

Je me trouvais pendant l'automne dans le château de B***. Le maître de ce château use noblement d'une grande fortune : on devine qu'il a beaucoup d'amis. Aussi la réunion était-elle nombreuse. Chacun, avec cette confiance qu'inspirent des hôtes aimables, se livrait à ses goûts. On chassait, on pêchait, on se promenait à pied, à cheval, en calèche. Mais la belle saison passait, et nous touchions au moment

Où Pomone, en pleurant, effeuille sa couronne.

Déjà les promenades étaient rares et courtes, les chasseurs les plus intrépides rentraient de bonne heure pour se presser

autour du foyer, et un vieil ami de la maison avait ressenti des atteintes de rhumatisme en pêchant à la ligne.

Pour abréger les soirées devenues longues, les personnages les plus graves se mettaient au jeu, tandis que dans la partie la plus reculée du salon on tâchait de se persuader qu'on s'amusait en jouant à Pigeon-vole et au chevalier Cornard.

Dans l'une de ces soirées où l'ennui se glissait paisiblement, un jeune avocat se leva vivement, et dit d'un air inspiré : « Savez-vous ce que nous devrions faire? — Non. — Jouons la comédie. Rien n'occupe, n'intéresse davantage. Des rôles à apprendre, à étudier, à répéter, la faculté de se métamorphoser à son gré en tel ou tel personnage; les applaudissemens, cette manne du ciel qui vivifie l'acteur, tout est plaisir, jusqu'au choix des costumes, — et de la toilette, s'écrièrent les dames; c'est charmant,

jouons la comédie. » Et tout le monde de répéter : Jouons la comédie !

Ces acclamations furent si vives que les joueurs suspendirent leurs parties. « Que vous arrive-t-il, dit M. de B*** ? — Nous allons jouer la comédie. — C'est à merveille ; mais il vous faut un théâtre. — Nous en établirons un dans l'orangerie. — Non pas, s'il vous plaît, mes orangers ne s'en arrangeraient pas. — Hé bien, partout ailleurs ; dans l'ancienne serre, par exemple. — Soit, dans l'ancienne serre. Et qui le construira ? — Un maçon, un menuisier ; on en trouve partout. Le vitrier du village peindra les décorations, nous le dirigerons, et tout sera fini dans quelques jours. »

Cette première difficulté à peu près levée, il s'en présenta d'autres. Il s'agissait des pièces à monter. Notre jeune avocat voulait que, puisant à la meilleure source, on les prît dans le répertoire du Théâtre-

Français. Un virtuose penchait pour l'Opéra-Comique. On n'avait pas d'orchestre; on pouvait, à la vérité, y suppléer par un piano, mais personne n'accompagnait à la partition. Quelqu'un proposa, comme *Mezzo termine*, de jouer le vaudeville. On hésitait; tout le monde ne chante pas, tandis que tout le monde parle, et chacun voulait s'amuser.

Sans s'être entendu sur ce point, on parla de la distribution des emplois; on ne s'entendit pas davantage. C'était à qui se dispenserait des rôles accessoires. On avait compté sur Mlle Émilie de B*** pour jouer les jeunes amoureuses. Mme de B*** qui écoutait avec inquiétude, dit froidement que sa fille se tirerait fort mal de cet emploi. Un jeune cousin qui s'était empressé de retenir les amoureux, détourna la tête et se mordit les lèvres. Les jeunes personnes baissèrent les yeux; aucune d'elles n'était

tentée d'accepter un emploi que Mme de B*** venait de refuser pour sa fille.

« Vous voilà bien embarrassés, mes enfans, dit M. de B*** en souriant avec bonté, laissez-moi faire, je me charge de lever toutes les difficultés. » Puis tendant la main à droite et à gauche : « Bonsoir, bonne nuit, mes amis, dormez bien, si vous pouvez ; je vous promets que nous jouerons la comédie ; mais, jeunes gens, laissez-nous quelquefois diriger vos plaisirs, si vous voulez qu'ils soient sans regrets. »

Il ne restait plus au salon que M. et Mme de B***, le vieil ami et moi. Pour faire assister le lecteur à notre délibération, je vais lui rapporter fidèlement le dialogue qui s'établit entre nous :

M. DE B***.

Hé bien ! que pensez-vous du projet de nos jeunes gens ?

LE VIEIL AMI.

Moi, je le trouve tout naturel.

MADAME DE B***.

Comment, naturel ?

LE VIEIL AMI.

Oui, naturel est le mot. Nous naissons avec le goût de la comédie ; il anime les premiers jeux de notre enfance. Dans ces jeux qu'on aime tant à se rappeler, surtout au déclin de la vie, nous imaginons une action dramatique, nous nous en distribuons les rôles, et selon notre instinct, préludant déjà aux grandes scènes du monde, nous jouons au Soldat ou à la Chapelle.

M. DE B***.

C'est bien cela, mon ami.

LE VIEIL AMI.

Ce goût se développe avec nous. L'esprit

veut être occupé, le cœur a besoin d'émotions : car vivre, c'est sentir, c'est penser, et le théâtre satisfait ces deux premiers besoins de l'âme.

MADAME DE B***.

Mais, messieurs, n'y voyez-vous aucun danger ? Émilie va rarement au spectacle, et quand je l'y conduis, j'ai soin de m'assurer que les pièces qu'elle va voir ne contiennent rien qui puisse porter le trouble dans un cœur qui doit rester paisible. Voudriez-vous que je l'exposasse à exprimer sur la scène des sentimens qu'elle doit ignorer ?

M. DE B***.

Et puis, il est des ouvrages qu'on ne peut montrer sans théâtre, sans décorations, qui fassent illusion, et.....

LE VIEIL AMI.

Je t'entends, mon ami ; tu trembles pour

tes orangers. Madame, avec une prudence que je ne puis trop louer, craint pour sa fille l'emploi qu'on lui destine. Il vous faudrait de ces pièces où le *vis comica* s'unît tellement à la décence, qu'une mère pût les laisser jouer à sa fille.

MADAME DE B***.

Oui, mon ami.

LE VIEIL AMI.

Et qu'on pût représenter sans appareils, dans un salon?

M. DE B***.

Précisément.

LE VIEIL AMI.

C'est difficile à trouver.

M. DE B***.

Au lieu de les prendre dans le répertoire des théâtres, nous jouerons des Proverbes.

LE VIEIL AMI.

Ah! mon cher de B***, te voilà tombé de Carybde-en-Sylla. Choisiras-tu dans ces petites pièces sentimentales, composées pour les pensionnats de jeunes demoiselles?

MADAME DE B***.

Ce serait à périr d'ennui.

LE VIEIL AMI.

Ou laisseras-tu jouer des Proverbes tels que ceux de Collé et de Carmontel, qui, il est vrai, pétillent de gaîté et d'esprit, mais sont écrits avec une liberté qu'on ne supporterait pas aujourd'hui?

MADAME DE B***.

Dieu nous en préserve!

L'AUTEUR.

Vous oubliez, messieurs, que depuis quelques années un auteur a publié des

Proverbes dramatiques qui ont obtenu un succès mérité.

M. DE B***.

Je les connais ; tous sont charmans, nous en jouerons ; mais, mon cher ami, craindriez-vous d'entrer en lice ?

L'AUTEUR.

Moi ?

M. DE B***.

Oui, vous.

L'AUTEUR.

Je ne m'abuse pas au point de m'exposer à une pareille rivalité.

M. DE B***.

Modestie d'auteur. Je compte sur vous.

L'AUTEUR.

Je voudrais de tout mon cœur pouvoir faire ce que vous désirez ; mais.....

MADAME DE B***.

Point de mais; il le faut, mon ami. (Bas à l'Auteur.) Vous me ferez pour Émilie des rôles d'amoureuses, où il n'y aura pas d'amour.

L'AUTEUR.

C'est assez embarrassant.

M. DE B***.

J'exige de vous cette complaisance pour être sûr que nos Proverbes seront tels que je les veux. Écoutez-moi bien : vous allez faire des *Proverbes dramatiques*; ne perdez point de vue que le but de tout ouvrage dramatique est de plaire à la représentation. Je sais les difficultés que le genre vous oppose. Le Proverbe se joue terre-à-terre dans un salon, des paravens tiennent lieu de décorations, point d'illusion théâtrale. Renfermé dans un cadre étroit, l'auteur ne

peut donner à son ouvrage assez de développemens pour amener des situations fortes, ou nouer une intrigue compliquée. Vous compenserez ces désavantages par des détails bien étudiés, des caractères soutenus, une action simple mais attachante, qui ait quelque péripétie, et soit terminée par un dénouement complet.

L'AUTEUR.

Eh! monsieur, c'est m'imposer toutes les conditions qu'on exige d'une bonne comédie.

M. DE B***.

Aux nuances près que je viens d'indiquer. D'ailleurs, vous pouvez appeler à votre secours la comédie-épisodique, qui rentre spécialement dans le genre du Proverbe dramatique. Mais alors copiez fidèlement. Point de portraits de fantaisie. Que tous vos personnages aient un tel ca-

chet d'originalité, qu'on puisse dire : J'ai vu de ces gens-là dans le monde.

L'AUTEUR.

Peut-être aussi voudrez-vous que ces personnages soient pris dans les classes élevées de la société?

M. DE B***.

A cet égard, carte blanche. Dans les classes élevées, il règne un ton de convention qui donne aux manières, au langage, une ressemblance uniforme. Vous chercheriez des couleurs prononcées, vous ne trouveriez que des nuances. Obligé, comme je l'ai déjà dit, de suppléer par des détails à une action forte, votre dialogue dégénérerait peut-être en *causeries de salons*. Prenez vos personnages partout où vous leur trouverez une physionomie franche et naturelle. Pourvu que vous respectiez les convenances, ne

craignez rien. La bonne compagnie aime quelquefois à se travestir.

L'AUTEUR.

Malgré cette concession, l'entreprise m'effraie, et, je le dis avec vérité, elle est cent fois au-dessus de mes forces.

M. DE B***.

Essayez, mon ami. On fait quelquefois plus qu'on ne croyait pouvoir faire. Tâchez d'approcher du but, si vous ne pouvez l'atteindre. Mais ce n'est pas tout : vous écrivez pour des amateurs, tous veulent avoir également du plaisir. Que chaque rôle de vos pièces soit facile et brillant. Point de ces personnages accessoires qu'on ne joue que par complaisance ; dans une action simple vous pouvez vous en passer.

L'AUTEUR.

Nouvelle difficulté !

LE VIEIL AMI.

Vous n'êtes pas au bout, mon pauvre auteur; écoutez-moi à mon tour. Toutes nos idées sont aujourd'hui tournées vers la politique; elle se glisse partout : dans les salons, sous les échoppes, dans l'oraison funèbre et dans la chanson. Pourrait-il en être autrement? Comment rester indifférens aux grandes questions qui s'agitent, quand elles intéressent nos droits et nos libertés! Tous les hommes d'un cœur droit appellent de leurs voeux le règne des lois; mais tous ne s'accordent pas encore sur les moyens de parvenir à cet ordre de choses que d'avance nous avons payé si cher. De là, ces différences d'opinions, sources de discussions véhémentes qui divisent les sociétés les plus intimes, les familles les plus unies. Faisons trève un moment à cette lutte pénible. Point de politique dans vos Proverbes, monsieur; nous ne voulons pas mettre aux

prises des amis qui viennent avec confiance partager nos plaisirs.

L'AUTEUR.

Ah! messieurs, voilà le coup de grâce! Vous venez de dire qu'on voulait de la politique partout, et vous n'en voulez pas dans mes Proverbes. C'est m'enlever tous moyens de succès.

M. DE B***.

Rassurez-vous, il vous en reste encore. Jetez les yeux autour de vous, et vous trouverez une foule d'originaux à peindre. Étudiez-les, reproduisez fidèlement leurs traits. Si vos tableaux sont vrais, ils plairont aujourd'hui et dans tous les temps. A l'ouvrage, mon ami, à l'ouvrage!

Ai-je approché du but qu'on m'avait marqué? Le lecteur en jugera.

Je termine ici ma Préface, déjà trop longue peut-être; si mes Proverbes font plaisir, ils n'ont pas besoin d'apologie; s'ils sont mauvais, tout ce que je dirais ne les rendrait pas bons.

AVERTISSEMENT.

Pour faciliter la mise en scène des *Proverbes dramatiques* contenus dans ce volume, on a désigné les personnages dans l'ordre suivant :

Le premier se trouve placé à la gauche des spectateurs.

Le second vient immédiatement après, et ainsi de suite.

Quand l'action exige que cet ordre soit interverti dans le courant d'une scène, on a eu soin d'indiquer la nouvelle place que chaque acteur doit occuper.

LE PETIT AMBITIEUX,

OU

QUI COMPTE SANS SON HÔTE COMPTE DEUX FOIS.

PERSONNAGES.

❀❀❀❀❀

DURMONT, sous-chef attaché à un ministère.
Madame DURMONT.
CÉCILE, leur fille.
LEFRANC, } amis de Durmont.
RICHARD, } amis de Durmont.

La Scène est à Paris, chez Durmont.

LE

PETIT AMBITIEUX.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURMONT, Mme DURMONT.

MADAME DURMONT.

En vérité, mon ami, je ne vous conçois pas : il n'y a plus moyen de tirer de vous deux paroles de suite.

DURMONT.

Madame, je ne vous ferai pas le même reproche.

MADAME DURMONT.

Ah! grâces à votre épigramme, vous venez de sourire! Depuis un mois que nous sommes à Paris, c'est la première fois que cela vous arrive.

DURMONT, *gravement.*

Autre temps, autres soins.

MADAME DURMONT.

Tenez, je crains bien que Mme Germancé ne nous ait rendu un mauvais service.

DURMONT.

Parlez-vous sérieusement? Depuis quinze ans, je végétais à Château-Chinon, oublié dans un emploi subalterne. Mme Germancé, qui, en bonne parente, prend à nous le plus vif intérêt, obtient par son crédit que je sois appelé à Paris, placé comme sous-chef dans un ministère, je lui dois cette promotion inespérée : et vous prétendez qu'elle nous a rendu un mauvais service!

MADAME DURMONT.

C'est que cette promotion qui devait nous rendre plus riches et plus heureux, a produit tout le contraire.

DURMONT.

Il me semble qu'il serait difficile de prouver qu'une promotion qui triple mon traitement et m'assure la considération attachée à un emploi supérieur, me rend moins heureux et moins riche.

MADAME DURMONT.

C'est pourtant la vérité, et vous allez en convenir. Nous habitions une petite maison charmante située à mi-côte et dominant sur l'Yonne. Nous nous étions plu à l'embellir. Les jardins délicieux qui l'entouraient étaient notre ouvrage. Sans inquiétudes, sans ambition, tous nos soins se bornaient à varier nos plaisirs. C'est là que notre union s'est formée, c'est là que notre Cécile est née. Chaque endroit de ce séjour de bonheur nous retraçait un doux souvenir. Vous avez vendu cette habitation quand nous sommes venus à Paris. Le prix qu'on vous en a donné nous rendra-t-il ce que nous avons perdu?

DURMONT.

Si on se laissait arrêter par des considérations de cette nature, on n'arriverait à rien. Il est des sacrifices nécessaires. Je ne pouvais plus habiter cette propriété; je n'en aurais tiré aucun parti; j'ai dû la vendre pour en placer les capitaux d'une manière productive. Voilà du positif, et c'est à quoi je m'attache.

MADAME DURMONT.

Je vois avec douleur, mon ami, que vous soyez prêt à tout sacrifier pour avoir de l'or.

DURMONT.

C'est que l'or est le signe représentatif de toutes les jouissances de la vie.

MADAME DURMONT.

Mais ne craignez-vous pas d'échanger toutes les jouissances de la vie contre leur signe représentatif?

DURMONT.

Madame....

MADAME DURMONT.

Permettez-moi de continuer, je vous prie. Nous avons donc quitté cette habitation où nous avions été si heureux pendant quinze ans, pour nous enfermer entre quatre murailles dans l'un des quartiers les plus bruyans de la capitale.

DURMONT.

Entre quatre murailles! voilà de l'exagération. J'ai fait des sacrifices pour meubler cet appartement avec élégance. La salle à manger est fort bien et le salon très-beau.

MADAME DURMONT.

D'accord; mais la domestique couche dans une soupente, Cécile dans un cabinet noir, et pour que l'un de nous puisse se retourner dans

sa chambre à coucher, il faut que l'autre soit déjà au lit.

DURMONT.

Qu'importe? Les personnes que je reçois ne sont pas obligées de connaître ces détails. Il me suffit, dans ma nouvelle position, que la salle à manger et le salon soient de belle apparence.

MADAME DURMONT.

C'est-à-dire qu'au lieu de nous loger pour nous, nous nous logeons pour les autres; qu'il faut tout sacrifier aux apparences.

DURMONT.

Tout, Madame, parce que c'est sur les apparences qu'on nous juge.

MADAME DURMONT.

Soit. Je supporterais toutes ces contrariétés, si vous étiez toujours le même. Mais depuis notre séjour à Paris, il s'est opéré en vous un changement qui m'afflige profondément. Préoccupé, sombre, vous répondez à peine aux caresses de votre fille, vous ne m'entendez plus. Absorbée tout entière dans vos projets de fortune, votre pensée n'est jamais avec nous. Vous ne sortez de cet état que pour vous

plaindre de la tiédeur de vos protecteurs, ou des dépenses de votre maison.

DURMONT.

C'est qu'aussi ces dépenses sont folles.

MADAME DURMONT.

Vous l'avez voulu. Il nous en coûte plus en bougies et en rafraîchissemens dans une seule soirée, pour nous ennuyer avec des désœuvrés que nous connaissons à peine, que nous ne dépensions pendant un mois entier pour recevoir cordialement de bons amis dans notre petit domaine.

DURMONT.

On ne peut rien déduire de ces dépenses; elles entrent dans mon plan de conduite. Mais, par exemple, vous avez renouvelé votre garde-robe tout entière, quand vous pouviez faire teindre quelques robes en noir. Les deuils de cour sont fréquens, et une robe noire est de toute saison.

MADAME DURMONT.

Soyez donc d'accord avec vous-même. Nous ne sommes plus à Château-Chinon, où ma robe gorge-de-pigeon faisait merveille. Puis-je être autrement mise que les femmes que je reçois; le voudriez-vous?

DURMONT.

Non, sans doute; mais quand le luxe fait des progrès qui ne sont plus en proportion avec les fortunes, le grand secret est de briller et d'économiser tout à la fois.

MADAME DURMONT.

C'est un secret que je ne possède pas encore. Tenez, mon ami, toutes ces discussions prouvent que nous sommes moins heureux et moins riches que nous l'étions avant l'accroissement de notre fortune.

DURMONT.

Nous sommes plus gênés, c'est un fait; et j'avoue que c'est pour moi un tourment perpétuel de voir passer, dans des dépenses obligées, des sommes que je voudrais encaisser. Mais nous semons pour recueillir. Souplet, mon collègue, m'a dit en confidence que notre chef avait offert de prendre sa retraite. J'attends Souplet à dîner. Je saurai plus positivement à quoi m'en tenir; et, quoique le choix du ministre ne puisse se fixer que sur moi, je ferai, s'il le faut, des démarches utiles. Une fois chef de bureau, je me trouve immédiatement en relation avec le directeur-général. Ce

directeur-général n'est pas inamovible. Qu'il s'absente seulement, et je travaille directement avec le ministre. Son Excellence me distingue.... et pourquoi ne serais-je pas un jour directeur-général?.... pourquoi....

MADAME DURMONT.

Ah! mon ami, de quel train nous montons! arrêtons-nous un peu pour respirer.

DURMONT.

Au lieu de m'arrêter, vous devriez m'aider à atteindre ce but.

MADAME DURMONT.

En quoi?

DURMONT.

D'abord dans nos soirées je trouve que vous dites trop franchement ce que vous pensez.

MADAME DURMONT.

Et quel mal y voyez-vous?

DURMONT.

Un très-grand mal : celui de vous trouver quelquefois en opposition avec des gens qu'il faut ménager.

MADAME DURMONT.

Mais quand j'entends des choses qui blessent

la justice, la raison, vous voudriez que, sourde à la voix de ma conscience....

DURMONT, vivement.

Oui, madame. Justice, raison, conscience, où tout cela vous mènera-t-il aujourd'hui?

MADAME DURMONT.

Ah, Monsieur, pouvez-vous parler ainsi!

DURMONT.

Vous ne m'entendez pas. Je veux dire qu'il est certaines questions qu'on ne doit agiter que dans l'intimité.

MADAME DURMONT.

Eh bien! je me tairai.

DURMONT.

Non pas, s'il vous plaît. On interpréterait votre silence. Il faut, par des concessions adroites, satisfaire tout le monde.

MADAME DURMONT.

Impossible! Je me tairai.

DURMONT, à part.

Je ne gagnerai rien. (Haut.) Du moins, Madame, soyez prudente dans vos invitations. Je ne puis recevoir que des personnes *bien pensantes*. C'est par nos liaisons qu'on nous juge.

Songez au tort que vous me feriez, si on rencontrait dans nos soirées de ces frondeurs indépendans....

MADAME DURMONT.

Dont naguère vous partagiez les opinions.

DURMONT.

Je ne suis pas à me repentir de m'être prononcé. Mes antécédens m'inquiètent, il faut les faire oublier. Vous concevez que maintenant, je ne puis me trouver face à face avec d'anciens amis qui m'opposeraient à moi-même. D'ailleurs, en province, on ne raisonne que sur des théories vagues, sur des données incertaines. Ce n'est qu'à Paris, rapproché du ministère, intéressé dans les affaires, qu'en voyant les hommes et les choses de plus près, on en juge sainement. A-t-on placé le petit buste que j'ai envoyé ce matin?

MADAME DURMONT.

Je l'ai fait mettre sur une console dans le salon; et que prétendez-vous faire de ces deux horribles portraits qu'on a apportés en même temps?

DURMONT.

Je les ferai encadrer richement et placer aussi dans le salon.

MADAME DURMONT.

Vous leur faites, ce me semble, beaucoup d'honneur. Il y en a un dont je n'ai rien à dire, car il est si noir, qu'on y distingue à peine quelques parties d'armures; mais l'autre est bien la plus plate peinture que j'aie vue de ma vie.

DURMONT.

Comment donc, Madame, elle représente un chevalier de Saint-Louis. Mes parens étaient d'honnêtes marchands de draps; il faut que j'anoblisse ma famille. Les originaux de ces deux portraits passeront pour mes ancêtres. Je trouverai à l'un un nom dans les Croisades, l'autre sera un grand-oncle tué à la bataille de Fontenoy. Vous sentez qu'une fois décoré et dans un poste supérieur, je serai obligé de de prendre le *de*.

MADAME DURMONT, à part.

Nouvelle folie! (Haut.) Cécile a ri aux larmes en voyant ces deux horribles figures. Pauvre enfant! il lui arrive rarement de rire à présent; elle est d'une tristesse qui me perce le cœur.

DURMONT.

Je m'en suis aperçu; mais à son âge les distractions chassent le chagrin.

MADAME DURMONT.

N'y comptez pas pour Cécile. Son mariage avec Charles était arrêté ; nous avons nous-mêmes encouragé son amour pour cet honnête jeune homme, et cet amour fera le bonheur ou le malheur de sa vie.

DURMONT.

Il faut pourtant qu'elle renonce à un mariage disproportionné dans la position où je me trouve.

MADAME DURMONT.

Comment, Monsieur, vous manqueriez de parole au père de Charles, que vous m'avez dit cent fois être votre plus ancien, votre meilleur ami!

DURMONT

Mais je ne sais trop jusqu'à quel point je suis engagé avec lui.

MADAME DURMONT.

Jusqu'à quel point! n'est-ce pas sur vos instances que Charles est venu passer ses der-

nières vacances avec nous? Pendant son séjour à la campagne, où nous vivions dans l'intimité et la confiance, nous avons pu apprécier la douceur de son caractère et toutes ses qualités personnelles qui devaient assurer le bonheur de notre fille. Quand son père, M. Lefranc, est venu le chercher, ne vous êtes-vous pas engagés l'un et l'autre à unir vos enfans?

DURMONT.

Nos fortunes, égales alors, rendaient ce mariage sortable. N'ai-je pas fait de semblables projets, il y a au moins quinze ans, avec Richard, ce manufacturier devenu depuis millionnaire?

MADAME DURMONT.

Il y a loin d'un projet en l'air avec un engagement formel. M. Lefranc vient de traiter, pour son fils, d'une étude de notaire en province, qui, sans donner à nos enfans une fortune brillante, leur assure, dès à présent, une existence décente. Que lui répondrez-vous quand il viendra vous sommer de tenir votre parole?

DURMONT.

Il me suffira de lui faire connaître ma posi-

tion dans le monde. Lefranc sentira que ma fille ne peut plus épouser son fils. D'ailleurs, j'ai reçu hier une lettre de Richard, qui m'apprend son arrivée à Paris, et je l'attends ce matin même. Vous sentez qu'on doit la préférence à un homme qui vient de faire recevoir son fils agent de change.

MADAME DURMONT.

Je conçois que vous vous laissiez éblouir par un riche parti. Moi, c'est le bonheur de ma fille que je veux.

DURMONT.

Hé! Madame, rendez-la riche, vous la rendrez heureuse.

MADAME DURMONT.

Vous le croyez, Monsieur; moi, je n'en suis pas persuadée. Au surplus, il est inutile de combattre des chimères : M. Richard ne s'est pas déclaré. Comme il s'agit du sort de ma fille, je me réserve de la défendre quand il en sera temps.

DURMONT.

J'avais compté sur vous, Madame, pour la disposer à se soumettre à mes volontés; je crois plus prudent de vous prier de me l'envoyer.

MADAME DURMONT.

Dans un moment, elle sera près de vous.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

DURMONT, seul.

C'est un véritable supplice! Il faut que ma femme, ma fille, si intéressées elles-mêmes dans ma nouvelle fortune, opposent à tous mes projets une force d'inertie que je ne puis vaincre. Rien ne peut les convaincre de cette vérité si universellement reconnue aujourd'hui, que riche on est *tout;* pauvre, *rien.* Mme Durmont aurait-elle raison?... Oui; je le sens, je ne suis plus le même... Ces affections douces, cette vie calme que je prenais pour du bonheur, ne me suffiraient plus. Je n'y trouverais que vide, elles me seraient insupportables. Depuis que j'ai vu de près ces fortunes rapides, ces honneurs qui pleuvent sur des gens si médiocres, je me sens brûler d'une fièvre continuelle. Pourquoi ne m'élèverais-je pas comme ces favoris du jour; pourquoi n'ai-je pas comme

eux des titres, une grande fortune, un grand crédit? Pour y parvenir il ne faut que le vouloir avec force et persévérance... J'y parviendrai. Voilà le but où tendent toutes mes actions, l'unique pensée qui m'obsède jour et nuit... J'entends Cécile, ne l'effrayons pas, et tâchons de l'amener à désirer elle-même un mariage qui doit l'enrichir.

SCÈNE III.

DURMONT, CÉCILE.

DURMONT.

Qu'as-tu, ma chère Cécile? tu parais émue.

CÉCILE.

Cette pauvre Françoise! elle m'a fait peine. Je l'appelais, elle ne me répondait pas; comme j'avais besoin d'elle, je suis allée la chercher. Je l'ai trouvée tout en larmes, tenant à la main une lettre qu'elle venait d'écrire et qu'elle se disposait à mettre à la poste.

DURMONT.

Aurait-elle reçu quelque mauvaise nouvelle?

CÉCILE.

Au contraire.

DURMONT.

Pourquoi donc pleurait-elle ?

CÉCILE.

Voici ce qu'elle m'a dit : « Mademoiselle, » vous vous souvenez bien de Joseph, menui- » sier à Château-Chinon, qui a fait la biblio- » thèque de Monsieur, eh bien ! il me parlait. » — Et de quoi te parlait-il ? — Il me parlait » pour le mariage, Mademoiselle. Joseph est un » si bon garçon ! nous nous aimions tant ! j'ai » tout dit à Madame ; et puis après cela nous » nous sommes promis de nous marier dès que » son père l'établirait. »

DURMONT.

Je devine.... les absens ont tort. Joseph a oublié la pauvre Françoise.

CÉCILE.

C'est précisément tout le contraire. Joseph lui écrit qu'il allait travailler à son compte, qu'il avait ses papiers, et il lui demande où et quand ils se marieront.

DURMONT.

Je ne vois rien là de si triste.

CÉCILE.

Écoutez, mon papa, c'est encore Françoise qui parle : « Mais, Mademoiselle, on dit que » Monsieur va devenir ministre ; vous sentez » bien que je ne puis plus me marier avec un » menuisier ; j'épouserai au moins un huissier » du cabinet. »

DURMONT.

La folle.... où l'ambition va-t-elle se nicher!

CÉCILE.

Je lui ai demandé si elle n'aimait plus Joseph. « Oh! mon Dieu si, Mademoiselle, m'a-t-elle » répondu en sanglotant, et je crois bien que » je ne pourrai jamais l'oublier. Pauvre Joseph, » que de chagrin il va avoir en lisant ma lettre! » Mademoiselle, conseillez-moi; je suis bien à » plaindre. »

DURMONT.

Te voilà un personnage! on te consulte. Je suis curieux de savoir comment tu t'en es tirée.

CÉCILE.

D'abord je lui ai dit qu'elle n'avait pas le sens commun ; j'ai pris la lettre, je l'ai déchirée, et l'ai jetée au feu.

DURMONT.

Et tu as bien fait, mon enfant. Françoise a perdu ses parens; elle a été élevée dans la maison; jusqu'à présent je lui ai servi de père, et je lui en servirai jusqu'à la fin. Dieu me garde de forcer ses inclinations! Il faut aimer celui qu'on épouse. J'ai entendu parler, dans le temps, de ses projets de mariage, et je les ai approuvés. Elle n'a rien à reprocher à Joseph?

CÉCILE.

Pas la moindre chose.

DURMONT.

Joseph est un bon travailleur, un honnête homme, il fera le bonheur de sa famille.

CÉCILE.

Sans doute.

DURMONT.

Elle a donné sa parole; elle doit la tenir.

CÉCILE.

Certainement.

DURMONT.

Peut-être aurait-elle trouvé plus tard quelqu'un qui lui aurait apporté plus d'argent; mais elle est sûre d'être heureuse avec Joseph, et c'est quelque chose.

CÉCILE.

C'est tout. Voilà précisément ce que je lui ai dit. Alors elle m'a sauté au cou : « Ah ! » Mademoiselle, me disait-elle en me serrant » dans ses bras, que vous êtes bonne ! que vous » êtes bonne !!! que je m'en veux d'avoir eu » une pareille pensée ! Je vais trouver mes » maîtres, et j'espère qu'ils me donneront leur » consentement et leur bénédiction. »

DURMONT.

C'est une excellente fille que Françoise. Son respect pour ses maîtres lui fait un devoir d'obtenir leur consentement avant de s'engager. A plus forte raison une jeune personne, élevée dans des principes d'honnêteté et de décence, doit s'en rapporter aveuglément à des parens qui la chérissent, pour le choix d'un époux, quand c'est de ce choix que dépend le bonheur du reste de sa vie.

CÉCILE.

Aussi suis-je heureuse de vous avoir obéi. Vous m'avez dit, en me présentant Charles : « Voilà celui qui t'est destiné, aime-le »; mon cœur s'est trouvé d'accord avec mon devoir.

DURMONT.

Mais maintenant, ma chère Cécile, Charles ne peut plus te convenir.

CÉCILE.

Auriez-vous quelque reproche à lui faire ?

DURMONT.

Aucun. J'aime à lui rendre justice. Il a de l'instruction, des mœurs : Charles est un honnête homme.

CÉCILE.

Eh bien ! mon père, s'il est honnète homme, il fera le bonheur de sa famille.

DURMONT, *vivement.*

Il ne suffit pas d'être honnête homme, il faut être riche, et Charles ne l'est pas.

CÉCILE.

Est-ce un tort de n'être pas riche?

DURMONT.

C'est le plus grand qu'on puisse avoir aujourd'hui. (*Se radoucissant :*) Écoute, écoute, ma chère Cécile ; assieds-toi près de moi, et parlons avec confiance. A ton âge, on né suit que l'impulsion de son cœur ; on n'a pas encore assez d'expérience pour prévoir les chagrins, suites inévi-

tables d'une union où chacun n'apporte qu'une fortune bornée. Il n'y a qu'une grande aisance qui fasse les bons ménages.

CÉCILE.

Vous m'avez donné l'exemple du contraire.

DURMONT.

Nous faisions une heureuse exception. Vois quelle serait ton existence à venir si tu épousais Charles. Reléguée dans une ville de province, tu passerais les plus belles années de ta vie à te livrer à des soins domestiques. Les enfans viennent, il faut les élever, les faire instruire, les établir. De là, les privations, la gêne, les inquiétudes, les discussions qui troublent la paix du ménage; l'amour s'envole, et la vie n'a été qu'un tissu de peines.

CÉCILE.

Avec Charles, je ne crains rien de pareil.

DURMONT.

Considère maintenant le sort brillant que t'assurerait un riche mariage. Je suppose que je te fasse épouser le fils de Richard, qui vient d'être reçu agent de change ; tu habites un hôtel magnifique, tu prends voiture, tu composes ta société des gens les plus aimables, les

plus distingués par leur rang et leur fortune. Au milieu de ce cercle choisi, tu es l'objet de tous les hommages; tous les plaisirs volent en foule au-devant de toi, chacun de tes jours est marqué par un nouveau triomphe. Que te resterait-il à désirer?

CÉCILE.

Charles.

DURMONT, se levant.

Charles! Charles! toujours Charles! Mais, ma fille, s'il fallait renoncer à lui?

CÉCILE.

Vous ne voudriez pas contraindre si cruellement un sentiment que vous avez fait naître.

DURMONT.

Il me semble qu'en vous présentant Richard, je ne devais pas m'attendre à un refus.

CÉCILE.

Je ne connais pas Richard; j'aime Charles : il faut aimer celui qu'on épouse.

DURMONT.

Vous pouvez prétendre à un parti plus riche.

CÉCILE.

Peut-être. Mais je suis sûre d'être heureuse

avec Charles, et c'est quelque chose. D'ailleurs, n'avez-vous pas donné votre parole au père de Charles? quand on a donné sa parole, on doit la tenir.

DURMONT.

Vous ne prétendez pas sans doute me faire la leçon?

CÉCILE.

Mon père, je répète ce que vous venez de dire.

DURMONT.

Ce qui s'appliquait à Françoise ne vous convient pas.

CÉCILE.

Comment, mon père, donneriez-vous un conseil que vous-même ne voudriez pas suivre?

DURMONT, avec embarras.

Je sais ce que je dois faire, Mademoiselle. Retournez près de votre mère, et souvenez-vous qu'on doit plus de soumission et de respect aux volontés de ses parens.

(Cécile sort.)

SCÈNE IV.

DURMONT, *seul.*

J'ai dévié un moment à mes principes, parce qu'il ne s'agissait que d'une pauvre servante, et je me suis trouvé pris, comme un sot, dans mes propres filets : un enfant m'a battu. Cette résistance sera de courte durée; une riche corbeille sèche bien des larmes. D'ailleurs, il faut que Cécile épouse Richard; il le faut dans mon propre intérêt. La fortune de mon gendre, son crédit, m'aideront puissamment à arriver à un poste élevé. Mais pour parvenir à ce but, que de combats à soutenir! Il faut en convenir, ma position est cruelle. Comment résister aux instances de ma femme, aux larmes de ma fille, aux reproches de mon ami! Tout se réunit pour m'accabler. Il faut pourtant prendre un parti. Si je cède un moment, tout est perdu. Écrivons à Lefranc pour retirer ma parole!.... retirer ma parole! le puis-je? rien ne presse. Il sera temps d'écrire quand j'aurai vu Richard.... Mais les intentions de Richard

peuvent-elles être douteuses ?.... Dès qu'il me sait attaché au ministère, il arrive à Paris ; il m'assigne un rendez-vous pour le lendemain même de son arrivée ; il vient pour m'entretenir d'une affaire importante :... de quoi peut-il être question, si ce n'est du mariage de nos enfans ? Écrivons à Lefranc ; j'éviterai ainsi une explication pénible....

SCÈNE V.

LEFRANC, DURMONT.

LEFRANC, *dans la coulisse.*

Ne vous dérangez pas, bonne Françoise, je m'annoncerai bien moi-même.

DURMONT.

C'est lui.... c'est Lefranc.... armons-nous de courage.

LEFRANC.

Eh ! le voilà, ce cher Durmont ! Come va la sanità, mon bon ami ? sais-tu que je viens te gronder ? Comment, depuis un mois tu es à Paris, et pas un mot à ton vieux camarade, pour lui dire : Voilà mon adresse, viens !

DURMONT, *embarrassé.*

Je n'ai pu disposer d'un moment.... Je suis accablé d'affaires.... J'allais écrire.

LEFRANC.

C'est par hasard que j'ai appris ta nomination à une place de sous-chef. Est-ce que tu n'es pas content de ta nouvelle position ? Je te trouve l'air sombre.

DURMONT.

J''en dois être satisfait. Le ministre m'a honoré en me donnant cette marque de confiance, et j'espère bien que Son Excellence n'en restera pas là.

LEFRANC.

L'honneur qu'il t'a fait est assez mince. Quant à la confiance qu'il t'accorde, je parierais que c'est tout au plus s'il se souvient que tu fais partie de ses bureaux. Dans tous les cas, c'est toujours bien fait d'espérer. Mais, mon ami, le plaisir que j'ai à te voir est mêlé de regrets. Quand tu viens t'établir à Paris, je vais me fixer en province.

DURMONT.

Tu quittes ton emploi ? on t'a donné ta retraite ?

LEFRANC.

Je l'ai demandée.

DURMONT.

Tu les a gagnés de vitesse.

LEFRANC.

C'est possible. Je n'étais pas assez machine.

DURMONT.

Je conçois que tu te sois lassé d'attendre, dans une place subalterne, un avancement auquel tu avais peut-être quelque droit.

LEFRANC.

Que veux-tu, mon ami, il n'est qu'heur et malheur. Je suis trop fier pour demander, trop maladroit pour intriguer. J'ai la colonne vertébrale trop roide; je n'aurais jamais pu parvenir. Au surplus, je n'ai point à me plaindre : en conservant mon indépendance, je ne devais pas m'attendre au prix de la servilité.

DURMONT.

Mais cela ne dérange-t-il pas un peu ta petite fortune?

LEFRANC.

Pas le moins du monde. Je viens de donner

un état à Charles; et, avec ce qui me reste, je suis encore riche.

DURMONT.

Tu m'étonnes.

LEFRANC.

J'ai tout autant d'argent qu'il m'en faut, et je n'en désire pas davantage. Crois-tu que parmi les riches, dont les équipages nous éclaboussent, il y en ait beaucoup qui en puissent dire autant?

DURMONT.

Tu as toujours été philosophe, toi.

LEFRANC.

Et je m'en fais honneur, quoique aujourd'hui ce titre soit en discrédit.

DURMONT.

Je suis fâché, mon cher, que tu quittes Paris: je reçois deux fois la semaine; tu aurais trouvé chez moi une réunion brillante.

LEFRANC.

Ces réunions ne me tentent pas du tout; j'y rencontrerais peut-être de ces parvenus impudens, de ces riches dédaigneux qui font lire dans leurs regards la situation de leur caisse. Je n'ai de plaisir qu'avec mes égaux.

Point de véritable amitié sans égalité : je ne me trouve bien qu'au milieu de mes amis.

DURMONT.

Et que m'importe une amitié stérile ? Mes amis sont ceux qui peuvent m'aider de leur fortune ou de leur crédit : voilà mes amis, je n'en connais pas d'autres.

LEFRANC.

Quel langage! Durmont, tu perds la tête : l'air de Paris t'a gâté. Il est tel de tes gens en place dont je ne voudrais pas accepter un service, j'en serais trop humilié. Le riche donne, l'ami partage.

DURMONT.

Au surplus, mon cher, j'ai des soirées à part pour mes subordonnés ; tu aurais pu y venir.

LEFRANC.

Mon cher... mes subordonnés... sais-tu bien, Durmont, que tu prends-là des airs ministériels qui sont à mourir de rire ?

DURMONT.

Riez-en tant qu'il vous plaira, Monsieur ; mais, dans le poste où je dois promptement parvenir, et aidé de mes nouvelles liaisons,

j'espère trouver pour ma fille un mariage plus avantageux que....

LEFRANC, *interrompant vivement.*

Alte-là ! mons Durmont. Vous m'avez donné votre parole, et vous ne l'avez pas oublié sans doute. Or, de deux choses l'une : vous êtes un homme sans foi ou un homme d'honneur. Entre ces deux suppositions, je ne balancerai pas un moment. Il est impossible que Durmont, mon meilleur ami, le plus honnête homme que j'aie connu, manque à sa parole. C'est une fièvre d'ambition, c'est un délire. Je ne m'y arrêterai pas, parce qu'il y va de ton honneur et du bonheur de nos enfans.

DURMONT.

Mais, Monsieur....

LEFRANC.

Mais, Monsieur, je ne t'écoute pas. Je te le répète, tu as la fièvre. Parce que te voilà sous-chef, tu te crois déjà ministre !.... tu me fais pitié. Attends un peu ; les déceptions, les passe-droits, te calmeront.

DURMONT.

Je crois m'être expliqué assez clairement ; et vous prétendez....

LEFRANC.

Je prétends vous forcer à être honnête homme. L'amitié est la dernière illusion de la vie ; je ne puis y renoncer ; je ne veux pas perdre mon ami. Je prétends marier nos enfans, parce qu'ils se conviennent ; qu'ils s'aiment, et qu'ils seront heureux ensemble. Je prétends rester ici ; j'y dîne, et, en attendant, je me rends auprès de ces dames, sûr de trouver en elles un bon auxiliaire : voilà ce que je prétends faire.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DURMONT, seul.

A-t-on rien vu de pareil ! S'installer chez moi de son autorité privée, mettre ma famille en opposition avec moi, disposer de la main de ma fille ! il ne lui restait plus qu'à me chasser de ma propre maison ; et je l'ai souffert ! Cet homme est un roc. J'ai voulu le blesser en lui faisant sentir la différence de nos positions, et je ne me suis attiré que des sarcasmes. Quand j'ai tenté de rompre mes engagemens, il s'est

placé sur un terrain où il était inattaquable. Je l'avoue, sa probité antique m'impose. Je me suis senti remué quand il m'a dit : Je ne veux pas perdre mon ami. Peut-être que s'il n'eût pas heurté aussi vivement mon amour-propre, je l'aurais serré dans mes bras, en lui disant : « Mon vieil ami, ne faisons plus qu'une » seule famille. » Heureusement, il m'a prêté des armes contre lui. Puis-je, en effet, renoncer pour ma fille à un mariage dont dépend peut-être ma fortune à venir?.... mes incertitudes vont être fixées ; j'aperçois Richard.

SCÈNE VII.

RICHARD, DURMONT.

DURMONT, *avec empressement.*

Mon cher Richard, que je suis heureux ! il y a un siècle que je ne t'ai vu! je t'attendais avec la plus vive impatience.

RICHARD, *s'asseyant.*

C'est un enfer que ce Paris! vive la province! on a tout sous la main. Ici, avez-vous quelques affaires, il faut courir d'un bout du monde à

l'autre. Ce matin, j'ai mis deux paires de chevaux de fiacre sur les dents. Pauvres bêtes! Et ta femme, ta fille, comment se portent-elles?

DURMONT, à part.

La transition est délicate. (A Richard :) Mais assez bien. Tu restes sans doute quelque temps à Paris?

RICHARD.

Le moins que je pourrai.

DURMONT.

Nous aurons, je l'espère, le plaisir de t'avoir à dîner?

RICHARD.

Impossible. A présent, que les affaires se font en dînant, j'ai des invitations de tous côtés, et les affaires avant tout. Je suis venu pour régler quelques comptes, et établir à Paris trois entrepôts pour les produits de mes manufactures.

DURMONT.

Tu prospères toujours?

RICHARD.

Je ne me plains pas, quoique les temps soient difficiles. Et tes petites affaires? te soutiens-tu un peu?

DURMONT, *piqué.*

Mes petites affaires.... Je ne suis pas mécontent de mes petites affaires.

RICHARD.

Oui, j'ai appris que tu étais.... employé....

DURMONT.

Sous-chef.

RICHARD.

A la bonne heure. Qu'est-ce que c'est que ça! une place de sous-chef, ça vaut-il quelque chose?

DURMONT.

C'est une place considérée, et qui doit me faire parvenir à des emplois élevés.

RICHARD.

Eh bien, tant mieux! J'en suis content pour toi. Tu en avais besoin; entre nous, la fortune ne serait pas venue te visiter dans ta bicoque de Château-Chinon.

DURMONT.

On se plaint, en province, de l'insouciance des hauts fonctionnaires pour leurs agens : on les calomnie. Dès que leur mérite leur est signalé, leur justice ne se fait pas attendre. Le

ministre m'a appelé près de lui, et j'espère que bientôt....

RICHARD.

Il faut que je te dise ce qui m'amène ici. J'ai peu de temps à moi ; les affaires avant tout. Deux propriétaires de mon département, gens d'une haute considération (ils sont des plus imposés), sachant que je venais à Paris, m'ont chargé de solliciter une décision sur des réclamations qu'ils ont adressées à ton ministère. Je n'ai pu les refuser. Mais tu sens bien que je suis neuf dans le métier de solliciteur, et c'est un dédale que vos bureaux; je m'y perds. Rends-moi un service.

DURMONT.

De tout mon cœur. De quoi s'agit-il? Je te répéterai ce que disait à un illustre personnage un de nos prédécesseurs (je veux dire un ministre): si la chose est impossible, elle se fera; si elle est possible, elle est déjà faite.

RICHARD.

Eh bien! charge-toi de démêler la fusée. Voici une note de pétitions, de pièces produites ; vois ce qu'il y a de fait, ce qui reste à faire, et écris-le moi à Lyon. Je n'ai pas de

temps à perdre en démarches pour les autres ; j'ai mes intérêts à soigner : les affaires avant tout.

DURMONT.

Je m'en charge. (Avec intention :) Et voilà l'affaire qui me procure le plaisir de te voir ?

RICHARD.

J'étois bien aise de renouveler connaissance avec toi. Ta fille, elle doit être grande à présent ?

DURMONT, à part.

Enfin.... (Haut.) Cécile est à présent....

RICHARD.

Tu sais que Richard est reçu agent de change ?

DURMONT, à part.

Voyons-le venir. (Haut.) Oui, j'ai lu sa nomination dans les journaux ; je t'en fais mon compliment sincère. Quant à Cécile....

RICHARD.

C'est un excellent sujet, il fera son chemin.

DURMONT.

Il a de qui tenir....

RICHARD.

Il m'a donné un peu de tintoin. J'aurais

voulu qu'il me succédât dans le commerce; mais aujourd'hui les enfans veulent-ils embrasser la profession de leur père? Il avait fait quelques voyages à Paris; il a voulu s'y fixer.

DURMONT.

Paris est si séduisant pour les jeunes gens!

RICHARD.

Je l'ai placé chez un banquier. Ne lui avait-il pas pris envie de suivre la carrière de l'administration?

DURMONT.

Il aurait pu y parvenir.

RICHARD.

Fi donc! métier de paresseux! Il faudrait n'avoir pas un sou : j'aimerais mieux le voir cordonnier. L'ouvrier qui travaille aujourd'hui est maître de travailler demain; mais l'employé, quel qu'il soit, est-il assuré de sa place? Dépendant des événemens politiques, il a aujourd'hui un état, et demain rien. Belle carrière, vraiment, que celle où, pour la plupart, il n'y a ni honneurs ni profits!

DURMONT.

En sorte que M. Richard considère fort peu....

RICHARD.

Je lui ai monté une gamme qui a eu son effet. Il a repris courage et mordu dans les finances. Maintenant le voilà lancé. Probité et prudence, voilà ce que je lui recommande, et surtout de l'activité, morbleu! de l'activité : les affaires avant tout. Mais ta fille, tu ne m'en dis rien.

DURMONT.

Eh! voilà une heure que je cherche à t'en parler, sans y pouvoir parvenir. Cécile est douce, modeste, charmante. Un père est un peu suspect quand il parle de sa fille. Tu vas en juger toi-même; je veux te la présenter.

RICHARD.

C'est inutile : ne la dérange pas ; je te crois.... Est-ce que tu ne penses pas à la marier?

DURMONT, à part.

Nous y voilà! (Haut.) Sans doute, j'y pense.

RICHARD.

Et moi, je veux aussi marier mon fils.

DURMONT, à part.

Je le tiens; j'en étais sûr.

RICHARD.

Quand on a bien établi ses enfans, c'est une

bonne affaire faite. J'ai ce qui convient à ta fille.

DURMONT.

Je n'en doute pas, mon cher Richard; j'ai toujours compté sur toi.

RICHARD.

Et tu as raison. Elle sera heureuse avec celui que je lui destine.

DURMONT.

J'en suis certain d'avance.

RICHARD.

Je veux te l'amener avant mon départ.

DURMONT.

J'aurai le plus grand plaisir à le recevoir.

RICHARD.

Elle restera à Paris; elle ne se séparera pas de toi.

DURMONT.

Ce mariage comble tous mes vœux.

RICHARD, lui tendant la main.

Touche là.

DURMONT.

De tout mon cœur.

RICHARD.

Eh bien! je la marie avec un de mes commis que je place à la tête d'un entrepôt et que j'intéresse de un et demi pour cent.

DURMONT, retirant sa main.

Un commis marchand!

RICHARD.

Qui avant deux ans fera des affaires pour son compte. Es-tu content?

DURMONT, avec embarras.

Mais il y a ici une méprise. Il me semble que dans un temps, déjà éloigné à la vérité, vous aviez d'autres projets.

RICHARD.

Explique-toi, si tu veux que je t'entende.

DURMONT.

Vous aviez parlé d'unir Richard à ma fille.

RICHARD.

Richard! (Riant:) Ah! ah! ah! l'ami Durmont, vous rêvez. Il y a quinze ans Richard n'en avait que dix; ta fille était encore au berceau. Je commençais ma fortune, et je ne prévoyais pas ce qui m'est arrivé depuis. De pareils projets! autant en emporte le vent. Aujourd'hui,

je n'ai qu'un mot à te dire : as-tu deux cents mille francs à donner à ta fille ?

DURMONT, avec embarras.

Mais....

RICHARD.

Réponds catégoriquement. Nous autres gens à argent (comme on nous appelle), nous ne divaguons pas, nous calculons. Nos raisonnemens sont des chiffres. As-tu deux cents mille francs à donner à ta fille ?

DURMONT.

Mais Cécile n'est pas sans espérances. Je suis le seul héritier d'un oncle qui doit me laisser quarante mille francs ; j'ai d'autres héritages encore à recueillir ; ma fortune doit s'accroître, et après ma mort....

RICHARD.

Il ne faut pas compter sur les souliers d'un mort. L'argent comptant, voilà la meilleure raison du monde.

DURMONT.

Je me flattais....

RICHARD.

Tu te flattais.

DURMONT.

Ma nouvelle position dans le monde....

RICHARD.

Ta position dans le monde! et qui t'aperçoit, si ce n'est quelques commis assis autour de toi! Tiens, veux-tu savoir à quoi t'en tenir sur ta position dans le monde? Essaie d'avoir seulement dix mille francs sur ta signature.

DURMONT.

Monsieur Richard, n'en parlons plus, je vous prie.

RICHARD.

C'est ce que nous avons de mieux à faire. Tu ne m'en veux pas?

DURMONT, se composant.

Pourquoi vous en voudrais-je?

RICHARD.

Tu aurais tort. Je te recommande les intérêts de mes pétitionnaires, et j'attends ta lettre à Lyon. (Regardant à sa montre :) Diable! déjà cinq heures! je suis attendu à six au Rocher de Cancale, et j'ai encore une course à faire avant de m'y rendre. Excuse si je te quitte si bruquement,

mes momens sont comptés, et les affaires avant tout.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DURMONT, seul.

Devais-je m'attendre à un pareil désappointement ! Avec quelle grossièreté ce provincial enrichi s'est conduit envers moi ! Non ! je n'ai pas deux cents mille francs à donner à ma fille, et si je les avais, elle n'entrerait pas dans ta famille. Personne, heureusement, n'a été témoin des humiliations dont il vient de m'abreuver. Rien n'est encore désespéré. Une fois chef de bureau, et cette place ne peut m'échapper, je marierai ma fille comme je le désire. Peut-être même, en m'alliant avec quelque haut fonctionnaire, trouverai-je un appui que toute la fortune de Richard n'aurait pu me procurer.

SCÈNE IX.

UN GARÇON DE BUREAU, DURMONT.

(Le garçon de bureau présente une lettre à Durmont.)

DURMONT, prenant la lettre.

Une lettre de M. Souplet?

LE GARÇON DE BUREAU.

Oui, Monsieur.

DURMONT.

Attend-il une réponse?

LE GARÇON DE BUREAU.

Non, Monsieur.

DURMONT.

Cela suffit.

(Le garçon de bureau sort.)

SCÈNE X.

DURMONT, seul.

Lisons : « Mon cher collègue (j'espère bien ne l'être pas
» long-temps ton collègue), l'affaire dont je vous ai en-
» tretenu, il y a quelques jours, s'est traitée
» avec un mystère impénétrable. Ce matin, un
» monsieur de la Rivallière, étranger au mi-
» nistère, mais qui, dit-on, a été chargé de
» missions diplomatiques, a obtenu une au-
» dience particulière du ministre. Son Excel-
» lence lui a appris qu'il remplaçait notre chef
» mis à la retraite, et lui a remis sa commission.
» (C'est affreux!) — En sortant du cabinet du mi-
» nistre, il s'est rendu auprès de notre ancien
» chef, qui lui-même l'a amené dans nos bu-
» reaux. Il a adressé à chacun de nous, et à
» moi particulièrement (le fat!), quelques mots
» obligeans, et, une heure après, il m'a fait
» remettre une invitation à dîner aujourd'hui
» chez lui. Je ne puis laisser échapper une
» occasion de me faire connaître ; ainsi, ne
» comptez pas sur moi. Je suis, etc....

C'est un coup de foudre! Je suis anéanti! Une place, à laquelle l'importance de mes attributions me donnait des droits incontestables, accordée à un étranger! Les voilà bien! Le travail, le mérite sont comptés pour rien, la faveur obtient tout..... Me serais-je trompé sur ma véritable position, et sur les chances d'avancement qu'elle paraissait m'offrir?..... Ma position? elle est affreuse! Je porte la douleur dans le cœur de ma femme, de ma fille en rompant des engagemens contractés avec mon meilleur ami! Heureux cent fois celui qui n'a jamais capitulé avec sa conscience, ni affligé ceux qu'il aime! Mes espérances n'étaient donc que des illusions!.... Lefranc avait bien raison de me dire : Attends un peu, les déceptions et les passe-droits te calmeront. Que faire maintenant?.... On vient..... Remettons-nous et tâchons, s'il est possible, de paraître calme. Quand on vient d'essuyer un revers, il faut montrer un front serein; c'est le seul moyen de tirer parti d'une défaite.

SCÈNE XI.

DURMONT, Mme DURMONT, LEFRANC, CÉCILE.

LEFRANC.

Je reviens à la charge, et bien escorté, comme tu le vois. J'ai voulu que ces dames fussent témoins de ce qui va se passer entre nous, afin qu'elles pussent, à tout événement, nous juger l'un et l'autre.

DURMONT.

Tu ne permets pas qu'on respire. Ta brusquerie veut tout enlever de vive force.

MADAME DURMONT.

Monsieur Lefranc, ne pouvez-vous parler avec plus de douceur à votre ami? (A part.) Les hommes ne savent que se heurter.

LEFRANC.

C'est que je n'aime pas que mon ami hésite à tenir sa parole.

DURMONT.

T'ai-je dit positivement que je ne la tiendrais pas ?

LEFRANC.

Je ne t'en ai pas laissé le temps, et peut-être en cela t'ai-je rendu service ?

DURMONT.

Tu ne m'as pas entendu, mon vieil ami.

LEFRANC, bas à Mme Durmont.

Mon vieil ami ! la fièvre baisse.

MADAME DURMONT.

Sans doute, vous vous êtes piqués l'un et l'autre, et vous ne vous êtes pas entendus.

LEFRANC.

Eh bien ! explique-toi. Consens-tu à donner ta fille à Charles ?

DURMONT.

Je te l'ai promis. Mais tu penses bien qu'une affaire de cette importance exige quelques explications préliminaires.

LEFRANC.

Qu'à cela ne tienne, mon ami. Je ne te ferai pas l'éloge de Charles, tu le connais. Je lui ai acheté une étude de notaire. Dès à présent il

peut vivre avec aisance. Cette étude, je l'ai payée, entends-tu ; ainsi il n'a pas compté sur la dot de sa femme pour se créer un état.

DURMONT, à part.

C'est un procédé assez rare par le temps qui court.

LEFRANC.

Quant à la dot de ta fille, tu la règleras comme bon te semblera, nous en serons toujours contens.

DURMONT, à part.

Voilà qui mérite attention. (Haut.) Mais encore faudrait-il fixer.....

LEFRANC.

Point d'explications là-dessus, je n'en veux pas.

MADAME DURMONT.

Monsieur Lefranc, votre confiance nous honore et nous saurons y répondre.

LEFRANC.

Allons, ma chère Cécile, c'est à vous à frapper le dernier coup.

CÉCILE, se jetant dans les bras de son père.

Mon père !

DURMONT, la serrant dans ses bras.

Je t'entends, mon enfant; quand on a donné sa parole on doit la tenir, n'est-ce pas? (A Lefranc.) Touche-là, mon ami, ne faisons désormais qu'une seule famille.

LEFRANC.

A la bonne heure. Ah çà, mes amis, je vous quitte pour aller trouver Charles. Pauvre jeune homme! il est sur des charbons ardens.

MADAME DURMONT.

Nous vous accompagnerons, Monsieur; je veux annoncer moi-même cette bonne nouvelle à Charles.

LEFRANC.

Ah! Madame, c'est ajouter, s'il est possible, à la grâce que vous nous faites.

MADAME DURMONT, à Cécile qui s'est rapprochée d'elle.

Tu restes, Cécile, mais nous ne tarderons pas à rentrer.

CÉCILE.

Oui, maman. (A part.) Je suis bien sûre que Charles les reconduira.

DURMONT.

Allons! partons, il me tarde d'embrasser

Charles. (A Lefranc.) Après tout, mon ami, un notaire de province peut devenir notaire à Paris, et quant à moi, une fois chef de.....

LEFRANC.

Il est incorrigible! Durmont, que tu désires accroître l'aisance de ta famille, rien de plus louable, mais point d'ambition démesurée, elle te corromprait et ferait le malheur de ta vie. Avant de te croire au haut de l'échelle, compte les échelons et les culbutes inévitables. Ne te fie pas trop à la justice des hommes.....

QUI COMPTE SANS SON HÔTE COMPTE DEUX FOIS.

LES

COMÉDIENS BOURGEOIS,

OU

QUI TROP EMBRASSE MAL ÉTREINT.

Madame Carillon, l'un des personnages des *Comédiens Bourgeois*, est ce qu'on appelle communément *une commère* de petite ville. Ses habitudes, son langage sont d'une classe inférieure. Les dames qui ont essayé de jouer ce rôle en ont presque toujours affaibli le comique. Sous les habits d'une femme, un homme a tout naturellement le ton et les manières grotesques qui conviennent à ce personnage ; aussi m'a-t-il paru produire un tout autre effet chaque fois qu'un homme s'en est chargé.

Je pense donc que la pièce ne peut que gagner à ce que madame Carillon soit représentée par un homme. *

* Note de l'Auteur.

PERSONNAGES.

M. DUVAL.
Madame DUVAL.

Madame CARILLON, Mlle LUCRÈCE DE L'ÉTHÉRÉE, M. DUREPAS, LABROSSE,	Comédiens bourgeois.

La Scène se passe dans une petite ville de province, chez M. Duval.

LES

COMÉDIENS BOURGEOIS.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUVAL, MADAME DUVAL.

MADAME DUVAL, *versant du café.*

Monsieur Duval, ne dormez donc pas comme ça après votre dîner. Si vous saviez combien cette habitude est contraire à la santé !

DUVAL.

Qui est-ce qui dit cela?

MADAME DUVAL.

Tous les médecins.

DUVAL.

Dans ce cas, je puis dormir en toute sûreté.

MADAME DUVAL.

Dormez, dormez. Votre café est versé, vous le prendrez froid.

DUVAL.

Un moment, s'il vous plaît; je ne dors plus.... Ma femme, vous avez toujours le secret de m'éveiller.

MADAME DUVAL.

Oui, quand il s'agit de satisfaire votre gourmandise.

DUVAL.

Allons, vous allez encore me reprocher d'être gourmand. Eh bien, oui, je suis gourmand, j'en conviens; que voulez-vous de plus?

MADAME DUVAL, sucrant le café de M. Duval.

Vous passez condamnation pour être traité en conséquence. Tenez, gourmand, friand.

DUVAL.

Merci.

MADAME DUVAL.

Paresseux!

DUVAL.

Si vous aviez couru, comme moi, toute la ville....

MADAME DUVAL.

Ne semble-t-il pas qu'elle soit bien grande!

DUVAL.

Monté des escaliers.

MADAME DUVAL.

On n'habite ici que les rez-de-chaussées.

DUVAL.

Pour faire des visites....

MADAME DUVAL.

Pourquoi faites-vous des visites?

DUVAL.

Pour ne pas me brouiller avec les oisifs qui viennent de temps en temps nous ennuyer. Heureusement que j'ai fait d'une pierre deux coups : j'ai rencontré dans mes courses des figures si originales, si grotesques, que j'ai imaginé de leur faire jouer la comédie.

MADAME DUVAL.

Voilà bien une autre folie!

DUVAL.

Vous les verrez, ma bonne amie; je suis sûr que vous ne pourrez les regarder sans rire. D'ailleurs, que faire dans une petite ville? mé-

dire et jouer aux cartes? il vaut encore mieux jouer la comédie.

MADAME DUVAL.

Mais avez-vous réfléchi aux difficultés que vous rencontrerez? Je veux bien supposer que vous parveniez à réunir une société en état de jouer la comédie : chacun présentera la pièce dans laquelle il aura trouvé un rôle propre à le faire briller. La composition du répertoire, la distribution des emplois, seront un sujet perpétuel de querelles. Les femmes se disputeront les rôles; les hommes prendront parti pour l'une ou pour l'autre; les prétentions, les petites jalousies ne tarderont pas à vous désunir; et, enfin, l'amour-propre blessé sera l'écueil contre lequel viendra échouer votre barque comique.

DUVAL.

Je m'y attends bien. Les personnages qui se croient importans voudront s'emparer des premiers rôles, quoiqu'ils soient incapables de les remplir.

MADAME DUVAL.

C'est ce qu'on voit assez souvent.

DUVAL.

Mais, patience! Le parterre est là : tôt ou tard il remet les acteurs à leur place.

MADAME DUVAL.

En attendant, tout va mal. Tenez, M. Duval, votre projet ne me rit pas du tout.

DUVAL.

Parce que vous ne voyez pas tous les avantages que j'en retirerai.

MADAME DUVAL.

Si vous pouviez me les faire voir.

DUVAL.

D'abord, vous vous plaignez de ce que je ne prends pas assez d'exercice. Eh bien! je vais m'occuper de la construction de notre théâtre; je veux mettre la main à l'œuvre, peindre moi-même les décorations. Je jouerai la comédie, vous la jouerez aussi..... Nous y trouvions tant de plaisir autrefois!

MADAME DUVAL.

Ce temps-là est passé, mon ami; il faudrait quitter les coquettes pour prendre les duègnes C'est un pas qu'une femme se détermine difficilement à franchir.

DUVAL.

Nous n'en sommes pas encore là. Vous garderez les premiers rôles ; je continuerai à jouer les comiques, et quand enfin le temps sera venu de prendre, vous, les caractères, moi, les manteaux, je vous donnerai la main pour vous aider à franchir le pas difficile. On vieillit sans s'en apercevoir quand on vieillit ensemble.

MADAME DUVAL.

Vous me faites faire tout ce que vous voulez.

DUVAL.

Je n'en abuse pas. Enfin, au lieu de dormir après mon dîner, j'apprendrai mes rôles, et vous me les ferez répéter.

MADAME DUVAL.

Soit. Mais puis-je savoir du moins quelles sont les personnes qui composeront notre société?

DUVAL.

Nous aurons d'abord Mlle Lucrèce de l'Éthérée.

MADAME DUVAL.

N'est-ce pas cette vieille demoiselle qui se

prétend fondateur d'un athénée, parce qu'elle a établi chez elle un cabinet littéraire où on vient lire les journaux?

DUVAL.

Présisément. Elle ne parle que de cosmogonie, de haute philosophie.

MADAME DUVAL.

Dieu nous en préserve! C'est un pédant en jupons; qu'en ferions-nous?

DUVAL.

Elle jouera les grandes utilités. Vient ensuite M. Durepas. Nous le connaissons peu, parce que nous traitons rarement.

MADAME DUVAL.

Je sais que M. Durepas fait du plaisir de la table son unique affaire. Il n'a d'autre calendrier que la liste des personnes chez lesquelles il dîne à tour de rôle.

DUVAL.

Il jouera les financiers. Nous aurons aussi une certaine commère..... que j'aurais bien voulu éviter, mais il n'y a pas eu moyen.

MADAME DUVAL.

Eh! qui donc?

DUVAL.

Mme Carillon.

MADAME DUVAL.

Mme Carillon !

DUVAL.

Oui, Mme Carillon.

MADAME DUVAL.

Vous m'effrayez, mon ami. C'est la plus méchante femme qu'il y ait au monde. La voilà veuve pour la seconde fois. Après six semaines de mariage, son premier mari s'est enfui aux Grandes-Indes. L'autre était plus débonnaire, mais le pauvre homme est mort sourd.

DUVAL.

Et pourtant tout le monde la voit.

MADAME DUVAL.

Parce que dans une petite ville de province surtout, c'est l'argent que l'on considère et que Mme Carillon fait beaucoup de frais pour la foule des parasites qui se moquent d'elle. C'est d'ailleurs la trompette du quartier. Elle invente charitablement sur les personnes les plus irréprochables les aventures les plus scandaleuses.

Et quel ton, quel langage! La cuisinière du plus bas étage rougiroit de lui ressembler.

DUVAL.

Paix donc, Mme Duval, la voici.

SCÈNE II.

DUVAL, Mme CARILLON, Mme DUVAL.

MADAME CARILLON.

Monsieur, Madame et la compagnie.....

MADAME DUVAL.

Madame, j'ai l'honneur de vous saluer. Peut-on vous offrir un siége?

MADAME CARILLON.

Non, bien obligée. J'ai laissé ma maison toute seule.

MADAME DUVAL, approchant un fauteuil.

Vous ne resterez pas debout.

MADAME CARILLON.

J'y suis pourtant accoutumée. Depuis le

matin jusqu'au soir, la mère Carillon par-ci, la mère Carillon par-là; c'est la mère Carillon qui fait tout.

MADAME DUVAL.

C'est une raison de plus pour vous reposer.

MADAME CARILLON.

Ne faites pas attention.

DUVAL, à part.

Comme la conversation pourrait être longue, je vais achever mon somme.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Mme CARILLON, Mme DUVAL.

MADAME CARILLON.

Hé bien! vous allez donc jouer la comédie? tant mieux, ça fera du mouvement.

MADAME DUVAL.

On n'en a encore parlé que vaguement, et déjà il se présente des difficultés.

MADAME CARILLON.

Est-ce la musique qui vous embarrasse? vous prendrez le maître d'école qui joue du serpent, le garde champêtre qui joue de la clarinette, les deux violons de la salle de danse, et le tambour de la ville. Voilà un orchestre qui fera du bruit, j'espère; la mère Carillon s'y entend.

MADAME DUVAL.

Je n'en doute pas; mais ce projet n'aura sans doute aucune suite.

MADAME CARILLON.

Laissez donc, c'est une affaire décidée; je l'ai entendu dire ce matin à M. Duval. Connaissez-vous ceux qui seront de la troupe?

MADAME DUVAL, à part.

De la troupe! (Haut.) Pas encore.

MADAME CARILLON.

Moi, je m'en doute, et je vais vous les nommer: vous aurez M. Dufailli qui vient de faire bâtir cette maison qui ressemble à un château de cartes. Il doit à tout le monde, et ne regarde personne; on dirait qu'il a peur de rencontrer ses créanciers.

MADAME DUVAL, à part.

Voilà qui commence assez bien.

MADAME CARILLON.

Ensuite M. Lerond, qui a l'esprit pointu comme une boule, et qui se croit un génie depuis qu'il est du conseil municipal; au lieu de mettre le nez dans les affaires de la Commune, il ferait mieux de se mêler de ce qui se passe chez lui; sa femme et sa fille lui donneraient assez d'occupations. Vous ne risquez rien de lui faire jouer les pères dindons.

MADAME DUVAL.

De mieux en mieux.

MADAME CARILLON.

Et cette petite Mme Bertrand.... j'ai vu ça aller en journée. Elle était gentille, elle a fait son chemin. Elle y a mis du sien, faut être juste. Son mari s'est fait marchand de bois; il est en fonds, le cher homme. Depuis qu'ils ont amassé quelques sous, c'est tout au plus s'ils vous saluent. Il y a tant de gens qui ont la mémoire courte!

MADAME DUVAL, à part.

Il est temps de changer le sujet de la con-

versation, nous tomberions dans le scandale. (Haut.) On dit, Madame, que vous mariez mademoiselle votre fille.

MADAME CARILLON.

Que voulez-vous, ma chère dame, il le faut bien. Ce monsieur Dubreuil, receveur des domaines, ce grand flandrin qui porte au vent lui a donné dans l'œil.

MADAME DUVAL.

Je vous en fais mon compliment. M. Dubreuil est un homme honnête, qui se distinguera dans son état.

MADAME CARILLON.

Ma foi, c'est son affaire. Il fera comme la mère Carillon a fait; il en grattera. Toujours, il est bien sûr d'avoir un fameux emplâtre; ma fille est une mijaurée.... c'est bien le portrait de feu son pauvre père; ça n'est bon à rien; il faut servir ça sur sa chaise comme une idole. Ah! mon Dieu, ne m'en parlez pas!

MADAME DUVAL, à part.

Madame Carillon n'épargne pas même les siens.

MADAME CARILLON.

Et ce monsieur Dubreuil, est-ce qu'il croit qu'on ne sait pas la vie qu'il a menée? C'est égal, il aura ma fille, car tous les hommes se ressemblent, et votre mari tout le premier. Devant vous, il a l'air de n'y pas toucher : j'en sais de belles sur son compte. Allez, il ne vaut pas mieux qu'un autre.

MADAME DUVAL, à part.

La méchante femme!

MADAME CARILLON.

Ce matin encore, il est resté deux grandes heures chez cette belle madame de Liancourt, avec un tas de femmes.... Est-ce qu'on sait seulement d'où çà vient, ce que ça fait, ce que c'est que ça?

MADAME DUVAL, à part.

Si je pouvais m'en débarrasser!

MADAME CARILLON.

Il va peut-être nous engeancer de tous ces gens là pour jouer la comédie! S'il a ce malheur là, je le dévisage, car je veux être de la société; je suis venue exprès pour ça, et ces belles dames là ne vont pas avec la mère Carillon.

MADAME DUVAL.

Quoi ! sérieusement, Madame, vous voulez jouer la comédie ?

MADAME CARILLON.

Là.... voyez donc.... et pourquoi pas ? Est-ce que je ne l'ai pas déjà jouée à Beauvais, sur un théâtre calé.... qu'il n'y manquait rien. On représentait le *Cidre*, *Merotte*, *Spartacu*.

MADAME DUVAL.

Madame veut dire sans doute le *Cid*, *Mérope*, et *Spartacus*.

MADAME CARILLON.

Oui, oui, le nom n'y fait rien. Nous avions un acteur... (Avec mystère :) qui était amoureux de moi, mon enfant.... Il me semble encore le voir : cinq pieds huit pouces. Quand il jouait *Tanquerède*, il était superbe. Il faisait des gestes ! ah çà, c'est vrai, pour les gestes il n'avait pas son pareil. Ce garçon-là n'avait pas besoin de parler, vous auriez deviné tout ce qu'il voulait dire. Il jouait dans une tragédie.... Je ne me souviens pas du nom de cette tragédie là.... Mi... Mi.... ça finit en *date*.

MADAME DUVAL.

Mithridate.

MADAME CARILLON.

Justement. Il faisait un des enfans du roi. Si vous l'aviez vu!.... Tenez, je vais vous déclamer sa première scène, ça vous donnera en même temps un échantillon de mon savoir-faire.

Ainsi ce Roi qui seul [1] a, durant quarante ans [2],
Lassé [3] tout ce que Rome eut de chefs [4] importans.
Et qui dans l'Orient, [5] balançant la Fortune [6],
Vengeait de tous les Rois [7] la querelle commune,

1 L'acteur présente la main droite fermée, à l'exception de l'index, qu'il tient élevé pour figurer le mot *seul*.

2 Il ouvre successivement les deux mains quatre fois, pour indiquer le nombre quarante.

3 Pantomime qui exprime la lassitude.

4 L'acteur se touche le front en prononçant le mot *chefs*.

5 Il étend horizontalement le bras droit vers un point qu'il suppose être l'Orient.

6 Il étend également le bras gauche et imite avec ses deux bras, horizontalement étendus, le mouvement du fléau d'une balance.

7 Il promène circulairement sa main droite au-dessus de sa tête.

Meurt [1], et laisse après [2] lui pour venger [3] son trépas,
Deux fils [4] infortunés qui ne s'accordent pas [5].

MADAME DUVAL.

C'est assez, Madame; je crains que vous ne vous fatiguiez.

MADAME CARILLON.

Moi, me fatiguer! ah! quand je suis en train, je vous en débiterais jusqu'à demain.

MADAME DUVAL.

C'est inutile. Je ne doute pas de vos talens; mais nous ne jouerons pas la tragédie.

MADAME CARILLON.

Qu'est-ce que vous jouerez donc; des opéras?

1 Il figure l'action d'un homme atteint dans un combat par un trait qui le frappe de mort.

2 Il passe rapidement la main droite derrière le dos pour figurer le mot *après*.

3 Mouvement que l'on ferait pour donner un coup de poignard.

4 L'acteur place parallèlement ses deux mains devant lui en tenant les deux pouces élevés, pour figurer le nombre *deux*.

5 Il heurte à plusieurs reprises ses deux index, geste ordinaire pour exprimer la zizanie.

tant mieux! c'est où je brille. Telle que vous me voyez, j'ai joué *Annette et Lubin*.

MADAME DUVAL.

Je ne pense pas non plus que nous puissions jouer des opéras.

MADAME CARILLON.

Vous jouerez donc des comédies? Eh bien, je jouerai dans les comédies.

MADAME DUVAL.

Quel emploi prendriez-vous?

MADAME CARILLON.

Ah! dame.... je jouerai les.... comment donc qu'ça s'appelle? les.... les....

MADAME DUVAL.

Les amoureuses.

MADAME CARILLON.

Oui! mais ça a encore un autre nom.... les.... mon Dieu.... les ingénuités.

MADAME DUVAL, se détournant pour rire.

L'emploi est bien choisi! (Haut.) Pour jouer les ingénuités, il faut une grâce naïve, une candeur.

MADAME CARILLON.

Oui, de la candeur, c'est mon fort.

MADAME DUVAL, à part.

Je ne m'en serais pas doutée. (Haut.) Je ne vois qu'un petit obstacle à vos désirs, c'est qu'il est fort douteux, comme je vous l'ai déjà dit, que nous jouions la comédie. M. Duval n'y a pas pensé sérieusement, et ce n'est de sa part qu'un projet en l'air.

MADAME CARILLON, à part.

Tiens, ne voudrait-elle pas faire la mijaurée celle-là? (Haut.) Un projet en l'air, nous verrons..... Quand la mère Carillon s'est mis là quelque chose, il faut qu'ça se fasse. M. Duval a dit qu'on jouerait la comédie, on la jouera. J'en veux être, j'en serai, entendez-vous. (A part.) Ne faut-il pas prendre des mitaines pour lui parler. (Haut.) Adieu, Mme Duval; mettez-moi sur la liste toujours, et n'y manquez pas.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

Mme DUVAL, seule.

Ah! la méchante femme! J'en suis encore toute tremblante. (Elle appelle.) Monsieur Duval! Monsieur Duval!

SCÈNE V.

M. DUVAL, Mme DUVAL.

MADAME DUVAL.

Je parie que vous étiez encore à dormir.

DUVAL.

Dormir? Mme Carillon y mettait bon ordre. Quel vacarme!.... Elle est partie?

MADAME DUVAL.

Dieu merci. Elle veut jouer la comédie,

prendre l'emploi des ingénuités, ou vous arracher les yeux.

DUVAL.

Quelle ingénuité !

MADAME DUVAL.

Choisissez.

DUVAL.

Elle jouera la comédie.

MADAME DUVAL, *avec frayeur.*

On vient.... nous n'en sortirons pas, c'est encore elle.

DUVAL.

N'ayez donc pas peur, Mme Duval, c'est Mlle Lucrèce de l'Éthérée.

SCÈNE VI.

DUVAL, Mlle LUCRÈCE DE L'ÉTHÉRÉE, Mme DUVAL.

MADAME DUVAL.

Mademoiselle, c'est une nouveauté, et surtout un plaisir de vous voir.

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

Il faut bien venir vous trouver, puisque vous vous dérobez à tous les regards. Vous vous cachez comme la violette.

MADAME DUVAL.

C'est nous traiter avec une indulgence extrême. Voulez-vous bien vous asseoir, Mademoiselle.

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

Après vous, Madame.

MADAME DUVAL.

Mademoiselle, je vous en supplie.

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

Je n'en ferai rien, je vous jure.

DUVAL, à part.

Après.... avant.... elles n'en finiront pas. (Haut.) Mesdames, comme il faut que nous nous asseyions tous trois, pour trancher la difficulté, asseyons-nous ensemble.

(Mlle Lucrèce et Mme Duval s'asseyent; ensuite Duval.)

MADEMOISELLE LUCRÈCE, à Mme Duval.

Pour habiter parmi nous, vous avez quitté la capitale, séjour des beaux-arts, des hautes sciences, le temple du génie; mais vous n'y perdrez rien. Vous brillerez ici d'un éclat plus vif : vous y serez *la fleur du désert*.

MADAME DUVAL.

En vérité, Mademoiselle, je ne sais que répondre à des choses si obligeantes.

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

Savez-vous bien qu'en vivant ainsi isolée, c'est un vol que vous faites à la société, au monde littéraire.

MADAME DUVAL.

Ce vol-là ne les ruinera pas.

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

Pardonnez-moi, Madame; vous devez à nos cercles le tribut de votre esprit. Pourquoi rester dans une obscurité indigne de vous?

MADAME DUVAL.

J'ai cru jusqu'à présent qu'une femme devait mettre tous ses soins à ne pas faire parler d'elle.

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

Votre modestie vous perd. Voilà de ces erreurs qui nous tiennent sous la dépendance des hommes. Ils nous condamnent tyranniquement à des arts d'agrémens, à des futilités. Osons nous affranchir de ce joug, osons rivaliser avec eux, devenons les émules des Newton, des Copernic.

MADAME DUVAL.

Je doute fort que nous y gagnions. Une femme qui se livre aux sciences, renonce souvent aux grâces de son sexe, et alors ce qu'elle acquiert avec tant de peines, ne vaut pas ce qu'elle a perdu.

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

Ah! Madame, que nous différons d'opinions! Dans l'âge heureux où toutes les pensées sont

riantes et fleuries, j'ai orné de quelques productions légères ces recueils, que chaque année voit éclore et mourir; mais bientôt, dédaignant des succès d'un jour, j'ai senti que dans les sciences, je pouvais pénétrer assez avant pour ne plus rencontrer de rivales. Mon esprit a pris un essor sublime, ma pensée a embrassé tous les êtres de la création. La Cosmogonie dont je suis l'auteur renverse tous les systèmes qui se sont succédé jusqu'à ce jour. J'ai déchiré le voile qui cachait la nature. Je veux que la postérité dise : Elle a reculé les bornes que l'esprit humain n'avait osé franchir.... Vous ne partagez pas un si noble enthousiasme, Madame ?

MADAME DUVAL.

Hélas ! non, Mademoiselle. Je n'ai j'amais ambitionné le titre de savante; je me contente d'être femme, c'est bien quelque chose.

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

C'est à dire que vous dédaignez la science.

MADAME DUVAL.

Non, Mademoiselle, je l'honore au contraire; mais je n'aime pas à voir le compas et l'astro-

labe dans les mains d'une femme. Je crois qu'il faut laisser aux hommes les ouvrages profonds qui exigent une conception forte et un travail opiniâtre.

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

A quoi donc réduisez-vous les femmes auteurs?

MADAME DUVAL.

A enrichir la littérature des productions aimables où brillent tour à tour cette finesse d'observations qui saisit les mouvemens les plus secrets du cœur, cet esprit délicat qui prête du charme aux plus simples détails, et cette sensibilité douce et expansive, source d'émotions délicieuses.

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

C'est encore reconnaître la supériorité de l'homme.

MADAME DUVAL.

Ne lui envions rien, croyez-moi. S'il a la force en partage, nous avons la grâce qui le subjugue.

MADEMOISELLE LUCRÈCE, à part.

Pauvre femme! c'est dommage qu'elle soit aveuglée par de tels préjugés. (Haut.) Je ne me

regarde pas comme battue; je veux absolument vous mener à notre Athénée; (Ici Duval s'endort.) je veux que vous nous consacriez quelques soirées.

MADAME DUVAL.

Il est bien peu de momens dont je puisse disposer. Les soins de mon ménage....

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

C'est une défaite; vous ne parlez pas sérieusement ?

MADAME DUVAL.

Pardonnez-moi, Mademoiselle.

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

Où vous mèneront ces niaiseries-là?

MADAME DUVAL.

A passer doucement la vie auprès d'un époux que j'aime; à faire son bonheur et le mien.

MADEMOISELLE LUCRÈCE, à part.

Cette femme a des réparties qui embarrassent. (Haut.) Laissez, croyez-moi, les soins domestiques à celles auxquelles le sort n'a donné que du bon sens; mais vous, Madame, qu'il a douée d'un esprit enchanteur....

MADAME DUVAL.

Mademoiselle, ne dédaignons pas le bon sens, c'est une chose fort rare aujourd'hui. Quant à l'esprit, il court les rues, et on l'accorde à tant de sots, que ce sera bientôt un ridicule.

MADEMOISELLE LUCRÈCE, à part.

Il n'y a pas moyen d'en rien obtenir. (Haut.) Mais, Madame, vous verrez à notre Athénée des gens du premier mérite. L'un de nos abonnés, homme plein de goût, met en vers français le Télémaque.

MADAME DUVAL.

Je crains bien que les vers de M. l'abonné ne vaillent pas la prose de Fénélon.

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

Vous en jugerez : il doit en lire des fragmens à la première séance, et je veux vous y conduire.

MADAME DUVAL.

Avec M. Duval ?

DUVAL, se réveillant en s'entendant nommer.

Ma bonne amie.... ah! pardon, Mademoi-

selle.... je me suis endormi.... vous parliez, je crois, d'Athénées?

MADAME DUVAL.

Oui; Mademoiselle veut nous y conduire.

DUVAL, bâillant.

A l'Athénée?

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

Monsieur ne témoigne pas grand empressement.

MADAME DUVAL.

C'est qu'il y a déjà été pris. (A Duval.) Racontez donc à Mademoiselle votre aventure d'Athénée.

MADEMOISELLE LUCRÈCE, à part.

C'est encore quelque balourdise. Ces gens-là n'ont pas le moindre goût.

DUVAL.

Je voyageais en province, et je me trouvais dans une petite ville qui avait aussi son Athénée. Un ami me joua le tour perfide de m'y conduire et de me laisser seul dès l'ouverture de la séance. On ouvre la correspondance. Un observateur météréologue écrivait de Bruxelles que le 25 décembre il avait gelé à glace.... L'Athé-

née applaudit. Le secrétaire rendit compte des découvertes faites depuis plusieurs années ; mais ce rapport avait sans doute une vertu soporifique, car je voyais tout le monde fermer les yeux. Je m'endormis avec mes voisins, et je dormirais encore, si le concierge n'était venu me tirer charitablement de ce sommeil académique. « Monsieur, me dit-il, il y a plus d'une » heure que tout le monde est sorti, et vous » dormez comme si l'orateur parlait encore. » — Ah! Monsieur, que ne vous dois-je pas! » » — Vous ne me devez rien, Monsieur ; l'Athé» née me paie pour éveiller les personnes en» dormies qui restent dans la salle après les » séances ; sans cela, vous auriez couru les » risques de rester ici enfermé pendant vingt» quatre heures, sans boire ni manger. » Vous sentez, Mademoiselle, que je tremblais de tous mes membres. Vingt-quatre heures sans boire ni manger ! j'ai gagné promptement la porte : et comme, Dieu merci, je dors bien sans aller aux Athénées, je me suis bien promis de n'y plus remettre les pieds.

MADEMOISELLE LUCRÈCE, avec dédain.

Belle résolution ! (A tous deux :) Je serai plus traitable : vous ne voulez pas vous abonner à

l'Athénée, moi je viens pour jouer la comédie avec vous.

MADAME DUVAL.

Nous serons charmés, Mademoiselle, que vous soyez des nôtres, et nous chercherons un emploi qui puisse vous convenir.

DUVAL.

Mademoiselle nous sera fort utile, elle jouera les caractères et les duègnes.

MADEMOISELLE LUCRÈCE, se levant, à part.

Les caractères et les duègnes! ne semble-t-il pas qu'on ait soixante ans, qu'on soit à faire peur! En vérité, voilà des gens d'une sottise insupportable! (Avec beaucoup d'humeur :) Je jouerai les amoureuses, si vous le trouvez bon; c'est le seul emploi qui me convienne et que je choisisse, Monsieur.

MADAME DUVAI.

L'emploi que mon mari vous proposait a bien ses dificultés; mais, Mademoiselle, puisque vous préférez celui des amoureuses, nous conviendrons des rôles que vous prendrez quand nous monterons notre première représentation.

MADEMOISELLE LUCRÈCE.

J'espère, Madame, que vous voudrez bien m'avertir. Je vous quitte, dans l'espoir de vous revoir bientôt. Ne vous dérangez pas, je vous prie.

MADAME DUVAL.

Permettez, Mademoiselle, que je vous reconduise.

(Elles sortent toutes deux.)

SCÈNE VII.

DUVAL, seul.

La bonne folie! Mme Carillon, les ingénues! Mlle Lucrèce de l'Éthérée, les amoureuses! Si cela continue, la composition de notre société sera plaisante. Ressource de plus : si les pièces ne font pas rire, on rira des acteurs.

SCÈNE VIII.

DUVAL, DUREPAS.

DUREPAS.

(Il entre sans être vu de Duval, et l'interrompt aux derniers mots de son monologue, en lui frappant sur l'épaule.)

Bonjour, M. Duval!

DUVAL.

Ah! c'est M. Durepas! (A part.) Voici enfin une figure réjouie.

DUREPAS.

Comment va l'appétit?

DUVAL.

Bien, M. Durepas : et votre santé?

DUREPAS.

Vous voyez, à merveille : je suis après dîner. Et notre comédie?

DUVAL.

Le mieux du monde : nous avons déjà une amoureuse.

DUREPAS.

Bon !

DUVAL.

Et une ingénue.

DUREPAS.

C'était le plus difficile à trouver. Je viens signer mon engagement.

DUVAL.

Soyez le bien venu, Monsieur !

DUREPAS.

J'y mets pourtant une condition, c'est que nous souperons après chaque représentation.

DUVAL.

Eh ! mon cher M. Durepas, d'où venez-vous ? Est-ce qu'on soupe encore ?

DUREPAS.

Comment, Monsieur, si on soupe encore ! oui, Dieu merci. Je ne suis point un exclusif. J'ai des amis qui ont conservé leurs vieilles habitudes ; j'en ai qui ont adopté les nouveaux usages. En visitant assiduement les uns et les autres, je déjeune deux fois, à neuf heures et à onze heures; je dîne deux fois, à deux heures

et à six heures; et je soupe à neuf heures du soir... J'ai trouvé ainsi le moyen de manger toute la journée.

DUVAL.

Je vous en fais mom compliment.

DUREPAS.

D'ailleurs, à table tout s'arrange. Il n'est pas de réunions d'amateurs où quelques petites rivalités ne se glissent. Tout cela s'oublie le verre à la main.

DUVAL.

C'est possible.

DUREPAS.

Et puis rien de piquant comme un souper dramatique; c'est un tableau vivant de la société : le premier rôle trinque avec l'ingénue, la duègne avec le petit amoureux, la grande coquette avec le financier, et la soubrette avec tout le monde.

DUVAL.

Eh bien! M. Durepas, nous souperons. Il ne reste plus qu'à choisir votre emploi.

DUREPAS.

Ma foi, je ne sais trop lequel prendre.

DUVAL.

Je gage que si vous connaissiez notre amoureuse, vous voudriez jouer les amoureux.

DUREPAS.

Les amoureux! moi! je m'en tirerais fort mal. Mon cher M. Duval, je n'ai jamais été amoureux. Quand j'épousai Mme Durepas, je lui faisais ma cour, bien entendu; ce que je lui chantais de plus passionné, c'est ce vieux couplet, qui, pour avoir couru les rues depuis un siècle, n'en est pas moins bon :

Depuis que j'ai vu vos appas,
Je ne fais que quatre repas,
Lan la derirette.
Je ne dors que jusqu'à midi,
Lan la deriri.

DUVAL.

Ah! Monsieur, que vous avez les passions vives!

DUREPAS.

Voilà comme je suis. Je n'endormais pas Mme Durepas avec des couplets à l'eau-rose, je la réveillais avec des chansons à boire.

DUVAL.

Quel heureux caractère !

DUREPAS.

Heureux !.... je le crois. D'abord, j'ai le bonheur d'être gourmand par excellence, et c'est un plaisir de tout âge.

DUVAL, avec affection.

M. Durepas, j'irai vous demander à dîner.

DUREPAS.

Je ne vous le conseille pas. Comme ma cuisine est toujours assez mal fournie, je ne dîne chez moi qu'à mon corps défendant ; mais, chez les autres.... tant qu'on veut. Pauvre, riche, je ne dédaigne personne, quand sa table est bien servie. Tous mes Amphytrions sont mes amis, et ils peuvent compter sur moi.... tant qu'ils traitent. Il m'en coûte peu de chose, je les paie en quolibets.

DUVAL.

L'écot n'est pas cher !

DUREPAS.

Ah ! mon cher M. Duval, il est un temps que je regrette, temps de jubilation, auquel je ne puis penser sans qu'aussitôt l'eau m'en

vienne à la bouche : c'est l'époque des dernières élections. Quels dîners, bon Dieu!.... Pendant une semaine entière, je n'ai pas eu un moment pour respirer.

DUVAL.

Est-ce que vous étiez électeur?

DUREPAS.

Non! mais on m'avait porté sur les listes par erreur, et j'en ai profité. Ce n'est qu'au moment de voter, que j'ai déclaré que je n'en avais pas le droit.

DUVAL.

Et vous n'avez pas ces dîners-là sur la conscience?

DUREPAS.

Bon! c'est autant de pris sur l'ennemi. Mais revenons à notre théâtre. Vous dites donc que je jouerai....

DUVAL.

Les financiers, les manteaux, les pères nobles.

DUREPAS.

Va pour les pères nobles. Si notre petite troupe marche un peu, j'ai dans mon porte-

feuille une pièce que nous pourrons jouer, et dont je suis l'auteur.

DUVAL.

Vous vous occupez donc aussi de littérature, monsieur Durepas?

DUREPAS.

Comment, si je m'en occupe! J'ai fourni, cette année, plus de vingt articles à l'*Almanach des Gourmands*. J'ai travaillé à l'ouvrage qui vient de paraître, l'*Art des Amphytrions*. Il faut semer pour recueillir.

DUVAL.

Peut-on vous demander quel est le titre de votre pièce?

DUREPAS.

Le Mangeur éternel, comédie en trois actes. La scène se passe à Gournay. Vous connaissez Gournay?

DUVAL.

De nom, seulement.

DUREPAS.

C'est la capitale des gourmands. Deux jeunes gens se voyent pour la première fois chez un bon vivant, qui garde ses convives toute la

journée. Pendant le déjeuner, les œillades, les demi-mots vont leur train : premier acte. Au second, on dîne. Il y a un rival benêt qui boude contre son ventre, et qui donne des coups de pied à l'amoureux par dessous la table. Cependant les affaires des jeunes gens vont un train de poste. Le soir, le père consent à tout, et le souper sert de repas de noces. On chante la ronde, en sablant le champagne ; voilà le vaudeville. Je conserve ainsi l'unité d'action, puisqu'il ne s'agit que d'un mariage ; l'unité de temps, en ce que l'action se passe en un jour ; et l'unité de lieu, la scène étant constamment dans la salle à manger.

DUVAL.

C'est bien trouvé.

DUREPAS.

Ah ! c'est un bon morceau. Le père de la demoiselle, maître du logis et gastronome déterminé, mange pendant le déjeuner, mange pendant le dîner, mange pendant le souper. Voilà le rôle qui me convient, et je m'en charge.

DUVAL, *à part.*

Diable ! ce rôle-là me convenait aussi. (*Haut.*)

Avez-vous un autre rôle de mangeur dans votre pièce ?

DUREPAS.

Excepté les amoureux, tous les convives. Il y a entr'autres un rôle d'oncle qui n'a rien à dire.

DUVAL, à part.

Celui-là peut manger tout à son aise. (Haut.) Je prendrai le rôle.

DUREPAS.

Nous en parlerons plus longuement. A revoir, monsieur Duval. Je viendrai vous demander à dîner.

(Fausse sortie.)

DUVAL.

Avec plaisir, Monsieur.

DUREPAS, revenant sur la scène.

Eh bien ! prenons jour.

DUVAL.

Quand vous voudrez. Nous ne changerons rien à notre ordinaire ; nous vous traiterons en ami.

DUREPAS, à part.

Voyez un peu quelle contradiction ! traiter un ami moins bien qu'un étranger !

DUVAL.

Nous ne ferons pas de cérémonies pour vous recevoir.

DUREPAS, prenant affectueusement la main à Duval.

Mon cher monsieur Duval, faites-en.

DUVAL.

Vous trouverez toujours la fortune du pot.

DUREPAS.

Tous les matins je fais ma prière, et la voici : Mon Dieu, préservez-moi de la fortune du pot!

DUVAL.

Allons, venez, nous ferons de notre mieux.

DUREPAS, faisant une fausse sortie.

Au plaisir.... (Il revient.) A propos, il nous faudra des costumes ; j'ai précisément dans ma poche l'adresse d'un costumier qui fera notre affaire : la voici. Je vous quitte. Il faut que je fasse un peu d'exercice ; je suis invité ce soir à un souper de baptême.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

DUVAL, seul.

Voyons un peu l'adresse du costumier. (Il lit :) *Sauce à la ravigotte.* Il s'est trompé.... (Allant à la cantonnade.) M. Durepas!

SCÈNE X.

DUVAL, Mme DUVAL.

MADAME DUVAL.

Où courez-vous donc?

DUVAL.

Après M. Durepas.

MADAME DUVAL.

Est-ce que vous craignez qu'il ne nous échappe?

DUVAL.

Non, sûrement; il veut être des nôtres. Mais

je crois que pour éviter les méprises, il sera bon de le recommander au souffleur. A l'instant, il vient de me remettre une recette de cuisine, pour l'adresse d'un costumier.

MADAME DUVAL.

Je vous en fais mon compliment : vous venez de faire encore une belle acquisition !

DUVAL.

Mais, petit à petit notre société se compose.

MADAME DUVAL.

Et se compose bien.

SCÈNE XI.

DUVAL, LABROSSE, Mme DUVAL.

LABROSSE, *en entrant.*

C'est-il ici qu'on joue la comédie ?

DUVAL.

Plaignez-vous, voici encore un acteur.

MADAME DUVAL.

Un acteur !

DUVAL.

Vous allez voir. (A Labrosse, qui s'avance sur la scène.) Oui, mon ami, c'est ici qu'on doit jouer la comédie.

LABROSSE.

Monsieur, c'est que, sans me flatter, je viens pour en être.

DUVAL, à Mme Duval.

Me croirez-vous, à présent? Je suis sûr qu'il vient pour jouer les amoureux.

MADAME DUVAL.

Ce serait trop plaisant.

DUVAL.

Proposez-lui l'emploi : je gage qu'il l'accepte.

MADAME DUVAL, à Labrosse.

Vous venez pour jouer la comédie?

LABROSSE.

Oui, Madame.

MADAME DUVAL.

Et quels rôles voudriez-vous jouer? les amoureux?

LABROSSE.

Les amoureux? ah mon Dieu non! J'ai re-

noncé à faire l'amour ; sans me flatter, je peux dire qu'il m'a causé bien des chagrins.

MADAME DUVAL.

Des chagrins d'amour.... contez-moi donc cela.

DUVAL.

Quand il s'agit d'amourettes ; les femmes sont toujours curieuses.

LABROSSE.

Monsieur et Madame, avant d'être garçon peintre, comme vous me voyez, j'étais garçon chandelier à Paris. C'est un joli commerce que celui de chandelier, on voit clair dans ses affaires. Sans me flatter, les miennes n'allaient pas mal, et je commençais à mordre proprement dans la chandelle, quand je pris de l'amour pour la fille de mon bourgeois. Le malheur est que j'avais un rival, et que je ne m'en doutais pas. Les femmes sont si fines! Trente-six chandelles et le nez dessus, et vous n'y voyez que du feu.

MADAME DUVAL.

Je le crois.

LABROSSE.

C'était le garçon confiseur du *Fidèle Berger*, rue des Lombards. Tous les jours, avec son air sucré, il venait conter à Mademoiselle des douceurs.

DUVAL.

Un confiseur doit être en fonds.

LABROSSE.

Et Mademoiselle y prenait goût. Mais un beau matin, apparemment que notre bourgeois avait fait du bruit, elle vint en pleurant me charger d'une lettre pour mon rival, M. Lapastille. — Mais, Mademoiselle, que je lui dis, pourquoi écrivez-vous à M. Lapastille ? — Pour lui dire de ne plus revenir à la maison. Comme, sans me flatter, j'aime à rendre service, surtout quand j'y trouve mon compte, je prends mes jambes à mon cou, et je vais porter la lettre.

MADAME DUVAL, à part.

Le joli petit messager d'amour!

LABROSSE.

En la recevant, mon confiseur étoit tout déconfit. Il répond sur le coin du comptoir,

— M. Lapastille, pourquoi écrivez-vous à Mademoiselle? — Pour lui dire que je ne la reverrai jamais. Je ne me sentais pas d'aise. Je rapporte la réponse plus vite encore que je n'avais porté la lettre. Sans me flatter, je croyais mes affaires en bon train.

DUVAL.

Qui ne s'y serait trompé?

LABROSSE.

La correspondance dura ainsi pendant trois mois. Sans me flatter, on me cajolait de tous côtés. Mais, un dimanche, Lapastille arrive requinqué, demande Mademoiselle en mariage, l'obtient, l'épouse; et quand je veux me plaindre, on me répond : Tais-toi, nigaud, tu danseras à la noce.

MADAME DUVAL.

Pauvre garçon!

LABROSSE.

J'ai eu tant de chagrin, que j'ai quitté sa maison, et que je me suis jeté dans la peinture. En changeant d'état, j'ai changé de nom.

MADAME DUVAL.

Monsieur prend le ton du jour.

LABROSSE.

On m'appelait *Lampinet*, à présent je me nomme Labrosse. Du moins, dans ma nouvelle condition, quand je suis triste, je peux broyer du noir tout à mon aise.

DUVAL.

Eh bien! mon cher ami, nous vous donnerons les rôles de confidens, puisqu'ils vous réussissent si bien.

LABROSSE.

Bien obligé. Je ne veux pas plus faire les confidens que les amoureux. Ça n'empêche pas que, sans me flatter, je puis encore vous être bon à quelque chose.

DUVAL.

Oui, vous soufflerez et vous moucherez.

LABROSSE.

Certainement. Je soufflerai les chandelles et je moucherai les....

DUVAL.

Non pas; vous moucherez les chandelles, et vous soufflerez les acteurs.

LABROSSE.

Je ne demande pas mieux. Et puis, sans me flatter, je puis aussi peindre vos décorations.

MADAME DUVAL.

Nous vous donnerons la préférence.

DUVAL.

C'est trop juste.

LABROSSE.

C'est dit : Je vais achever les contrevents d'à-côté, et je reviens tout de suite.

MADAME DUVAL.

Ne vous pressez pas, mon cher, nous vous ferons avertir.

LABROSSE.

Quand il vous plaira, Madame.... Excusez, toujours.

DUVAL.

Il n'y a pas de mal.

(Labrosse sort.)

SCÈNE XII.

DUVAL, Mme DUVAL.

MADAME DUVAL, riant.

Il est unique, en vérité!

DUVAL.

Quand je vous le disais, madame Duval, que vous ne pourriez pas regarder nos amateurs sans rire.

MADAME DUVAL.

Je ne ris que du bout des lèvres. Dans quel embarras vous nous jetez!

DUVAL.

Comment?

MADAME DUVAL.

Et sans doute. Croyez-vous jouer la comédie avec des amateurs comme ceux-ci?

DUVAL.

Pourquoi pas?

MADAME DUVAL, *vivement.*

Vous n'y pensez pas, monsieur Duval.

DUVAL.

Allons, ma bonne amie, ne vous fâchez pas. Je conviens qu'une partie, dans laquelle Labrosse jouerait un premier rôle, et Mme Carillon une ingénue, serait plaisamment montée. Mais nos engagemens ne sont pas tels que nous ne puissions les rompre.

MADAME DUVAL.

Oui, en mécontentant tout le monde.

DUVAL.

Pardonnez-moi, nous ne mécontenterons personne. Vous écrirez à Mlle Lucrèce une lettre bien amphigourique; vous vous perdrez dans les nues; elle n'y comprendra rien, et sera méchante. Labrosse attendra que nous l'allions chercher, et il attendra long-temps. Nous donnerons à M. Durepas un dîner réchauffé; nous sommes bien sûrs qu'il n'y reviendra pas. Quant à Mme Carillon....

MADAME DUVAL.

Je ne veux pas la voir. Vous irez la trouver, dût-elle vous arracher les yeux.

DUVAL.

Ah! j'espère bien en être quitte à meilleur marché. Je lui raconterai quelqu'aventure bien scandaleuse, bien saugrenue, qui l'occupera au point de lui faire oublier la comédie.

MADAME DUVAL.

Dieu vous aide!

DUVAL.

Vous devez être satisfaite. Vous voyez, madame Duval, que je finis toujours par faire ce que vous voulez.

MADAME DUVAL.

Surtout quand vous ne pouvez faire autrement.

DUVAL.

Je regrette pourtant que mon projet n'ait pas eu de suite.

MADAME DUVAL.

Il était d'une exécution impossible, mon ami, et jamais il ne vous serait entré dans la tête, si vous eussiez pensé au proverbe :

QUI TROP EMBRASSE MAL ÉTREINT.

MADAME FUTILE,

OU

COMME ON CONNAIT LES SAINTS ON LES HONORE.

8

PERSONNAGES.

Madame FUTILE.

ADÈLE, sa fille.

DORSAN, frère de madame Futile.

VICTOR, fils de Dorsan.

FLAMAND, vieux domestique.

UN NOTAIRE.

La Scène est à Paris, chez Mme Futile.

MADAME FUTILE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORSAN, ADÈLE.

DORSAN.

Déja levée, ma chère Adèle! Il me semble pourtant que tu dois être fatiguée. Hier, je me suis retiré à minuit, après les charades et les proverbes, et on se disposait à danser. Si j'en juge par le bruit que j'ai entendu, la soirée a dû se prolonger fort avant dans la nuit.

ADÈLE.

C'était une raison de plus pour me lever matin. Quand on a joué des proverbes, le lendemain c'est un désordre à ne pas s'y reconnaître.

DORSAN.

On ne s'en aperçoit plus. Grâces à toi, l'ordre règne déjà partout. Il est vraiment heureux que tu te sois mise à la tête de la maison.

ADÈLE.

Maman ferait beaucoup mieux que moi, sans doute; mais, vous le savez, mon oncle, elle est d'une santé si délicate, qu'il lui est impossible de s'occuper de mille détails, qu'il faut cependant bien surveiller. Je suis heureuse de lui en éviter le soin.

DORSAN.

Allons, allons. Tu seras un jour une bonne maîtresse de maison.

ADÈLE.

C'est bien la moindre chose.

DORSAN.

C'est la plus essentielle.

ADÈLE.

Pourtant on ne s'en fait guère honneur dans le monde.

DORSAN.

Parce qu'on n'y prise les choses qu'en sens inverse de leur utilité réelle.

ADÈLE.

Non, parce qu'on ne loue l'amour de l'ordre qu'à défaut d'autres qualités.

DORSAN.

Je vois que tu trouves l'éloge un peu mince. Il te semble qu'on couvre ta jolie robe d'un tablier grossier. Les connaissances nécessaires à la conduite d'une maison, sont-elles donc incompatibles avec des talens agréables, un esprit cultivé, et, si tu le veux enfin, ces dehors brillans qui assurent des succès dans le monde? tu serais la preuve du contraire. Va, mon enfant, sois assez sage pour ne rien dédaigner de ce qui est utile, et n'oublie jamais que, dans quelque position qu'on se trouve, une femme d'ordre est un trésor pour son mari. Mais parlons un peu de nos affaires. J'ai à t'apprendre une nouvelle qui, je l'espère, ne te sera pas désagréable : ce matin même j'attends mon fils.... (Moment de silence.) Eh bien ?

ADÈLE.

Mon cœur n'a point de secrets pour vous, mon oncle, vous devinez ce qui s'y passe.

DORSAN.

Au point où nous en sommes, nous pou-

vons parler sans réserve. Ma sœur m'a promis que le jour même que Victor reviendrait de Rome, elle signerait son contrat de mariage avec toi : vous vous êtes aimés dès l'enfance ; tous nos vœux vont être comblés. J'en ai désespéré un moment. Je ne pouvais penser sans peine à l'inégalité de vos fortunes. Celle de ma sœur te permettait d'aspirer à un parti beaucoup plus riche que ton cousin.

ADÈLE.

Eh bien ! mon oncle, voyez un peu quelle contradiction ! ce qui vous faisait peine me réjouissait. Mon cœur battait de plaisir quand je me disais : C'est moi qui rendrai Victor riche ; je veux que tout le bonheur lui vienne de moi.

DORSAN.

Oui ; c'est ainsi qu'on pense à ton âge. Mais....

ADÈLE.

Croyez bien que maman n'a jamais fait, à cet égard, la moindre réflexion.

DORSAN.

J'en suis certain, son attachement pour moi et son désintéressement me sont connus ; mais devais-je m'en prévaloir dans une circonstance

aussi délicate. Heureusement, Victor a levé toutes les difficultés en se créant un état. Admis par l'Académie au grand concours, il a remporté le premier prix d'architecture.

ADÈLE.

Je n'oublierai jamais le jour où il a été couronné. J'étais plus fière que lui.

DORSAN.

Je le crois. Son triomphe était ton ouvrage.

ADÈLE.

Mais bientôt il fallut se séparer : Victor partit pour Rome.... et pour cinq ans. Encore si, au lieu de faire avec lui ce voyage, vous fussiez resté près de nous.

DORSAN.

Qui aurait soutenu son courage dans un sacrifice aussi douloureux; qui lui aurait servi de guide au milieu de jeunes étrangers; qui l'aurait préservé des écueils?....

ADÈLE.

Le souvenir de son Adèle.

DORSAN.

Mais avec qui aurait-il parlé de toi?

ADÈLE.

Mon bon oncle !

DORSAN.

Ne pensons plus à cette séparation pénible, et ne nous occupons que du plaisir de nous voir tous réunis.

ADÈLE.

Et pour toujours.

DORSAN.

Oui, pour toujours.

ADÈLE.

Ne vient-on pas?

DORSAN.

Non.

ADÈLE.

Comme le cœur me bat! Voyez donc.

DORSAN.

Je ne vois personne.

ADÈLE.

Je suis bien sûre d'avoir entendu une voiture s'arrêter à la porte.

VICTOR, dans la coulisse.

Mon père!

FLAMAND, dans la coulisse.

Entrez par ici, Monsieur.

SCÈNE II.

VICTOR, DORSAN, ADÈLE.

DORSAN, après avoir pressé son fils dans ses bras.

Te voilà donc enfin, mon cher Victor!

VICTOR.

Que je suis heureux de vous revoir, mon père!

DORSAN, montrant Adèle.

Et en aussi bonne compagnie, n'est-ce pas?

VICTOR. (Il passe entre Dorsan et Adèle.)

Ma chère Adèle, j'ai désiré ce jour avec tant d'ardeur, que je ne puis croire qu'il soit arrivé. Il me semble que tant de bonheur n'est qu'un songe.

ADÈLE.

Si tant de bonheur n'est qu'un songe, ne nous éveillons jamais.

DORSAN.

Allons, voilà déjà le feu qui prend aux poudres. Un peu de raison, mon ami; pense donc que bientôt tu seras marié.

VICTOR.

Marié! avec Adèle!!! Ah! c'est pour en perdre la tête!

SCÈNE III.

DORSAN, FLAMAND, VICTOR, ADÈLE.

FLAMAND, à Victor.

Monsieur, où faut-il placer les malles qu'on apporte?

VICTOR.

Où tu voudras.

FLAMAND.

Mais, Monsieur....

VICTOR.

Jette-les par les fenêtres, et laisse-nous.

FLAMAND, à part.

Toujours le même! (Haut.) Faut-il payer les porteurs?

VICTOR.

Sans doute. (Lui donnant sa bourse :) Tiens, bon Flamand, paie-les comme tu l'entendras; garde le reste, et va-t-en.

FLAMAND, pesant la bourse.

Bon jeune homme! il n'est jamais plus aimable que dans ses vivacités.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DORSAN, VICTOR, ADÈLE.

DORSAN.

Ne t'est-il donc pas possible de nous écouter avec un peu de calme?

VICTOR.

C'est bien difficile, quand mon cœur bondit de joie. (A Adèle :) Adèle, a-t-on bien pensé au petit cousin?

ADÈLE.

Est-ce qu'il n'a pas lu les *post-scriptum* que j'ajoutais aux lettres de maman ?

DORSAN, à part.

Voilà donc pourquoi, quand je lui donnais ces lettres à lire, il les commençait toujours par la fin.

VICTOR.

Si je les ai lus! mille fois. J'interrogeais, en quelque sorte, chaque mot pour deviner ta pensée.

ADÈLE.

Ils étaient quelquefois illisibles; j'écrivais si précipitamment !....

VICTOR.

Je les aurais voulu indéchiffrables. Le désordre des caractères semblait déceler ton émotion.

ADÈLE.

Tu ne me donnais pas souvent l'occasion de faire de semblables remarques. Il fallait arracher tes réponses.

VICTOR.

Et les ouvrages que j'ai envoyés de Rome ?

ADÈLE.

Ils prouvaient tes succès dans les arts; mais ce n'était pas assez pour moi.

VICTOR.

Ils prouvaient que je n'étais occupé que de mon Adèle. Comment aurais-je surmonté tant d'obstacles, si je n'avais constamment pensé à toi. Tu m'encourageais dans tous mes travaux, tu me suivais dans toutes mes actions. Que n'aurais-je pas entrepris, en pensant à la récompense qui m'attendait!

DORSAN.

Tu ne t'aperçois pas, Victor, que tu tutoies ta cousine comme quand elle était encore enfant?

VICTOR.

Dis-moi, Adèle, ma bonne tante....

DORSAN.

Tu ne m'entends donc pas?

VICTOR.

Pardonnez-moi, mon père. (A Adèle:) Ma bonne tante, où est-elle? puis-je la voir?

ADÈLE.

L'heure à laquelle elle se lève est déjà passée.

Je crois qu'elle vient de sonner Justine. Elle ne peut tarder à descendre.

VICTOR.

Quand je serai son fils, je l'aimerai cent fois plus encore, s'il est possible; je lui devrai ta main et le bonheur de ma vie. Nous ne nous quitterons plus jamais.

ADÈLE.

Non, Victor, non, jamais.

VICTOR.

Nous vivrons tous ensemble, nous ne ferons plus qu'une seule famille, n'est-ce pas, mon père?

DORSAN.

Oui; mais pour cela il faut vous laisser conduire. Nos affaire ne sont pas si avancées que vous le croyez.

VICTOR.

Comment, mon père, depuis un mois que vous êtes ici....

DORSAN.

Depuis un mois que je suis ici, je n'ai pu fixer un moment l'attention de Mme Futile, ma chère sœur, sur une affaire sérieuse.

VICTOR.

Eh bien ! moi, je serai plus expéditif ; je vais la trouver, et je ne la quitte pas que tout ne soit conclu.

ADÈLE.

Gardez-vous en bien ! vous nous perdriez. Maman ne prend une résolution que quand elle y est amenée par degrés. Laissons faire mon oncle.

VICTOR.

Mais, Adèle, toutes ces lenteurs me font mourir.

DORSAN.

Pour calmer ta tête, occupe-toi de faire porter tes malles chez moi. J'irai t'y prendre, quand il sera temps de te présenter à ma sœur.

VICTOR.

Mais, mon père, j'arrive à peine, et vous nous séparez déjà !

DORSAN.

Il le faut.

VICTOR.

Nous avons tant de choses à nous dire !

DORSAN.

Je le crois bien ; et si je vous laissais faire, vous n'en auriez jamais fini. Jeunes gens, il ne faut pas s'être tout dit avant le mariage.

VICTOR.

Encore un moment, je vous en conjure.

DORSAN. (Il passe entre Victor et Adèle. A Adèle.)

C'est un parti pris. Tant que tu seras là, il ne voudra pas quitter la place. Ma chère Adèle, va trouver ta mère. Ne lui parle pas de l'arrivée de Victor ; je la lui annoncerai moi-même. Tâche seulement d'écarter d'elle tout ce qui pourrait la contrarier ou même la distraire ; enfin, dispose-la de manière à ce qu'elle m'accorde, s'il est possible, un moment d'attention. Tu m'entends bien ?

ADÈLE.

Oui, mon oncle.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

VICTOR, DORSAN.

VICTOR.

En vérité, je ne conçois rien à toutes ces précautions.

DORSAN.

Écoute-moi, et tu conviendras toi-même qu'il est prudent d'agir ainsi. Ma sœur est un grand enfant; l'incident le plus léger l'afflige ou la réjouit. Elle ne voit que le présent; la prévoyance serait pour elle un supplice. Parlez-lui d'une affaire sérieuse, l'ennui la gagne; elle devient immobile, fixe les yeux sur vous. Vous croyez qu'elle vous regarde, qu'elle vous écoute; elle ne vous voit ni ne vous entend. Insistez-vous, elle se met à broder, ou répond à la question la plus importante, en disant : comment poserai-je cette fleur sur mon chapeau? Si vous voulez enfin fixer son attention, elle s'irrite, s'emporte, et vous n'en pouvez plus rien tirer. Ce n'est jamais que de guerre lasse, et en quelque sorte à son

insu, qu'on lui fait prendre un parti. Tu vois de quels ménagemens il faut que j'use pour l'amener à fixer les clauses de ton contrat de mariage.

VICTOR.

Pourquoi faire un contrat de mariage? passons-nous-en. Je ne demande à ma tante que la main d'Adèle.

DORSAN.

Mon ami, cet acte est de la dernière importance pour régler les intérêts des familles.

VICTOR.

Dans ce cas, je ne vois pas comment surmonter tant de difficultés.

DORSAN.

Laisse-moi faire, et je te promets que ce contrat sera signé aujourd'hui même.

VICTOR.

Vous mènerez donc ma tante chez le notaire?

DORSAN.

Oh! je ne me flatte pas de faire un pareil miracle! Quand, pour un rendez-vous de plaisirs, ma sœur se fait attendre deux heures,

elle ne serait jamais prête pour un rendez-vous d'affaires. Depuis trois ans, des intérêts majeurs l'appellent en Brie; elle n'a pas encore pu s'y rendre, parce que la diligence part à heure fixe.

VICTOR.

Comment donc ferez-vous?

DORSAN.

Le notaire viendra ici. Il me l'a promis hier, et je vais charger Flamand d'une lettre par laquelle je le prie de passer dans la matinée. Nos affaires marchent, tu le vois; pour Dieu, ne les gâte pas! va m'attendre chez moi.

VICTOR.

Puisque vous le voulez absolument....

(Fausse sortie.)

Vous ne tarderez pas à me venir prendre.

DORSAN.

Je te le promets, sois tranquille

(Victor sort.)

SCÈNE VI.

DORSAN, seul.

Enfin, m'en voilà débarrassé! Mon Dieu, qu'on a de peine à faire du bien aux gens malgré eux! (Il appelle :) Flamand!

SCÈNE VII.

DORSAN, FLAMAND.

FLAMAND.

Monsieur!

DORSAN.

Écoute bien, Flamand : voici une lettre pour mon notaire.

FLAMAND.

Pour votre notaire? J'en étais sûr. On va marier nos jeunes gens. Vous ne perdez pas de temps : aussitôt pris, aussitôt pendu. Est-il heureux, ce garçon-là!

DORSAN.

Tu feras tes réflexions plus tard.

FLAMAND.

Je suis si content de le revoir, que je ne puis contenir ma joie. Il ira loin, Monsieur, il ira loin. Il a toujours eu du goût pour l'architecture. Vous souvenez-vous, Monsieur, quand vous faisiez bâtir à la campagne? (Faisant un geste de la main.) il n'était pas plus haut que ça; il ne quittait pas les ouvriers. Un beau jour, il se laisse tomber d'un premier étage; je cours à lui, je le relève. Il avait la tête fendue; il était couvert de sang.... est-il heureux!

DORSAN.

Oui, je m'en souviens; mais je n'ai pas de temps à perdre.

FLAMAND.

Et quand il voulut monter ce maudit cheval, qu'on appelait *Gent-de-la-noce*, parce qu'il était toujours en danse, mon petit diable ne s'était-il pas mis dans la tête de le dompter. Mais à peine en selle, voilà mon cheval qui se cabre, qui rue, qui fait le saut de mouton, et qui envoie son cavalier à dix pas de lui. Pour le coup, j'ai bien cru que Victor n'en revien-

drait pas. Il était étendu sur le sable.... sans connaissance.... est-il heureux !

DORSAN.

Allons, il faudra que je fasse ma commission moi-même.

FLAMAND.

Et cette autre fois....

DORSAN.

Maudit bavard !

FLAMAND.

Monsieur, je suis à vos ordres. Ce pauvre enfant, qui ne vous avait jamais quitté d'une *syllabe !* Enfin, le voilà revenu *sur* le toit paternel, au *cintre* de sa famille !

DORSAN.

Veux-tu faire ma commission, ne le veux-tu pas ?

FLAMAND.

J'y vais, Monsieur.

DORSAN.

Écoute donc, tu remettras cette lettre à mon notaire, à lui-même, et s'il te donne une réponse, tu me l'apporteras de suite.

FLAMAND.

Oui, Monsieur.

(Fausse sortie.)

Je pense à une chose; Madame m'a donné une autre commission; je pourrai les faire toutes les deux en même temps.

DORSAN.

Non! je te le défends. La mienne, rien que la mienne.

FLAMAND.

Mais si Madame....

DORSAN.

J'en fais mon affaire; mais, encore une fois, va-t-en.

(Flamand sort.)

SCÈNE VIII.

DORSAN, seul.

C'est un pari, je crois. Personne ne veut m'entendre. Ce vieux Flamand impatienterait un saint ! et tout cela n'est encore que des roses. Il faut que j'entretienne ma sœur..... mais je crois l'entendre.... laissons Adèle la disposer favorablement, et ne perdons pas courage.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

Mme FUTILE, ADÈLE.

MADAME FUTILE, en négligé élégant, arrangeant sa coiffure devant un miroir de toilette.

On vante beaucoup les progrès de l'industrie, et moi je trouve que les glaces d'à présent ne valent pas celles d'autrefois; elles ne réfléchissent plus la fraîcheur du teint, la vivacité

des yeux.... En vérité, on ne se retrouve plus. (Elle se détourne de la glace avec dépit.) Nous n'avons pas encore eu de visites ce matin?

ADÈLE.

Pas encore.

MADAME FUTILE.

Il faut que cette petite Saint-Elme soit indisposée. Elle a joué hier un bout de rôle dans un proverbe, comment n'est-elle pas déjà ici pour quêter des complimens!

ADÈLE.

Elle les mériterait : on l'a vivement applaudie....

MADAME FUTILE.

Elle est si coquette! Quand elle est en scène, s'occupe-t-elle de son rôle, de son interlocuteur?.... pas le moins du monde; elle minaude, promène langoureusement ses regards dans la salle, et semble dire : n'est-ce pas que je suis jolie? et les hommes l'applaudissent. Mme Lucy a beaucoup mieux joué qu'elle. Voilà un véritable talent.

ADÈLE.

Mais il y a long-temps que Mme Lucy joue des proverbes.

MADAME FUTILE.

Il y a long-temps! il y a long-temps! ne semble-t-il pas qu'elle ait joué d'origine les proverbes de Carmontel! Mme Lucy est mille fois plus aimable que toutes ces petites péronnelles, qui croient que quand on a passé vingt ans on doit se résigner à faire tapisserie. D'ailleurs, elle se met avec un goût parfait.

ADÈLE.

C'est vrai, maman.

MADAME FUTILE.

Elle avait hier un bonnet délicieux. J'en ai rêvé toute la nuit. Bien certainement j'en aurai un pareil, et il m'ira à ravir. Ne l'avait-elle pas posé un peu sur le côté?

ADÈLE.

Je le crois.

MADAME FUTILE.

Je le crois!.... en vérité, Adèle, sur des choses aussi essentielles vous êtes d'une insouciance qui ne se conçoit pas : à votre âge, je devinais les modes. Crois-moi, mon enfant, rien n'est indifférent dans la toilette; c'est sur le moindre détail qu'on nous juge. Quelle opinion veux-tu

qu'on ait, par exemple, de Mme Valsain, qui se contente de la robe la plus simple? Elle compte sur sa jeunesse, sur sa fraîcheur, qui, selon moi, lui donne l'air bien commun. Aussi, dès qu'elle est entrée, je me suis empressée d'aller au-devant d'elle, et, tout en l'accablant de politesses, je l'ai placée dans l'endroit le plus obscur du salon.

ADÈLE.

Vous avez mieux traité Mme de Rochebrune.

MADAME FUTILE.

Je devais la place d'honneur à son cachemire et à ses diamans; elle était éblouissante. Quelle profusion de parures! c'était un vrai chaos. Ce qu'elle a est fort riche, sans doute; mais comme c'est porté!!!.... Allons, nous passerons seules la matinée;.... j'en serais étonnée. Je parie que nous verrons Mme de Villeneuve. Le lendemain d'une soirée, elle a besoin de s'épancher; il faut qu'elle passe en revue toutes les femmes qui s'y trouvaient pour critiquer leur toilette. Je déteste les gens de ce caractère-là.

ADÈLE.

Nous aurons du moins la visite de mon oncle;

je le quitte à l'instant; il m'a dit qu'il désirait vous voir ce matin.

MADAME FUTILE.

Pour me parler d'affaires, je gage. En voilà plus qu'il n'en faut pour gâter ma journée.

ADÈLE.

Mais, maman, il faut bien s'en occuper quelquefois.

MADAME FUTILE.

Eh bien! qu'il s'en occupe pour moi.

ADÈLE.

Encore est-il des choses sur lesquelles il doit vous consulter. Pendant que vous vous entretiendrez avec lui, je vous ferai un bonnet comme celui de Mme Lucy.

MADAME FUTILE.

Tu es un enfant charmant! Mettons-nous vite à l'ouvrage. Moi, j'achèverai de broder la collerette que j'ai commencée.

ADÈLE.

Tenez, maman, la voici.

(Elles s'asseyent, et se mettent à travailler.)

MADAME FUTILE.

As-tu du tulle pour faire mon bonnet?

ADELE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

MADAME FUTILE.

C'est à merveille ; mais l'as-tu bien étudié ?

ADÈLE.

Je le vois encore, laissez-moi faire.... Voici mon oncle..... Ma bonne mère, écoutez-le, réglez avec lui les affaires essentielles, et je vous promets le plus joli bonnet que vous puissiez désirer.

MADAME FUTILE.

A cette condition, j'y consens.

SCÈNE X.

DORSAN, Mme FUTILE, ADÈLE.

MADAME FUTILE.

Eh bien ! mon frère, êtes-vous remis de vos fatigues ?

DORSAN.

De mes fatigues ? Je ne suis pas si dupe. A présent, je ne me fatigue plus.

(Il s'assied.)

MADAME FUTILE.

Il y paraît. Hier, la soirée commençait à peine, et déjà vous aviez disparu.

DORSAN.

Il était minuit. Pourquoi vos soirées commencent-elles quand raisonnablement elles devraient finir?

MADAME FUTILE.

Parce que, monsieur l'homme raisonnable, nous ne raisonnons pas nos plaisirs.

DORSAN.

Vous avez une telle antipathie pour tout ce qui est raison, qu'il suffit d'en articuler le mot pour vour irriter.

MADAME FUTILE.

Vous vous trompez; car je ne sais pas même ce que ce mot-là signifie.

ADÈLE, à part.

Ah! mon Dieu, ils vont se piquer! (Haut.) Mon oncle m'a bien promis qu'il prendrait un rôle dans un de nos proverbes, la première fois que nous en jouerions.

DORSAN.

Moi !

ADÈLE.

Mon bon oncle, vous ne vous en dédirez pas; si vous saviez quel service cela peut nous rendre !

MADAME FUTILE.

Sûrement ; nous n'avons pas de père noble.

DORSAN.

Allons, soit. Pour tout arranger, je consens à jouer les pères nobles.

MADAME FUTILE.

En vérité, mon ami, vous êtes charmant ! Avec tant d'amabilité, vous feriez oublier votre âge, si vous le vouliez bien, et vous rivaliseriez avec les jeunes gens les plus brillans.

DORSAN.

Oh ! j'espère bien qu'à votre première soirée nous ouvrirons le bal ensemble !

MADAME FUTILE.

Voilà de l'exagération ! je n'exige pas l'impossible ; mais, soyez-en sûr, mon frère, cet air grave, qui effarouche les plaisirs, vous fait

vieux avant le temps. Quant à moi, je vous le déclare, je ne veux pas vieillir.

DORSAN.

Si vous avez un secret pour arrêter la marche du temps, confiez-le moi bien vite, afin que j'en profite.

MADAME FUTILE.

Rien de plus simple. Conserver l'enjouement et les goûts du jeune âge; faire des plaisirs son unique étude; réparer avec art les traces des années : voilà le secret d'éterniser la jeunesse. Par exemple, je vous tourmente depuis long-temps pour que vous quittiez votre tailleur; il donne à vos habits une forme qui vous vieillit de dix ans, je vous en avertis; vous ne voulez pas faire teindre vos favoris qui commencent à grisonner : vous avez tort, très-grand tort, mon frère. Prenez-y garde, c'est plus important que vous ne pensez.

DORSAN.

Je quitterai mon tailleur, je ferai teindre mes favoris; mais, puisque nous en sommes sur les affaires importantes, permettez-moi de vous en entretenir.

MADAME FUTILE, à Adèle.

Quels rôles lui donnerons-nous?

ADÈLE.

Nous verrons, maman.

MADAME FUTILE.

Les raisonneurs ! il sera là dans son élément.

DORSAN.

Les raisonneurs ! soit. Mais, je vous en prie, ma sœur, laissons-là, pour un moment, la toilette et les proverbes, et parlons un peu de nos affaires. Avant mon départ pour Rome, je vous ai bien recommandé de voir votre nouveau fermier. Il est bon que le fermier et le propriétaire se connaissent; je dirai presque s'attachent l'un à l'autre : leur intérêt réciproque l'exige. Pour assurer la rentrée des fermages, le propriétaire doit surveiller la gestion du fermier, l'encourager avec bienveillance, l'aider même, au besoin, dans des temps difficiles. Si le fermier....

MADAME FUTILE, à Adèle.

Quand il aura des brides, il ira fort bien.

DORSAN.

Comment des brides ?

MADAME FUTILE.

C'est à Adèle que je parle, et il s'agit d'un bonnet. Pardon, mon ami.

DORSAN.

Si le fermier trouve dans son propriétaire un appui, plus confiant dans son avenir, il travaille avec zèle, donne carrière à son industrie, et prospère. (Mme Futile se lève, et va chercher dans le tiroir d'un meuble un dessin de broderie.) Si, au contraire, il ne voit dans ce propriétaire qu'un créancier intraitable, il s'inquiète peu des dégradations que plus de soin et de surveillance auraient prévenues. Il en résulte....

MADAME FUTILE.

Adèle, sais-tu où est ce dessin de fond que nous avions choisi hier pour ma broderie?

DORSAN.

Il en résulte....

MADAME FUTILE.

Je ne me souviens plus de ce que j'en ai fait.

DORSAN.

Il en résulte que....

MADAME FUTILE.

Ah! le voilà.

DORSAN.

Mais, ma sœur, vous ne m'écoutez donc pas?

MADAME FUTILE.

Vous êtes unique, mon frère. Faut-il absolument être là devant vous, les yeux fixes, la bouche béante, pour prouver qu'on vous écoute? Je n'ai pas perdu un mot de ce que vous venez de dire : *Fermier*, *propriétaire*, *propriétaire*, *fermier*.

DORSAN.

Eh bien! êtes-vous allée à la ferme?

MADAME FUTILE.

Eh mon Dieu oui! nous y sommes allées, et c'est bien la journée la plus fatigante que j'aie passée de ma vie.

DORSAN.

Je sais que vous n'aimez pas la campagne.

MADAME FUTILE.

Je n'aime pas la campagne! Pardonnez-moi, j'aime la campagne, mais avec du monde.

DORSAN.

Si l'on pouvait seulement y transporter les théâtres, les concerts, les bals, les routs et tous les cercles brillans de Paris, vous vous y plairiez peut-être.

MADAME FUTILE.

Que voulez-vous, le *calme des champs* me fait bâiller, le *silence des forêts* m'ennuie à périr.

DORSAN.

La campagne a pourtant ses plaisirs.

MADAME FUTILE.

Oui; vous me proposeriez, par exemple, de me faire pêcher à la ligne.

ADÈLE.

Maman, votre bonnet sera charmant.

MADAME FUTILE.

C'est bien cela; mais il faut attendre, pour en juger, que les fleurs soient posées.

DORSAN, à part.

Adèle aussi!

ADÈLE.

Pardon, mon oncle, si je vous ai inter-

rompu ; vous parliez, je crois, de notre visite à la ferme.

DORSAN.

Je serais curieux d'en connaître le résultat.

MADAME FUTILE.

Adèle s'était levée à six heures du matin. Une partie de campagne est si séduisante pour une jeune personne !

ADÈLE.

Je vous assure, maman, que j'y ai eu beaucoup de plaisir.

MADAME FUTILE.

Tu es bien heureuse ! moi, j'ai été constamment au supplice ; vous allez en juger, mon ami. A huit heures, le remise qui devait nous conduire attendait ; Adèle ne me laissait pas le temps de mettre un schall ; nous partons. Arrivées à la grande porte de la ferme, nous passons entre deux chiens énormes, qui poussaient des hurlemens épouvantables, et qui nous auraient dévorées s'ils n'avaient été enchaînés.

DORSAN.

Vous voudriez peut-être qu'un fermier n'eût pas de chiens pour sa sûreté ?

MADAME FUTILE.

Qu'il en ait, mais qu'ils n'aboient pas. Enfin, nous passons, en nous pressant l'une contre l'autre. A peine avions-nous fait quelques pas, ayant de la paille jusqu'à mi-jambe, que nous sommes assaillies par tous les habitans de la basse-cour, qui nous conduisent impitoyablement jusqu'à la porte de la maison du fermier. C'était un bruit à rendre sourd. J'en perdais la tête; je ne savais où poser le pied; et cette folle d'Adèle, au lieu de me tirer d'embarras, riait au point de ne pouvoir plus se soutenir.

ADÈLE.

C'est que de ma vie je n'ai rien vu de si plaisant : les coqs marchaient fièrement en tête; venaient ensuite les dindons; les poules s'étaient rangées autour de nous; les oies et les canards fermaient la marche, et çà et là on voyait courir des cochons de lait qui figuraient la cavalerie légère. Nous voyez-vous avancer gravement au milieu de cette bruyante escorte?

DORSAN.

Comment donc, c'était une marche triomphale; il n'y manquait que des trompettes.

MADAME FUTILE.

Il n'y manquait rien, car, arrivées à la porte du fermier, nous trouvons, attachés aux barreaux des fenêtres, deux ânes qui se mettent à braire de toutes leurs forces.

DORSAN.

Ils vous annonçaient.

MADAME FUTILE.

Je m'en serais passée bien volontiers.... Étourdie, effrayée, je me jette dans la maison, me croyant sauvée, et je tombe de Carybde en Scylla : le père Giraud mariait sa fille; je me trouve au milieu de la cohue d'une noce de village.

DORSAN.

Vous n'étiez pas si mal tombées. A coup sûr il y a plus de véritable joie dans une noce de village que dans les cercles de la cour.

MADAME FUTILE.

Fi donc! la joie des gens de campagne me fait peur.

DORSAN.

Moi, elle m'entraîne, parce qu'elle est franche et naturelle. Dites-en tout ce que vous

voudrez, c'est de la joie, et la joie est toujours une bonne chose. Je suis certain que le père Giraud en prenait sa bonne part.

MADAME FUTILE.

Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi, et me dit, en tenant son chapeau à deux mains : « Ah! Madame, j'n'aurions jamais espéré.... si » j'osions prier Madame.... elle nous f'rait tant » d'honneur !.... c'est not' chère enfant que.... » Tandis que le père Giraud arrangeait son compliment, je songeais aux moyens de m'esquiver; mais un regard suppliant d'Adèle arrêta ma réponse, qu'elle se chargea de faire, en assurant le fermier que nous serions flattées d'assister aux noces de sa fille.

DORSAN, à Adèle.

Bien, mon enfant.

MADAME FUTILE.

Aussitôt les remercîmens éclatent de tous côtés. Le prétendu me salue gauchement en tirant le pied. La petite, les bras pendans, la tête baissée, me fait une courte révérence. Il me faut embrasser une demi-douzaine de marmots tout barbouillés, qui frottent familièrement leurs joues contre les miennes. L'un

me marche sur le pied, un autre saute à pieds-joints sur ma robe et la déchire. Je ne savais où me réfugier, quand heureusement l'adjoint du maire vint donner le signal du départ.

DORSAN.

Et vous voilà remontées dans votre voiture, qui donnait à la noce un certain relief.

MADAME FUTILE.

Bon! le chemin qui conduit de la ferme à l'église est défoncé, et les voitures suspendues n'y passent pas.

DORSAN.

Il faut espérer qu'un jour on reconnaîtra la nécessité de réparer les chemins vicinaux. En attendant, je vous vois à pied.

ADÈLE.

Non, mon oncle, à ânes. Nous montons sur les deux trompettes qui avaient sonné notre bien-venue.

MADAME FUTILE.

Et nous suivons ainsi la noce. Pour nous faire honneur, sans doute, on nous avait placées immédiatement après trois violons, une clarinette et une grosse caisse.

DORSAN.

Ah! bon Dieu! c'était pour vous achever.

MADAME FUTILE.

Ce n'est pas tout. Arrivés à l'église, le père Giraud, qui est marguillier, et tous les conviés, escortés de deux serpens et de trois enfans de chœur, se rangent autour du lutrin et se mettent à beugler à qui mieux mieux. Vous jugez du vacarme! car, chez ces gens-là, c'est celui qui crie le plus fort qui croit le mieux chanter.

DORSAN.

C'est précisément comme à l'Académie royale de Musique.

MADAME FUTILE.

C'est pis encore, s'il est possible. A la sortie de l'église, voilà tous les garçons du village qui s'avisent de tirer des coups de fusil. L'âne d'Adèle a peur, et prend le galop; le mien le suit. Nos efforts pour les arrêter sont inutiles, parce que l'orchestre, qui croyait de son honneur de ne pas nous quitter, nous suivait à toutes jambes et redoublait leur frayeur. Enfin, tout le monde se met à courir en désordre jusqu'à la ferme, où nous arrivons plus mortes

que vives. Je profite de cette scène tumultueuse pour entraîner Adèle à la voiture.

DORSAN.

Et votre visite à la ferme n'a pas eu d'autre résultat?

MADAME FUTILE.

Si ce n'est que, pendant plus de huit jours, je croyais toujours entendre les serpens d'église, la clarinette et la grosse caisse.

DORSAN.

Mais le père Giraud est venu vous apporter ses fermages.

MADAME FUTILE.

Sans doute.

DORSAN.

Et vous avez réglé avec lui.

MADAME FUTILE.

Je ne l'ai pas seulement vu.

DORSAN.

Comment, vous ne l'avez pas vu!

MADAME FUTILE.

Vous êtes singulier, mon frère! on venait de frotter le salon, pouvais-je le recevoir avec

ses gros souliers ferrés. Je lui ai fait dire qu'il compterait avec vous quand vous seriez de retour.

DORSAN.

Vous avez eu grand tort. Je veux bien croire que vos fonds soient en sûreté dans les mains de ce brave homme; toujours est-il qu'il vous doit cinq années de fermages. Qui sait s'il n'a pas fait emploi de cet argent, et si, pour le réaliser, quand il faudra vous payer, il ne sera pas obligé de recourir à des moyens onéreux; vous lui avez rendu un très-mauvais service.

MADAME FUTILE.

Je n'entends rien à tous ces arrangemens. Au surplus, j'en serai bientôt débarrassée : j'ai chargé mon notaire de vendre la ferme pour acheter Val-Fleuri.

DORSAN.

Val-Fleuri ?

MADAME FUTILE.

Oui, Val-Fleuri. C'est une habitation charmante, située sur les bords de la Seine, à trois lieues de Paris.

DORSAN.

Mais vous avez donc juré de vous ruiner!

MADAME FUTILE.

Voilà bien la sortie la plus ridicule que vous m'ayez faite. Val-Fleuri est-il sans valeur? comment me ruinerai-je en l'achetant?

DORSAN.

En vendant une propriété qui vous rapporte six mille francs par année, pour acheter un colifichet qui vous coûtera quatre mille francs d'entretien, sans les folles dépenses dans lesquelles il vous entraînera : voilà comment vous vous ruinerez.

MADAME FUTILE.

Pure exagération!

DORSAN.

Mais, Madame, mettez-vous donc dans la tête, une fois pour toutes, que le produit de votre ferme compose une grande partie de votre avoir. C'e n'est pas avec une fortune bornée, comme la vôtre, qu'on cède à de pareilles fantaisies. Avant deux ans, vous seriez forcée de revendre à perte Val-Fleuri pour payer vos dettes. J'espère bien qu'il n'en sera rien.

MADAME FUTILE.

C'est-à-dire que vous prétendez me tenir en tutelle.

DORSAN.

Vous en auriez grand besoin. Vous avez touché du moins les intérêts des inscriptions que je vous ai laissées ?

MADAME FUTILE.

Je ne vous entends pas.

DORSAN.

Comment vous ne vous rappelez pas que la veille de mon départ, je vous ai remis des inscriptions représentant un capital de soixante mille francs, avec une lettre d'envoi à votre receveur de rentes, lettre que je n'ai jamais pu parvenir à vous faire signer, et que vous deviez....

MADAME FUTILE.

Hé bien, je ne sais pas ce qu'elles sont devenues.

DORSAN.

Oh! pour le coup, c'est de la démence.

ADÈLE.

Mon oncle!

MADAME FUTILE.

Hé quel grand malheur voyez-vous dans tout cela.

DORSAN.

D'abord il faut vite faire votre déclaration au trésor.

MADAME FUTILE.

Vous la ferez pour moi.

DORSAN.

Ensuite la personne qui aura trouvé vos inscriptions en aura peut-être profité pour toucher vos rentes.

MADAME FUTILE.

Hé mon dieu! elles ne sont pas perdues, on les retrouvera.... attendez donc..... je crois me rappeler... oui.... je m'en serai servie pour envelopper des flacons d'essence.

DORSAN.

De mieux en mieux.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, FLAMAND.

FLAMAND, annonçant.

Mademoiselle Sansrefus, la marchande de modes de Madame.

MADAME FUTILE, à Flamand.

Dans l'instant même je suis à elle. (A Dorsan.) Vous sentez, mon frère, que quelque aimable que soit votre conversation, je ne puis me dispenser de vous quitter un moment.

DORSAN, à Mme Futile, qui sort.

Je le sens très-bien. (A Flamand.) Ne pouvais-tu pas dire à Mlle Sansrefus de revenir?

FLAMAND.

Je m'en serais bien gardé. Madame ne pas recevoir sa marchande de modes! Vous n'y pensez pas, Monsieur.

DORSAN.

C'est bon.

(Flamand sort.)

SCÈNE XII.

DORSAN, ADÈLE.

DORSAN.

Il a raison. Conçoit-on une pareille légèreté : au moment où je l'entretiens d'intérêts majeurs, elle me quitte pour s'occuper de modes! Il semble qu'elle prenne plaisir à consommer sa ruine. Jamais je n'ai pu lui faire la moindre observation qu'elle ne l'ait écoutée avec impatience et dépit.

ADÈLE.

C'est votre faute aussi, mon oncle.

DORSAN.

A merveille! vous verrez que c'est moi qui ai tort.

ADÈLE.

Sans doute. Maman a un cœur bon et généreux qui lui fait peut-être porter trop loin le désintéressement. Elle n'aime le monde que pour nous faire partager les plaisirs qu'elle y trouve. Vous condamnez avec trop de sévérité des goûts

bien innocens, et vous ne voulez pas lui faire la moindre concession.

DORSAN.

Comment! J'ai été jusqu'à m'engager à jouer dans ses proverbes.

ADÈLE.

Mais vous l'avez effrayée pour ses inscriptions.

DORSAN.

Je ne vois pas qu'elle s'en soit trop émue, et pourtant la chose en valait bien la peine. Au surplus laissez-la faire, et elle ne tardera pas à se mettre des papillottes avec des billets de banque.

ADÈLE.

Ah, mon oncle, vous qui l'aimez, comme vous la traitez!

DORSAN.

Oui je l'aime; et c'est parce que je l'aime que je souffre de sa légèreté et que je mets peut-être trop de vivacité à la lui reprocher. Toi, tu la défends, c'est bien, très-bien, mon Adèle. Tu remplis le devoir d'une excellente fille. J'ai tort,

oui, je le sens, j'ai tort d'accuser ta mère devant toi.

ADÈLE.

Traitez-la donc avec plus de douceur. Ces inscriptions ne sont peut-être pas perdues. Comment aussi avez-vous pu les lui laisser.

DORSAN.

J'avais mis le tout sous enveloppe; j'avais même porté la précaution jusqu'à écrire sur le paquet l'adresse de M. Duméril, receveur des rentes.

ADÈLE.

Un paquet à l'adresse de M. Duméril? Je l'ai trouvé, et reconnaissant votre écriture, je l'ai conservé pour vous le remettre.

DORSAN.

Es-tu bien sûre de l'avoir?

ADÈLE.

Je puis vous l'aller chercher.

DORSAN.

Ah! je respire. Nos affaires commencent à se raccommoder. (Voyant entrer Victor.) Allons, voilà mon étourdi.

SCÈNE XIII.

DORSAN, VICTOR, ADÈLE.

VICTOR.

Il faut mon père, que vous ne vous fassiez pas une idée de mon impatience. Vous m'aviez donc oublié.

DORSAN.

Non, mais connaissant ta vivacité, je voulais que toutes les difficultés fussent applanies avant de te présenter, et le moment est moins favorable que jamais.

VICTOR.

Que se passe-t-il? expliquez-vous, je vous en prie.

ADÈLE.

Mon oncle a voulu avant tout entrer dans des explications qui ont tourmenté maman. Ils se sont piqués, et elle est sortie fort mal disposée.

VICTOR.

Voilà précisément le contraire de ce qu'il fallait faire.

DORSAN.

Comment! elle me dit qu'elle n'a pas reçu ses fermages, parce que son fermier a des souliers ferrés; qu'elle s'est servie d'inscriptions de rentes pour envelopper je ne sais quoi, et tu veux que j'écoute de sang froid de pareilles extravagances!

VICTOR.

Oui. Parce que vous êtes sage, vous voulez que tout le monde le soit. Hé bon dieu! chacun de nous n'a-t-il pas sa marotte?

DORSAN.

Mais il est des folies dont les suites sont funestes. Faudra-t-il, à t'entendre, ne pas retenir un aveugle qui marche vers un précipice?

VICTOR.

Retenez-le, mais ne le gourmandez pas, car il n'y a pas de sa faute.

DORSAN.

Allons, c'est encore moi qui ai tort.

VICTOR.

Sans doute. Persuade-t-on les gens en les heurtant de front, et chacun n'a-t-il pas ses inclinations, ses habitudes qu'il faut ménager.

DORSAN.

Je n'entends rien à tous ces ménagemens. Quand une chose est sage et utile, je veux qu'on la fasse, par la seule raison qu'elle est utile et sage.

VICTOR.

Tenez, mon père, laissez-moi faire.

DORSAN.

Pour tout gâter.

VICTOR.

Ne craignez rien. Allez chercher le notaire; je veux que ma tante signe notre contrat sans s'en apercevoir. Seulement que l'acte soit tout dressé et prêt à recevoir les signatures.

DORSAN.

C'est impossible. Il est des clauses sur lesquelles il faut que ma sœur s'explique.

VICTOR.

Hé bien! puisqu'il le faut absolument, je me charge de la faire expliquer.

DORSAN.

Prends garde à ce que tu vas faire!

VICTOR.

N'y suis-je pas plus intéressé que personne. Adèle me secondera; vous nous trouverez tous d'accord.

DORSAN.

Vous le voulez.... Dieu vous protège. Quant à moi, je vais vite chez le notaire; aussi bien ne puis-je le voir trop promptement pour arrêter l'achat de Val-Fleuri.

SCÈNE XIV.

VICTOR, ADÈLE.

VICTOR.

Allons, ma chère Adèle, puisque le pilote quitte le gouvernail, c'est à nous à conduire notre barque à bon port.

ADÈLE.

Gare les écueils! D'abord ne va pas te quereller avec maman, comme tu le faisais toujours.

VICTOR.

Je m'en garderai bien. Tu te souviens que dans les soirées où nous n'avions pas d'étrangers, elle me faisait lire des romans dont elle n'entendait pas un mot. A la seconde page, elle s'endormait. Dès que je la voyois fermer les yeux, je cessais de lire. Elle voulait que je continuasse, je ne le voulais pas et nous nous querellions. Mais aujourd'hui je ferai tout ce qu'elle voudra.

ADÈLE.

Je le crois bien, et pourtant je ne suis pas tranquille. Tiens, Victor, ma bonne mère, nous aime tendrement l'un et l'autre; elle voudrait nous voir heureux; elle désire notre mariage, et au moment de le conclure elle hésitera.

VICTOR.

Mais pourquoi?

ADÈLE.

Elle me disait encore hier : « Adèle, quand » tu seras mariée, m'aimeras tu toujours au- » tant? » et ses yeux se remplissaient de larmes.

VICTOR.

Nous la rassurerons, mon Adèle; plus de tristesse, tu allarmerais ma tante et elle se

tiendrait sur ses gardes. Reprends cet air riant qui te sied si bien. Si tu savais comme tu es jolie quand tu souris; comme tu est séduisante: il n'y a plus moyen de te rien refuser.

ADÈLE.

Maman te reverra avec plaisir, j'en suis certaine; profitons de cette première impression.

VICTOR.

Sans doute, et nous réussirons.

SCÈNE XV.

VICTOR, ADÈLE, Mme FUTILE.

MADAME FUTILE, sans voir Victor.

Est-ce que Dorsan est sorti?

ADÈLE.

Oui, maman.

MADAME FUTILE.

Il m'a troublée au point que je n'ai pas eu le courage de regarder le chapeau que Mlle Sans-refus vient de m'apporter.

ADÈLE.

Vous êtes trop prompte à vous allarmer : les inscriptions ne sont pas perdues, c'est moi qui les ai.

MADAME FUTILE.

Ah! tant mieux. Quand je disais qu'on les retrouverait! J'en étais sûre.

ADÈLE.

Et puis voilà Victor.

MADAME FUTILE. (Elle passe entre Adèle et Victor.)

C'est toi, mon cher enfant! viens donc m'embrasser. Comme son teint est bruni; ne trouve-tu pas, Adèle? Cela lui sied à merveille... Mais c'est un homme à présent. Tu étais ici et je n'en savais rien, mauvais sujet.

VICTOR.

J'arrive à l'instant, ma bonne tante.

MADAME FUTILE.

As-tu vu ton père?

VICTOR.

Un moment.

MADAME FUTILE.

Le terrible homme!

VICTOR.

Je parie que vous venez de vous quereller.

MADAME FUTILE.

Ma foi si j'avais été aussi vive que lui, je ne sais pas jusqu'où les choses auraient été. Il s'emporte ; il a des expressions d'une dureté.... Je crois, Dieu me pardonne, qu'il m'a traitée d'extravagante.

VICTOR.

C'est impossible.

MADAME FUTILE.

Demande plutôt à Adèle.

ADÈLE.

Mon oncle croyait défendre vos intérêts ; il y a mis sans doute trop de vivacité, mais il est si bon qu'il suffit de lui tendre la main pour qu'il revienne de suite.

MADAME FUTILE.

Belle grâce qu'il nous fait! J'aime beaucoup ces gens à vivacités qui croyent s'être excusés en disant : la main tournée je n'y pense plus ; moi, quand on m'a blessée, la main tournée j'y pense encore.

VICTOR.

Je me suis douté qu'il y avait eu quelque discussion. Mon père avait l'air triste........

MADAME FUTILE, *vivement et avec intérêt.*

Je ne voudrais pas qu'il s'affectât ce bon Dorsan;... mais il avait tort; tu vas en convenir. Il s'est emporté parce que je lui ai dit que je voulais vendre ma ferme pour acheter Val-Fleuri. Cette ferme tu le sais bien, est la propriété la plus maussade;... les cours sont toujours pleines de fumier, tandis que Val-Fleuri est la plus jolie maison de campage des environs de Paris : C'est une corbeille de fleurs.

VICTOR.

Il avait tort, très-grand tort;... mais il calculait peut-être, d'un côté les revenus de la ferme, et de l'autre les dépenses de Val-Fleuri.

MADAME FUTILE.

Et avec tous ces beaux calculs, la vie passe sans qu'on ait joui de rien.

VICTOR.

C'est bien vrai! D'ailleurs la situation de Val-Fleuri est charmante.

MADAME FUTILE.

N'est-ce pas?... et les jardins...

VICTOR.

Un peu monotones; d'un coup d'œil on les sait par cœur. Tous ces jardins à la française sont passés de mode.

MADAME FUTILE.

Tu crois?

VICTOR.

Mais à la rigueur on pourrait y remédier; il n'y a que la maison qu'il faudrait abattre.

MADAME FUTILE.

Abattre la maison! et pourquoi?

VICTOR.

Parce qu'elle est du plus mauvais goût. Il faut qu'elle ait été construite par quelque vieil architecte du siècle de Louis XV. Les ornemens dont elle est surchargée, ces pilastres à guirlandes sont en harmonie avec les paniers que portaient il y a cent ans les femmes de la cour.

MADAME FUTILE.

Fi donc l'horreur! Mais es-tu bien sûr de ce que tu dis là?

VICTOR.

Très-sûr. Habiter une pareille antiquaille, quand de tous côtés on voit s'élever les constructions les plus élégantes, c'est s'afficher comme entiché des vieilles modes.

MADAME FUTILE.

Dieu m'en garde!

VICTOR.

Tenez, ma tante, il me vient une excellente idée. Laissez-moi faire, et je vous assure que tout en conservant vos propriétés, vous posséderez avant peu une habitation cent fois préférable à Val-Fleuri.

MADAME FUTILE.

Comment cela?

VICTOR.

Vous connaissez ce vieux bâtiment isolé de la ferme, qui servait de manoir à l'ancien propriétaire? J'élève sur ses ruines une jolie maison italienne qu'on viendra voir de trente lieues à la ronde.

MADAME FUTILE.

Mais.... ce serait charmant!

VICTOR.

Située sur le sommet d'un coteau, adossée à un petit bois, dominant sur un vallon riche de toutes les productions de la nature, cette habitation délicieuse serait un véritable Éden.

MADAME FUTILE.

Tu m'enchantes.

VICTOR.

Au premier, un salon décoré avec une élégante simplicité, bien sonore pour la musique, et à l'extrémité duquel on monterait et demonterait en un clin-d'œil un théâtre pour jouer des proverbes. Nous trouverions aussi à nous y loger tous, et, dans la belle saison, nous y réunirions les plaisirs de la campagne et de la ville.

MADAME FUTILE.

Oui; mais ton père viendrait encore me dire : « Vous voulez donc vous ruiner? »

VICTOR.

Mon père serait enchanté. D'abord, nous gardons la ferme à laquelle il tient beaucoup. Nous employons les matériaux d'un vieux bâtiment abandonné à construire une maison

qui n'aura coûté que quelques frais de main-d'œuvre et qui vaudra cent fois davantage. Trouvez une spéculation plus sûre, et dont les résultats soient plus avantageux.

ADÈLE.

Il me semble, maman, qu'il a raison.

MADAME FUTILE.

Certainement, il a raison. J'ai toujours dit qu'il aurait plus d'esprit que son père. C'est décidé, je garde la ferme.

VICTOR.

Quel plaisir d'entendre dire : Ah la jolie maison ! à qui appartient-elle ? — A madame Futile. — On la reconnaît bien là !... Et quel est l'architecte qui l'a construite ? — C'est son neveu. — Non, c'est son gendre. — Pardonnez-moi, c'est Dorsan, son neveu. — Accordez-vous, messieurs ; son gendre et son neveu ne sont qu'un,... car alors j'aurai épousé Adèle, n'est-ce pas, ma bonne tante ?

MADAME FUTILE.

Nous verrons : rien ne presse, tu n'as que vingt-cinq ans.

VICTOR.

A quel âge voulez-vous donc qu'on se marie ?

MADAME FUTILE.

Quand on est raisonnable.

VICTOR.

Vous venez de dire que j'avais plus d'esprit que mon père.

MADAME FUTILE.

Tiens, Victor, n'insiste pas, je t'en prie, si tu ne veux pas troubler le plaisir que j'ai à te revoir. Je t'ai promis la main d'Adèle, je suis loin de m'en repentir. Tu feras le bonheur de ma chère enfant, je n'en doute pas; cependant il me semble qu'en mariant ma fille, je me sépare d'elle, et mon cœur ne peut supporter cette idée.

VICTOR.

Moi vous séparer d'elle ! non, ma bonne tante, non, jamais. Nous vivrons tous ensemble, nous ne ferons qu'une seule famille, et votre Adèle sera toujours près de vous. Il n'y aura rien de changé, si ce n'est que vous aurez deux enfans au lieu d'un pour vous chérir.

MADAME FUTILE.

Ah! mon ami, c'est ainsi qu'on pense avant le mariage; mais, dis-le moi, depuis qu'il y a

des belles-mères et des gendres, n'existe-t-il pas entr'eux une guerre éternelle?

VICTOR, *vivement.*

Repoussez, je vous en conjure, un soupçon aussi injurieux. Vous, ma bonne tante, vous qui m'avez servi de mère, puis-je jamais cesser de vous chérir tendrement. Si mon mariage devait altérer ces sentimens, j'aimerais mieux renoncer à Adèle, et ce serait plus que de renoncer à la vie.

MADAME FUTILE, *avec émotion.*

Mes enfans, comment vous résister!

ADÈLE, *dans les bras de sa mère.*

Ma bonne mère!

VICTOR.

Vous m'avez bien promis, ma petite tante, que le jour même de mon retour de Rome vous signeriez notre contrat de mariage. Mon père va nous amener le notaire. Expédions promptement cette affaire, et demain nous nous occuperons de la corbeille.

MADAME FUTILE.

Tu ne me laisses pas le temps de respirer.

VICTOR.

Demain, nous courrons tout Paris; nous visiterons les marchands de nouveautés, les magasins de modes, les joailliers; on dit que, maintenant, les étoffes, les bijoux, les modes sont d'un goût délicieux.

MADAME FUTILE.

Mais tu n'y penses pas : est-ce à moi à acheter la corbeille que tu donnes à ma fille ?

VICTOR.

C'est moi qui l'achèterai; seulement vous dirigerez mon choix.

MADAME FUTILE.

Sois tranquille : je te mènerai dans les magasins qui ont le plus de réputation, et tu n'achèteras que des choses du meilleur goût.

VICTOR.

J'en suis sûr, si vous les choisissez.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, FLAMAND.

FLAMAND, annonçant.

M. Dorsan et votre notaire.

MADAME FUTILE.

Fâcheuse visite!

VICTOR, à Flamand.

Fais entrer.

(Flamand sort.)

(A Mme Futile.) Débarrassons-nous bien vite de cette affaire. J'ai apporté de Rome des camées, des pierres gravées pour être montées en bracelets, en colliers, en boucles d'oreilles. J'ai aussi un porte-feuille rempli d'études d'après les fresques de Michel-Ange, dont nous ferons des dessins de broderie. Nous verrons tout cela dès que le notaire sera parti.

SCÈNE XVII.

DORSAN, VICTOR, Mme FUTILE, LE NOTAIRE, ADÈLE.

MADAME FUTILE, au notaire.

Monsieur, je suis enchantée de vous voir.

DORSAN, à part.

Je ne m'y attendais pas.

MADAME FUTILE.

Vous n'avez encore rien conclu pour la vente de ma ferme?

LE NOTAIRE.

Pas encore, Madame, mais il se présente des acquéreurs, et si vous le voulez....

MADAME FUTILE.

Je désire qu'on ne donne aucune suite à cette affaire.

(Victor et Adèle vont préparer dans le fond du théâtre une table pour le notaire.)

LE NOTAIRE, à part.

Deux actes qui m'échappent. (Haut.) Mais, Madame....

MADAME FUTILE.

J'ai changé d'avis, je garde ma ferme et je renonce à l'acquisition de Val-Fleuri.

DORSAN, à part.

Voilà du fruit nouveau.

MADAME FUTILE, tendant la main à Dorsan.

Vous n'êtes plus fâché, mon ami?

DORSAN.

Puis-je l'être contre vous?

MADAME FUTILE.

Pour faire la paix, nous allons signer le contrat de mariage de nos enfans.

(Le notaire se place au milieu de la scène; à sa gauche Mme Futile, et ensuite Victor; à sa droite Dorsan et ensuite Adèle. Tout le monde est assis.)

DORSAN, à part.

Mais Victor a fait des prodiges!

MADAME FUTILE.

Si vous voulez bien, Monsieur, me donner ce contrat à signer....

LE NOTAIRE.

Un moment, je vous prie, Madame, il faut, préalablement, en rédiger les clauses principales.

VICTOR.

Soyez tranquille, ma bonne tante, je me charge d'arranger tout cela.

LE NOTAIRE.

Nous avons d'abord à fixer les dots des futurs conjoints.

VICTOR.

Mon père a dû vous faire connaître celle qu'il me destine.

DORSAN.

Vingt mille francs.

MADAME FUTILE.

Victor est un brave garçon, il a du talent, il ſera son chemin. Je crains que cette somme ne vous gêne. Réduisons-la, mon frère, j'aime mieux augmenter la dot d'Adèle.

DORSAN.

Je ne le souffrirai pas. Tous mes calculs sont faits. J'ai destiné cette somme à Victor; je vous saurai un gré infini, ma sœur, si vous me permettez de la lui donner.

VICTOR.

Soyez assez bonne, ma tante, pour y con-

sentir. (Au notaire.) Écrivez, Monsieur, vingt mille francs.

MADAME FUTILE.

Quant à Adèle, elle a déjà sa dot entre les mains : je lui donne les inscriptions qui sans elle couraient risque d'être perdues.

DORSAN.

Mais, ma sœur, pensez donc qu'elles représentent un capital de soixante mille francs. Adèle est sage, elle a l'amour de l'ordre, je la regarde déjà comme richement dotée. Nous distrairons, s'il vous plaît, une partie de ces inscriptions.

MADAME FUTILE.

Non certainement, mon frère. Ces maudites inscriptions sont cause que nous nous sommes querellés ; je les ai prises en une telle aversion, que je ne veux plus les voir.

ADÈLE.

Allons, mon bon oncle, maman vient de vous céder, vous devez lui céder à votre tour.

LE NOTAIRE.

J'ai vu plus d'un mariage se rompre au con-

trat, parce que c'était à qui donnerait le moins; ici c'est tout le contraire.

ADÈLE.

Aussi j'espère bien que le nôtre ne se rompra pas. Veuillez bien, Monsieur, écrire soixante mille francs.

MADAME FUTILE.

Nous pouvons signer maintenant.

LE NOTAIRE.

Il est encore une clause à remplir, et c'est la plus essentielle : les futurs conjoints se marient sans doute séparés de biens?

ADÈLE, se levant.

Expliquez-moi cette clause, je vous prie.

LE NOTAIRE.

En vous mariant séparés de biens, si votre mari se trouvait obéré par suite d'opérations hasardeuses, votre fortune n'en resterait pas moins intacte, et vous ne seriez pas tenue au paiement des dettes qu'il aurait contractées.

ADÈLE.

C'est-à-dire que si, par suite d'affaires malheureuses, mon mari perdait sa fortune, il se trou-

verait sous ma dépendance et n'existerait que de mes dons, qu'il serait ruiné, quand je conserverais encore de l'aisance. Non! Je veux être riche ou pauvre avec lui.

LE NOTAIRE.

Mais s'il faisait des dettes?

ADÈLE.

Je les paierais.

LE NOTAIRE.

Vous seriez toujours libre de les payer, mais du moins vous n'y seriez pas obligée.

ADÈLE.

Et quel inconvénient voyez-vous dans cette obligation-là même? Il n'en pourrait résulter qu'un bien, puisque mon mari sentirait qu'il ne peut rien hasarder sans exposer l'existence de sa femme. Se séparer de biens en se mariant, me paraît-être une prévoyance peu délicate ou une défiance injurieuse pour celui qu'on épouse. L'homme du choix de mes parens est un honnête homme. Je n'ai rien à craindre, point de précaution à prendre, et je le répète : bonheur, malheur, je veux tout partager avec lui.

MADAME FUTILE.

Je suis fort étrangère aux affaires, mais j'approuve ce qu'Adèle vient de dire.

DORSAN.

Et moi je l'admire!

VICTOR.

Mon Adèle, ta confiance m'honore, je la justifierai. (Au notaire.) Écrivez, Monsieur, que nous nous marions communs en biens.

DORSAN ET MADAME FUTILE.

Oui! ils se marient communs en biens.

LE NOTAIRE, écrivant. (A part.)

Voilà des cliens comme on n'en voit guères par le temps qui court. (Haut.) Maintenant, tout est terminé; il ne me reste plus qu'à vous lire mon acte.

MADAME FUTILE.

C'est inutile, je n'entends rien au style des notaires.

LE NOTAIRE.

Madame, vous ne pouvez pas signer ce contrat sans en avoir préalablement entendu la lecture.

MADAME FUTILE.

Monsieur, si vous me le lisez, je ne le signe pas.

VICTOR, se levant et passant près du notaire.

Les clauses principales viennent d'en être discutées; nous avons tous confiance en vous; veuillez bien, Monsieur, recevoir nos signatures, nous sommes pressés. (Présentant une plume à Mme Futile.) Tenez, ma tante.

(Mme Futile, Dorsan et Adèle signent.)

LE NOTAIRE.

Vous n'avez plus besoin de mon ministère.

VICTOR.

Monsieur, mon père passera chez vous pour vous témoigner notre reconnaissance.

(Fausse sortie du notaire.)

MADAME FUTILE.

Il y a cependant une chose qui m'embarrasse...

(Adèle passe près de Mme Futile et se trouve la dernière en scène. Le notaire revient et s'assied. Chacun se rapproche et écoute avec inquiétude ce que va dire Mme Futile :)

Je ne sais pas comment le jour de ton mariage on posera le bouquet de fleurs d'orange dans ta coiffure.

LE NOTAIRE, sortant.

Ceci n'est pas de ma compétence.

ADÈLE.

Soyez tranquille, maman, c'est Hypolite qui me coîffera.

MADAME FUTILE.

Tu as raison. (A Victor.) Nous avons des étrangers à diner, il faut qu'Adèle et moi nous nous préparions à les recevoir. Pendant ce temps-là, va chercher tes camées et ton portefeuille. Nous verrons tout cela ce soir, et demain nous irons acheter la corbeille.

(Adèle et Mme Futile sortent.)

SCÈNE XVIII.

DORSAN, VICTOR.

DORSAN.

Je n'en reviens pas! Es-tu sorcier? où as tu trouvé le secret de la rendre si raisonnable et si docile?

VICTOR.

Dans ce vieux proverbe :

COMME ON CONNAIT LES SAINTS ON LES HONORE.

L'AUTEUR EN DÉFAUT,

OU

L'HOMME PROPOSE ET DIEU DISPOSE.

PERSONNAGES.

DORMEUIL.

VICTORINE, sa nièce.

Madame SAINT-ALBAN, amie de Dormeuil, et marraine de Victorine.

La scène est à Paris chez Dormeuil.

L'AUTEUR EN DÉFAUT.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORMEUIL, VICTORINE.

VICTORINE.

Eh bien! mon oncle, à quoi vous arrêtez-vous?

DORMEUIL.

Ma foi, je suis bien embarrassé.

VICTORINE.

Il est temps d'y penser. C'est ce soir que nous devons fêter notre bon ami.

DORMEUIL.

Je le sais bien.

VICTORINE.

Vous deviez composer pour sa fête une comédie.

DORMEUIL.

Oui! une comédie. Tu crois qu'une comédie se fait comme un bonnet.

VICTORINE.

Je veux dire quelques scènes; un proverbe.

DORMEUIL.

Et qui les jouerait?

VICTORINE.

Moi.

DORMEUIL.

Mon ouvrage serait entre bonnes mains : une étourdie qui voudrait y mettre du sien.

VICTORINE, à part.

Ce ne serait peut-être pas ce qu'il y aurait de plus mauvais. (A Dormeuil :) Eh bien! faites des couplets, je les chanterai.

DORMEUIL.

Encore pis. Il n'a qu'à te prendre quelque envie de rire; je te connais, dans ces cas-là, Dieu sait quand tu finis.

VICTORINE.

Oh! pour cela, mon oncle, je ne puis répondre de rien. Il suffit qu'on me défende de rire, pour que je m'en meure d'envie; mais faites des couplets que je puisse chanter en riant.

DORMEUIL.

A merveille. Ce serait un joli charivari!

VICTORINE.

Ah! savez-vous ce qu'il faut faire?.... une ronde; je la danserai; du moins je pourrai rire tout à mon aise.

DORMEUIL.

Quand tu auras fini ta série de folies tu m'avertiras, j'espère.

VICTORINE.

Comme vous êtes méchant, aujourd'hui! Faites une comédie, je la joue; des couplets, je les chante; une ronde, je la danse: on ne peut pas être plus accommodant.

DORMEUIL.

Tu ne doutes de rien, toi, je le sais bien. Penses-tu qu'il soit si facile de jouer la comédie! Tu ne sais pas ce qu'il en coûte d'é-

tude pour arriver seulement à parler, à marcher naturellement.

VICTORINE.

Vous vous moquez, mon oncle.

DORMEUIL.

Non. Maintenant, tu parles naturellement; eh bien, si tu étais en scène, ce serait tout autre chose. Crois-moi, il est bien peu d'acteurs qui parviennent à être simples et vrais comme on l'est dans une conversation familière, qui arrivent à parler.... comme nous parlons, et dont on puisse dire : il est chez lui.

VICTORINE.

Mais, mon oncle, nous aurons tant de billets donnés, que nous pouvons compter sur l'indulgence. Au surplus, si vous n'avez pas de confiance en moi, peut-être en aurez-vous dans ma marraine; elle arrive pour la fête de notre ami. En vérité, tous les plaisirs nous viennent à la fois.

DORMEUIL.

Mme Saint-Alban est une femme charmante. De l'esprit, du goût, de la grâce, elle en a beaucoup, sans doute, et pourtant elle ne peut nous servir en rien dans cette circonstance.

VICTORINE.

Et pourquoi?

DORMEUIL.

Parce que, n'ayant point de pièces apprises, il faudrait jouer des proverbes improvisés, et la tenue de Mme Saint-Alban dans le monde ne laisse guère supposer qu'elle puisse se métamorphoser au point de représenter les personnages originaux qui entrent ordinairement dans un proverbe.

VICTORINE.

Vous êtes difficile, mon oncle.

DORMEUIL.

Mais tu me fais songer à une chose. En m'annonçant son arrivée à Paris, où elle doit rester plusieurs mois, Mme Saint-Alban m'a chargé de lui trouver un appartement et une femme de chambre : l'appartement se trouvera dans l'hôtel. Quant à la femme de chambre, j'ai fait insérer un article dans un journal d'annonces. Personne ne s'est-il encore présenté?

VICTORINE.

Personne.

DORMEUIL.

Je vais dire à Picard de laisser monter. Je veux qu'à son arrivée Mme Saint-Alban trouve toutes ses commissions faites.

VICTORINE.

Mais, mon oncle, comment pourrez-vous vous occuper de la fête de ce soir, si vous recevez ?...

DORMEUIL.

Laisse-moi faire. Je congédierai mon monde de manière à ne pas perdre de temps.

VICTORINE.

Mon oncle, au moins des couplets, je vous en prie.

DORMEUIL.

Je vais faire de mon mieux ; mais, je te le répète, je suis bien embarrassé.

VICTORINE.

Un impromptu, mon oncle, cela vous fera honneur.

DORMEUIL.

Ma bonne amie, je ne suis plus dans l'âge des impromptus :

Des impromptus et des bons mots
Je n'ai plus le rare mérite,
Et pour trouver un à propos
Il faut que long-temps je médite.

VICTORINE.

Hé bien, mon oncle, un impromptu fait à loisir, méditez-le.

DORMEUIL.

Oui, mais pour cela il faut que je m'enferme dans mon cabinet. Tant que tu brouilleras mes idées par tes folies, je ne ferai rien qui vaille.

(Il sort.)

SCÈNE II.

VICTORINE, seule.

J'ai bien peur que nous n'ayons ni prose ni vers. Hé bien nous nous en passerons, et tout n'en ira que mieux. Faut-il tant d'apprêts pour fêter un aussi bon ami? C'est dans nos yeux qu'il lira tout le bonheur que nous éprouvons. Nous lui parlerons le langage du cœur et il nous entendra. Ces plaisirs-là en valent bien d'autres. Ah! voici ma bonne marraine.

SCÈNE III.

VICTORINE, Mme SAINT-ALBAN.

MADAME SAINT-ALBAN, après avoir embrassé Victorine.

Ma chère petite, que j'ai de plaisir à te presser dans mes bras! comme te voilà embellie.

VICTORINE.

C'est le plaisir de vous voir, ma bonne marraine.

MADAME SAINT-ALBAN.

Tu as raison, mon enfant : rien n'embellit comme le plaisir. Et Dormeuil, comment se porte-t-il, où est-il, que fait-il?

VICTORINE.

Il se porte à merveille; il est dans son cabinet, il fait des couplets.

MADAME SAINT-ALBAN.

Dormeuil, des couplets!

VICTORINE.

Oui, pour la fête de notre bon ami; vous ne l'avez pas oubliée, j'espère.

MADAME SAINT-ALBAN.

Oubliée ! non certainement je ne l'ai pas oubliée, et j'ai brûlé le pavé pour arriver à temps. Mais ce pauvre Dormeuil ne viendra jamais à bout de ses couplets.

VICTORINE.

Il avait bien d'autres projets! il voulait faire une comédie; mais il a perdu tant de temps à chercher un sujet, à en disposer les scènes, que ce matin il n'en avait pas encore écrit la première ligne.

MADAME SAINT-ALBAN.

Je le reconnais bien là. Du moins, suis-je logée? ai-je une femme de chambre?

VICTORINE.

Vous logez dans l'hôtel, votre appartement est délicieux. Quant à la femme de chambre, nous l'attendons de moment en moment; mon oncle l'avait oubliée. Ce n'est que depuis hier qu'il a fait insérer un article dans un journal d'annonces.

MADAME SAINT-ALBAN.

Le voilà bien! il attend toujours au dernier moment.

VICTORINE.

Ne le grondez pas ; il est assez en peine. Ses couplets, sa comédie....

MADAME SAINT-ALBAN.

Mais on pourrait y suppléer par un proverbe. On conviendrait d'un canevas, et nous improviserions les scènes.

VICTORINE.

C'est l'idée qu'il a eue; mais il prétend que je suis une folle, et que je brouillerais tout. Quant à vous, ma chère marraine, je suis bien fâchée de vous le dire; mais vous ne lui inspirez guère plus de confiance que moi.

MADAME SAINT-ALBAN.

Il est sévère le cher Dormeuil!

VICTORINE.

Il dit que vous ne pourriez jamais vous prêter à prendre les différens masques des personnages d'un proverbe.

MADAME SAINT-ALBAN, avec dépit.

Ah! ah! vous avez donc une bien mince opinion de nos talens, monsieur Dormeuil?

DORMEUIL.

Ne le croyez pas, ma chère marraine, au contraire, mais....

MADAME SAINT-ALBAN.

Je suis bien tentée de lui prouver qu'il ne sait ce qu'il dit. Il me vient une excellente idée. On attend, dis-tu, une femme de chambre : qu'on se garde d'annoncer mon arrivée à Dormeuil !

DORMEUIL.

Je l'entends.

MADAME SAINT-ALBAN.

Viens avec moi, je vais te faire part de mes projets.

SCÈNE IV.

DORMEUIL, *seul.*

Je ne connais pas dans la vie de condition plus dure que celle d'être obligé d'avoir de l'esprit à point nommé. Il faut attendre que les idées viennent, et, quand on se torture pour les appeler, on est bien sûr qu'il n'en vient pas une.... Depuis ce matin je n'ai pu coudre deux rimes ensemble.... Où diable la sotte vanité d'auteur m'a-t-elle engagé! comment ai-je pu promettre une pièce épisodique, des couplets.... Parce que tout le monde en fait, on en veut faire; on veut, bon gré, mal gré, singer les gens d'esprit.... Imbécile! sois tout simplement bon-homme si la nature t'a fait tel, c'est plus facile et plus commode.... J'aurais été trouver notre ami, je lui aurais dit : Tu es le meilleur homme que je connaisse, je t'aime de tout mon cœur; que ce soit entre nous pour la vie. Eh bien! n'aurait-il pas été plus content que si j'allais lui chanter je ne

sais quelles balivernes, sur je ne sais quel air?.... Oui, mais je vois d'ici Victorine qui rit en-dessous, avec son petit air malin; d'un autre côté, Mme Saint-Alban, qui crie en descendant de voiture : Que fait-on pour la fête de notre ami ? joue-t-on la comédie? montrez-moi vite les couplets.... et moi, je reste là comme un bélitre.... Allons, ne nous décourageons pas.

SCÈNE V.

DORMEUIL, Mme SAINT-ALBAN, travestie en paysanne.

MADAME SAINT-ALBAN.

C'est-i' ici que d'meure monsieur Dor....

DORMEUIL.

Dormeuil.

MADAME SAINT-ALBAN.

Oui, monsieur Dormeuil.

DORMEUIL.

C'est ici.

MADAME SAINT-ALBAN.

Et c'est-i' vous qu'est M. Dormeuil?

DORMEUIL.

Oui, c'est moi.

MADAME SAINT-ALBAN.

Ah! tant mieux!

DORMEUIL.

Et pourquoi?

MADAME SAINT-ALBAN.

C'est qu' vous m'avez l'air d'un bon-homme.

DORMEUIL, à part.

C'est flatteur. (A Mme Saint-Alban.) Que demandez vous?

MADAME SAINT-ALBAN.

Dam', Monsieur, je n' sais pas trop comment vous tourner ça.

DORMEUIL.

Rassurez-vous. Allons, qui vous envoie?

MADAME SAINT-ALBAN.

Personne donc.

DORMEUIL.

Comment personne! vous venez de la part de quelqu'un?

MADAME SAINT-ALBAN.

Non, monsieur, j' viens d' la mienne.

DORMEUIL.

Ah ça, ma bonne, tachez de vous expliquer, s'il est possible.

MADAME SAINT-ALBAN.

Vous êtes don' b'en pressé?

DORMEUIL.

Finissons, je vous en prie.

MADAME SAINT-ALBAN.

Hé b'en, Monsieur, pour en finir j' vas d'abord commencer. J' vous dirai que j' cherche une condition; mais faut que j' vous conte ça brin à brin : J' suis d'Osny, à une lieue de Pontoise.

DORMEUIL.

Abrégez, ma bonne, je vous en prie, j'ai peu de temps à moi : passons les détails.

MADAME SAINT-ALBAN.

Mais, Monsieur, quand on prend une fille à son service, faut b'en savoir d'où s' qu'alle vient, c' qu'alle a fait, c' qu'alle est.

DORMEUIL, à part.

C'est décidé, je n'aurai pas un moment à moi.

MADAME SAINT-ALBAN.

Pour vous en r'venir j' vous dirai donc que j' suis d'Osny. Mon père et ma mère sont d' pauvres jardiniers qu'ont b'en d' la peine à vivre en travaillant. J'étions sept enfans. Sept enfans c'est une charge! faut du pain tous les jours. J'ai pensé qu'en v'nant m' mettre en condition à Paris, j' soulagerais mon pauvre père. Ah, Monsieur! j'avons b'en pleuré trétous en nous séparant; mais je m' disais comme ça : si j' trouvais une bonne place, j'enverrais de l'argent à mon père, et l'idée de secourir son père donne b'en du courage.

DORMEUIL, avec intérêt.

Bien, mon enfant.

MADAME SAINT-ALBAN.

J'avons un oncle à Paris que j' n'avions jamais vu, parce qu'il n'est pas r'venu au pays d'puis qu'il est riche; j' suis arrivée chez lui.

DORMEUIL.

Et comment vous a-t-il reçu?

MADAME SAINT-ALBAN.

Ah pour ça, b'en poliment. Il n' ma pas reconnue tout d' suite parce que c'était la première fois qu'il m' voyait; mais drès qu'il a su

que j' m'appelais Babet, qu' j'étais la fille au père Thomas, il m'a dit comme ça : « Hé b'en, ma » p'tite, que viens-tu faire à Paris? — J' viens » vous voir, mon oncle. — C'est bien, mon en- » fant; quand t'en vas-tu? — J' viens pour rester » à Paris, mon oncle. — Vous venez pour rester » à Paris? — Oui, mon oncle; pour entrer en » condition. — Sois tranquille, mon enfant, je » ferai tout ce qui dépendra de moi pour t'en » trouver une tout d' suite. C'est-i' là un bon » oncle d' Paris!

DORMEUIL.

Oui. Un bon oncle de Paris.

MADAME SAINT-ALBAN.

Croiriez-vous que d'puis trois jours que j' suis chez lui, il n' fait plus qu' lire..... Comment donc qu' vous appelez ça?

DORMEUIL.

Les Petites-Affiches.

MADAME SAINT-ALBAN.

Oui, c'est ça, les P'tites-Affiches. C' matin donc mon oncle était à lire les P'tites-Affiches. Il m'appelle : « Babet! j'ai trouvé ton affaire. Ecoute : « Une jolie chienne de race, élevée

» pour la chasse ; c' n'est pas ça.... « Une ju-
» ment blanche, dans la fleur de l'âge, ayant
» remporté le prix de la course. » C' n'est pas
encore ça. Ah ! m'y voici. « On demande une
» femme de chambre, ayant de bons répon-
» dans. S'adresser rue Joubert, Chaussée-d'An-
» tin, n° 6. » J' me suis dit tout d' suite : v'la
c' qu'i' m' faut. Si j' deviens femme de chambre,
j'aurai de bons gages ; drès qu' j'aurai d' bons
gages, mon père et ma mère n' manqueront
plus d' rien. J'ai r'tenu votre adresse, j' me
suis fait brave, j' suis vite accourue, et v'là
qu' me v'là.

DORMEUIL.

Désirer gagner de l'argent pour aider ses parens, rien de plus louable ; mais, ma bonne, que savez-vous faire ?

MADAME SAINT-ALBAN.

Dame, Monsieur, qu'est-ce qu'i' faut savoir faire pour être femme de chambre ?

DORMEUIL.

Il faut savoir d'abord coiffer et habiller sa maîtresse.

MADAME SAINT-ALBAN.

Ah b'en ! si c' n'est qu' ça, j' m' coiffe et j'

m'habille moi-même. Est-ce que je n' suis pas b'en ?.... r'gardez. J'habillerai ma maîtresse tout d' même.

DORMEUIL.

Je crains bien que cela ne suffise pas.

MADAME SAINT-ALBAN.

Si ça n' suffit pas, j' sais encore faire autre chose : j' sais filer, j' sais coudre. C'est moi qui f'sais les guêtres et les blouses d' mon père.

DORMEUIL.

Ce talent-là ne vous sera pas inutile ; vous ferez les guêtres et les blouses de votre maîtresse.

MADAME SAINT-ALBAN.

Vous badinez, Monsieur; est-ce que les belles dames d' Paris portent des blouses et des guêtres ?

DORMEUIL.

Sans doute ; c'est la fureur.

MADAME SAINT-ALBAN.

Ah b'en, par exemple, je n' m'en s'rais pas doutée !

DORMEUIL.

Vous avez des répondans ?

MADAME SAINT-ALBAN.

Pour ça, j' n'en manque pas ! D'abord, j'ai une tante à Paris....

DORMEUIL.

Donnez-moi son adresse.

MADAME SAINT-ALBAN.

Madame Ladéfroque, revendeuse à la toilette, rue de la Petite-Friperie, maison du teinturier, au cinquième, sur le derrière.

DORMEUIL.

Je ferai prendre des renseignemens. Revenez demain ; je vous donnerai une réponse.

MADAME SAINT-ALBAN.

Adieu, Monsieur.

(Fausse sortie.)

Tâchez qu' ça s'arrange.

DORMEUIL.

Je ferai du mieux qu'il me sera possible.

MADAME SAINT-ALBAN.

Vous trouverez b'en, pas vrai?.... L'escalier est un peu noir ; mais c'est au bout du *colidor*, la porte à côté du plomb.

DORMEUIL.

Cela suffit.

(Mme Saint-Alban sort.)

SCÈNE VI.

DORMEUIL, *seul.*

Pauvre petite ! elle m'a vraiment intéressé ! Quand elle m'a dit qu'elle avait bien pleuré en quittant son père, je me suis senti ému.... Je voudrais, de tout mon cœur, que Mme Saint-Alban la prît à son service ; mais j'ai bien peur qu'elle ne lui convienne pas.... elle est si simple ! Eh qu'importe ! Mme Saint-Alban n'a pas besoin d'une soubrette à intrigues. Babet est une honnête fille, une brave fille, qui aime bien ses parens. Avec de la bonne volonté, elle se formera. Je prierai Mme Saint-Alban de la prendre ; elle ne me refusera pas, j'en suis sûr, et j'aurai fait une bonne action. Qu'y a-t-il de plus doux que de faire le bien !.... Il me semble que mes idées deviennent plus riantes ; profitons-en vite, et mettons-nous à l'ouvrage.

SCÈNE VII.

DORMEUIL, VICTORINE.

VICTORINE.

Eh bien! mon oncle, et les couplets?

DORMEUIL.

Allons, je n'aurai pas un moment de repos. Victorine, écoute.

VICTORINE.

Mon oncle.

DORMEUIL.

Veux-tu me rendre un service?

VICTORINE.

De tout mon cœur.

DORMEUIL.

Va-t-en.

VICTORINE.

J'en suis bien fâchée, mon oncle, mais cela m'est impossible. Je ne vous quitte pas que vous n'ayez fait des couplets pour notre bon ami.

DORMEUIL.

On en fait tant de mauvais; je crains le ridicule d'en augmenter le nombre.

VICTORINE.

Faites-les bons.

DORMEUIL.

Crois-tu que ce soit facile?

VICTORINE.

Vous trouvez difficultés à tout.

DORMEUIL.

C'est qu'en effet rien n'est plus difficile que de faire de bons couplets pour une fête. C'est un thème si usé! On peut compter d'avance sur un parallèle forcé entre la personne qu'on fête et son patron, ou sur des louanges d'une fadeur insupportable.

VICTORINE.

La circonstance fait tout passer. La louange, quelle qu'elle soit, chatouille toujours l'oreille.

DORMEUIL.

Je ne suis pas précisément de ton avis : je crois, moi, qu'il faut beaucoup de délicatesse dans l'esprit pour louer en face une personne modeste.

VICTORINE.

Mais vous prenez la chose trop au sérieux, mon oncle. Je coudrais l'un au bout de l'autre quelques flons flons, quelques lanladerirettes qui me tiendraient lieu de pensées. La gaité gagnerait de proche en proche, sans qu'on sache trop pourquoi, et mes couplets feraient merveilles.

DORMEUIL.

Hé bien, fais-les toi-même, puisque tu trouves que c'est si facile.

VICTORINE.

Oh, mon oncle, je ne veux pas aller sur vos brisées.

DORMEUIL.

En ce cas va-t-en pour que je puisse m'en occuper.

VICTORINE, voyant entrer Mme Saint-Alban travestie.

Plaignez-vous encore : voici une jeune muse qui vient vous inspirer. Je vous laisse avec elle.

SCÈNE VIII.

DORMEUIL, Mme SAINT-ALBAN,
travestie en vieille.

MADAME SAINT-ALBAN.

Ah! mon cher Monsieur, que je suis heureuse de vous trouver. Ne vous dérangez pas, je vous en prie. Votre concierge m'a dit que je pouvais monter. Il est d'une politesse bien rare aujourd'hui; mais le proverbe ne ment pas : *tel maître, tel valet.*

DORMEUIL.

Je desirerais savoir, Madame.....

MADAME SAINT-ALBAN.

Vous saurez tout, mon cher Monsieur, vous saurez tout. Laissez-moi seulement parler.

DORMEUIL.

Je vois que vous vous en acquitterez très-bien.

MADAME SAINT-ALBAN, faisant des révérences.

Vous êtes bien bon. Vous me connaissez déjà; Mme Ladéfroque, revendeuse à la toilette

pour vous servir. (Nouvelles révérences.) Je viens pour vous parler d'une jeune paysanne qui s'est présentée ici et qui se nomme Babet; c'est ma propre nièce : bonne fille, brave fille, un peu simple, mais que voulez-vous, mon cher Monsieur, çà sort de son village. Quand elle était toute jeune, on ne connaissait encore que les frères ignorantins; elle n'en sait pas plus que l'enfant qui vient de naître. Mais, je veille sur elle, *défiance est mère de sûreté.* Je voudrais la voir dans une bonne maison où elle restât, parce que, voyez-vous, *pierre qui roule n'amasse pas mousse*, et *où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute.* Ses parens ne sont pas riches, mais ce sont d'honnêtes gens, et entre nous, *bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.* Elle aurait pu rester près d'eux; elle s'en est séparée pour les servir, c'est très-bien fait. Elle ne pouvait pas être partout : *On ne peut pas sonner et aller à la procession, être au four et au moulin.*

DORMEUIL.

C'est juste.

MADAME SAINT-ALBAN.

Mais, Monsieur, je voudrais vous faire une question.

DORMEUIL.

Volontiers, Madame, si vous me permettez d'y répondre.

MADAME SAINT-ALBAN.

Il ne faut pas aller plus vite que le violon. Je serais bien aise de connaître les maîtres qu'elle doit servir. Vous sentez, mon cher Monsieur, que dans une pareille position, une jeune fille, qui ne sait rien de rien, comme Babet, est exposée à bien des dangers. *A bon entendeur, salut :* Je me tais là-dessus. *Trop parler nuit, trop gratter cuit.*

DORMEUIL.

Madame, j'ai demandé une femme-de-chambre pour la placer auprès de Mme Saint-Alban, ma parente, qui vient à Paris, et que j'attends aujourd'hui même.

MADAME SAINT-ALBAN.

Vous me rassurez, mon cher Monsieur. Je tremblais pour cette pauvre Babet. Je sais ce qui en est : *Chat échaudé craint l'eau froide.* Si Babet avait plus d'expérience, je ne serais pas inquiète : *A bon chat bon rat ; fin contre fin n'est pas bon à faire doublure*, mais on ne s'instruit qu'à ses dépens et *tant va la cruche à l'eau*

qu'à la fin elle se casse. Je vous ai fait son éloge, c'était bien naturel. Vous direz peut-être que *chacun farde sa marchandise*, mais si vous voulez d'autres répondans, je vous en adresserai : *qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son.*

DORMEUIL.

C'est inutile, Madame.

MADAME SAINT-ALBAN.

Permettez-moi de vous demander, mon cher Monsieur, si Mme Saint-Alban habite Paris ou la province, si sa maison est nombreuse. Excusez mes questions : *comme on fait son lit on se couche.*

DORMEUIL.

Mme Saint-Alban vit dans ses terres, à trente lieues de Paris. Elle jouit d'une belle fortune dont elle fait un noble usage. Partout elle est chérie et honorée : cela vous suffit-il Madame ?

MADAME SAINT-ALBAN, à part.

Bon Dormeuil ! (Haut.) Oui, sans doute, mon cher Monsieur, et je vous demande bien pardon de toutes mes questions. Mais vous sentez toutes les précautions que j'ai à prendre. Le cœur d'une jeune fille est si tendre !.... le mien l'était,

mon cher Monsieur; il l'est encore.... *qui a bu boira.* J'ai eu bien des peines et bien du plaisir. Il faut que je vous conte tout cela.

DORMEUIL.

Miséricorde!

MADAME SAINT-ALBAN.

Je parle d'un temps bien éloigné; mais il est un âge où on aime à se rappeler ses premières amours. De si doux souvenirs vous reportent au printemps de la vie.

(Pendant le couplet qui précède, Mme Saint-Alban a pris le fauteuil de Dormeuil, et s'est assise.)

DORMEUIL, à part.

Voilà la vieille établie!

MADAME SAINT-ALBAN.

Mon père, qui demeurait à Château-Landon, était tailleur de pierres. C'est un métier bien dur, et qui ne peut se transmettre qu'aux garçons. Quand j'eus seize ans, il me dit : Ma fille, *nul n'est prophète en son pays.*

DORMEUIL.

Il paraît que les proverbes sont héréditaires dans la famille.

MADAME SAINT-ALBAN.

Tu vas partir pour Paris. Je t'adresse à un

enfant du pays, qui s'est établi comme coiffeur, et qui fait de bonnes affaires : tu apprendras à coiffer les dames. La terre ne te manquera pas, *le soleil luit pour tout le monde.* Mon bagage était léger; mon paquet fut bientôt fait : me voici dans la diligence. Vous savez, mon cher Monsieur, que pour peu qu'une diligence soit étroite, on est pressé les uns contre les autres. Je me trouvais précisément placée près d'un jeune mousquetaire. Comme j'avais peur en voiture, à chaque cahot, je me rapprochais de mon voisin. Il prit cela pour une attention particulière; les hommes sont si avantageux! Descendus de la diligence, il voulut absolument me conduire chez mon coiffeur : il me fallait un guide, j'acceptai son bras. Je n'étais jamais venue à Paris; le bruit et la foule m'étourdissaient. Chaque voiture qui passait près de moi, me faisait tressaillir, et je serrais contre mon cœur le bras de mon mousquetaire. Enhardi par ces douces pressions, qu'il prenait pour de nouvelles marques d'intérêt, il me demanda, chemin faisant, la permission de me venir voir.

DORMEUIL, à part.

Elle ne me fera pas grâce de la moindre circonstance.

MADAME SAINT-ALBAN.

Il avait été si complaisant pour moi que je craignis d'être impolie, ingrate même, en le refusant. Pour lui donner libre entrée dans la maison de mon coiffeur, nous convînmes qu'il passerait pour mon cousin. Nous arrivons. M. Ferdinand, le coiffeur auquel j'étais adressée, était dans la fleur de l'âge, beau comme Apollon. Il parut surpris et charmé en me voyant; il fronça le soucil en regardant mon prétendu cousin; celui-ci prit congé de nous, et me voilà installée.

DORMEUIL.

Mais, Madame.....

MADAME SAINT-ALBAN.

Ne m'interrompez pas, Monsieur, vous me feriez perdre le fil de mon récit..... Où en étais-je donc?

DORMEUIL.

Ma foi, Madame, je n'en sais rien.

MADAME SAINT-ALBAN.

C'est égal..... Ah! m'y voilà. J'en étais à mon arrivée chez M. Ferdinand, coiffeur. Je crois avoir dit que dès le premier moment M. Fer-

dinand m'avait vue avec plaisir. De mon côté, la première impression qu'il avait faite sur moi lui était assez favorable. Quelques jours après mon aimable coiffeur me fit une déclaration un peu tirée par les cheveux; mais, quand on est jeune, tout paraît charmant : *il n'est chère que d'appétit.*

DORMEUIL, avec impatience.

Madame....

MADAME SAINT-ALBAN.

Permettez, Monsieur, que je continue.

DORMEUIL.

J'empêcherais plutôt la rivière de couler que cette vieille de conter ses amours.

MADAME SAINT-ALBAN.

M. Ferdinand avait pour ami un jeune maître de danse nommé Léger. C'était Zéphir ou plutôt l'Amour. Il logeait en face de notre boutique. Sa chambre était placée vis-à-vis de la mienne. Tous les matins, tous les soirs, il faisait des ployés, des petits, des grands battemens, des pas d'étude. Quelle légèreté, quelle grâce, quelle vigueur! Cachée derrière une jalousie, je le contemplais avec ivresse. Je répétais tous ses mouvemens; sans m'en apercevoir, j'en de-

venais folle. Me parlait-on, je répondais par une pirouette ou par un entrechat. Je ne faisais que sauter jour et nuit. Il m'offrit de me donner des leçons; vous jugez avec quel empressement j'acceptai cette offre. Ah! Monsieur, quel homme! C'était un danseur infatigable : et comme il dansait le menuet! et quelle danse que le menuet!

DORMEUIL, *interrompant avec humeur.*

Ma foi, Madame.....

MADAME SAINT-ALBAN.

Je vous devine, Monsieur, vous prétendez que le menuet est passé de mode; eh bien! tant pis. Pour peu qu'une femme ait une jolie taille, le pied mignon, que la nature l'ait douée de quelques charmes, quelles grâces ne déploie-t-elle pas dans un menuet? Cette danse enchanteresse n'est pas moins favorable à un homme. S'il a la jambe bien faite, le jarret bien tendu, les épaules effacées, le regard vif, il peut faire valoir tous ces avantages dans un menuet. A présent, les jeunes gens sautent comme des pies sur des plaques chaudes, et ils croyent danser, ils tournent comme des

15

tontons, et ils appellent cela valser. Avez-vous dansé le menuet autrefois, M. Dormeuil ?

DORMEUIL, brusquement.

Je n'ai jamais dansé, Madame.

MADAME SAINT-ALBAN.

Vrai ?

DORMEUIL.

Il y a si long-temps, que je ne m'en souviens plus.

MADAME SAINT-ALBAN.

Je parie que vous avez dansé le menuet ?

DORMEUIL.

Eh qu'importe !

MADAME SAINT-ALBAN.

Je veux savoir à quoi m'en tenir.

DORMEUIL.

Eh bien, Madame, si cela peut vous satisfaire, oui ! j'ai dansé le menuet, autrefois.

MADAME SAINT-ALBAN.

J'en suis enchantée ! Eh bien, mon cher Monsieur, nous allons le danser ensemble, cela nous rajeunira.

DORMEUIL.

C'est une plaisanterie, sans doute.

MADAME SAINT-ALBAN.

Non! Je ne sors pas d'ici que nous n'ayons dansé un menuet.

DORMEUIL, à part.

S'il n'y a pas d'autre moyen de s'en débarrasser,.... dansons. (Haut.) Allons, Madame, puisque vous le voulez absolument.

MADAME SAINT-ALBAN.

Nous n'avons pas d'orchestre, mais j'y suppléerai.

(Ils se mettent en place.)

Vous tenez peut-être au menuet couleur de rose?

DORMEUIL.

Pas le moins du monde, je vous assure.

MADAME SAINT-ALBAN.

Au menuet d'Exaudet, au menuet de la cour?

DORMEUIL.

A celui qui finira le plutôt.

MADAME SAINT-ALBAN.

Allons, Monsieur.

(Aux premières mesures, on entend Victorine rire aux éclats dans les coulisses.)

DORMEUIL, quittant brusquement Mme Saint-Alban.

C'est cette espiègle de Victorine qui rit de me voir danser avec madame Ladéfroque. Elle a bien raison. Voilà un beau thème pour ses sarcasmes.

MADAME SAINT-ALBAN.

Eh bien, Monsieur, vous me laissez déjà!

DORMEUIL.

N'insistez pas, je vous prie, Madame, et finissons-en.

MADAME SAINT-ALBAN.

Ne vous fâchez pas, Monsieur; puisque vous ne voulez pas absolument danser, je vais continuer mon récit.

DORMEUIL.

Madame, je vous en dispense très-volontiers; il faut....

MADAME SAINT-ALBAN.

Ah! Monsieur, je touche à la catastrophe la plus intéressante de ma vie! il faut que vous m'entendiez. *Qui a bon voisin a bon matin.*

DORMEUIL.

Allons, voilà les proverbes revenus, à présent!

MADAME SAINT-ALBAN.

Un matin, j'entends ouvrir la porte de ma chambre : c'était mon jeune danseur qui venait me donner leçon. J'en fus surprise; ordinairement, je me rendais chez lui avec ses autres écoliers. A peine la leçon était-elle commencée, que M. Ferdinand, qui depuis long-temps concevait des soupçons, entra brusquement. Ce fut un coup de foudre. Il veut faire sauter mon danseur par la croisée. Celui-ci, qui ne souffrait pas qu'on lui marchât sur le pied, se met en défense. Je perds la tête, je crie à la garde! Le mousquetaire, qui passait par là, accourt; il sépare les champions; on s'explique; chacun d'eux prétend que je lui ai donné des espérances; on me traite de coquette, et on me congédie.

DORMEUIL.

On n'avait pas tout-à-fait tort : trois prétendans à la fois!

MADAME SAINT-ALBAN.

Mon cher Monsieur, qui n'en a qu'un n'en a pas : *il faut avoir plusieurs cordes à son arc.*

DORMEUIL.

J'espère du moins que votre récit est fini.

MADAME SAINT-ALBAN.

Bon ! à peine est-il commencé.

DORMEUIL.

Madame, puisque vous m'y forcez, il faut que je vous le dise : je n'ai pas de temps à perdre....

MADAME SAINT-ALBAN.

Vous avez raison : *le temps perdu ne se répare jamais.*

DORMEUIL

J'ai à travailler.

MADAME SAINT-ALBAN.

C'est très-bien : *l'oisiveté est la mère de tous les vices.* Ne vous dérangez pas. J'ai apporté mon ouvrage. Nous allons travailler chacun de notre côté. Ce qui ne m'empêchera pas de continuer à vous raconter....

(Pendant le couplet qui précède, Mme Saint-Alban s'assied et se dispose à travailler.)

DORMEUIL.

Ah ! parbleu, c'est trop fort !

MADAME SAINT-ALBAN.

Me voilà donc sortie de chez mon coiffeur. J'avais heureusement un vieux parent chez qui j'allais tous les samedis, pour mettre des papil-

lottes à sa perruque. Ne sachant où donner de la tête, je me présente chez lui. Sa figure s'épanouit en me voyant ; il m'accueille de la manière la plus empressée, et m'installe dans sa maison, comme dame de compagnie.

DORMEUIL.

J'en suis enchanté, Madame ! Eh bien ! restez-y. (A part, en sortant :) Puisqu'il n'y a pas moyen de la congédier, il faut bien lui céder la place.

SCÈNE IX.

Mme SAINT-ALBAN, seule. (Elle rit.)

Pauvre Dormeuil, l'ai-je assez lutiné ! Nous verrons s'il dira encore que je ne suis pas en état de jouer des proverbes !

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DORMEUIL, *seul, après avoir entr'ouvert la porte de son cabinet, pour s'assurer qu'il n'y a plus personne.*

Elle est partie..... Je respire. Peste soit de la vieille bavarde, avec ses proverbes et son menuet. J'en perds la tête. Pour éviter de pareilles visites, je vais faire défendre ma porte.

(Il va pour sortir et rencontre Victorine travestie en servante.)

SCÈNE XI.

DORMEUIL, VICTORINE.

DORMEUIL.

Allons, je suis ensorcelé.

VICTORINE.

Bonjour, Monsieur.

DORMEUIL.

Bonjour, Madame ou Mademoiselle.

VICTORINE.

Ni l'un, ni l'autre : Marie-Jeanne.

DORMEUIL.

Eh bien! que demande Marie-Jeanne?

VICTORINE.

Par rapport, pourquoi, supposition, Monsieur, j' vas vous dire, v'là qu' est b'en.

DORMEUIL.

C'est clair.

VICTORINE.

Comme il m'a dit, dit-i', comme çà, qu'i' m'a dit, Nicolas;... vous connaissez b'en Nicolas?

DORMEUIL.

Nicolas?

VICTORINE.

Oui, Nicolas.

DORMEUIL.

Je ne connais pas Nicolas.

VICTORINE.

Bah! vous n' connaissez qu' ça.

DORMEUIL.

Encore une fois, je ne connais pas Nicolas.

VICTORINE.

Vous n'allez donc pas à la boucherie?

DORMEUIL.

J'y envoie.

VICTORINE.

Eh b'en, Nicolas, sous vot' respect, c'est un gros garçon de Poissy, qui est étalier à la boucherie des Invalides. Il m'a dit, dit-i', comme çà, par rapport, pourquoi, Marie-Jeanne, veux-tu être femme-de-chambre? Et m'ayant dit, comme çà, veux-tu être femme-de-chambre? j'y ai répondu, comme çà, j'veux b'en être femme-de-chambre, et l'y ayant répondu, comme çà, j' veux b'en être femme-de-chambre, il m'a donné, comme çà, un papier qui était votre adresse; et, m'ayant donné un papier qui était votre adresse, i' m'a dit, comme çà, dit-i', qu'il a dit : Tiens, v'là un papier, vas-t'en chez c' monsieur-là; moyennant çà, v'là qu' est b'en. C' monsieur qu'i' m'a dit, dit-i', comme-cà, t'prendra à son service, et c' monsieur t'prenant à son service.....

DORMEUIL.

Ah çà, Marie-Jeanne, si vous répétez toujours la moitié de vos phrases, votre récit sera nécessairement de moitié plus long qu'il ne devrait être, et je ne vois pas de raison pour en finir.

VICTORINE.

Moyennant çà, j' disais donc que Nicolas m'avait dit, comme çà, dit-i' : C' monsieur t' prendra à son service, et c' monsieur t' prenant à son service, point du tout, v'là qu'est b'en ; qu'est-ce qu'il arrive ? il arrive qu'il te donnera d' bons gages, et quand t' auras d' bons gages, t' amasseras un magot, et quand t' auras amassé un magot, tu m'auras : j'nous marierons tout d' même.

DORMEUIL.

Tirons un peu ceci au clair. Vous voulez être femme-de-chambre, n'est-il pas vrai ?

VICTORINE.

C'est çà.

DORMEUIL.

Eh bien, vous ne pouvez pas convenir.

VICTORINE.

Par rapport? pourquoi?

DORMEUIL.

Parce que vous n'êtes pas propre à être femme de chambre.

VICTORINE.

Je n' suis pas propre, je n' suis pas propre ;

pardi! Je n' suis pas déjà tant si sale. Quand j'aurai d' beaux habits, vous verrez.

DORMEUIL.

Où servez-vous maintenant?

VICTORINE.

Chez M. Sainfouin, nourrisseux, au Gros-Caillou.

DORMEUIL.

Hé bien, Marie Jeanne, restez y; vous êtes là dans votre élément.

VICTORINE.

Tiens, élément! qu'est-ce que c'est que c' te bête là, ça a-t-i' des pattes, ça va-t-i' su' l'eau?

DORMEUIL.

Je veux dire que cette condition-là vous convient mieux que tout autre.

VICTORINE.

C'est ce qui vous trompe; elle ne me convient pas du tout.

DORMEUIL.

Et pourquoi?

VICTORINE.

Par rapport, pourquoi que j'ai trop d' mal,

et que chez ce nourrisseux-là, je ne suis pas contente de la nourriture.

DORMEUIL.

Seriez-vous difficile?

VICTORINE.

Pardi, j' voudrais vous y voir, vous : Traire les vaches, bêcher, sarcler, tirer d' l'eau, enrouser, faire trente-six métiers, et comme notre maître est en même-temps herbagiste et maraicher, on nous donne le matin une salade, à midi une salade, et le soir une salade.

DORMEUIL.

C'est un régime assez rafraîchissant.

VICTORINE.

Oui, rafraîchissant tant que vous voudrez, ça n'empêche pas que je n' veux plus rester dans sa barraque.

DORMEUIL.

Hé bien! restez y, n'y restez pas, cela m'est fort égal. Tournez-moi seulement les talons, c'est tout ce que je vous demande.

VICTORINE.

Mais, Monsieur, supposition, comme ça, j' vas vous dire. Comme il a dit, dit-i', Nicolas:

V'là qu' est b'en, qu' est-ce qu'il arrive? il arrive que v'là qu' est b'en. Moyennant ça, par rapport, pourquoi, parce que, voyez vous, supposition....

DORMEUIL.

Quel diable d'amphigouri me fait-elle là.

VICTORINE.

J'étais b'en aise de lui dire ça.

DORMEUIL.

Ah ça, une fois, deux fois, sortirez vous? faut-il que je sonne pour vous faire mettre à la porte?

VICTORINE.

N' vous fâchez donc pas comme ça, ça vous f'ra du mal.... On s'en va..... là..... êtes vous content?

DORMEUIL, *la regardant aller.*

Jolie petite femme de chambre pour habiller sa maîtresse.

VICTORINE, *revenant sur ses pas.*

Faudrait-i' pas se déchausser pour ça. Chez notre nourrisseux, il y a quatre enfans, trois vaches, Hé b'en j'habille tout ça.

DORMEUIL.

Vous habillez les vaches ?

VICTORINE, *riant aux éclats.*

Habiller des vaches !

DORMEUIL.

Mais,.... je ne me trompe pas,.... c'est Victorine.... Comment petit démon tu te mets aussi de la partie, pour me tourmenter !

VICTORINE.

Ne vous fâchez pas, mon bon petit oncle; pour vous apaiser, je vais vous aller chercher Mme Ladéfroque, vous danserez le menuet avec elle.

DORMEUIL, *à part.*

Il y a quelque chose là-dessous... J'ai été joué.

SCÈNE XII.

DORMEUIL, Mme SAINT-ALBAN, VICTORINE.

MADAME SAINT-ALBAN.

Hé bien! que fait-on pour la fête de notre ami? joue-t-on la comédie? montrez-moi vite les couplets.... Qu'avez-vous donc, mon cher Dormeuil, vous restez là tout stupéfait, que vous arrive-t-il?

DORMEUIL.

Ma foi, Madame, je n'en sais rien.

VICTORINE.

Mon oncle est un peu fâché contre moi.

DORMEUIL.

C'est bien cela :... elle m'ont joué. Je crois que le parti le plus sage est d'en rire.

MADAME SAINT-ALBAN, prenant le ton de Babet.

C'est-i' ça un bon oncle d' Paris.

DORMEUIL, à part.

Voilà Babet.

MADAME SAINT-ALBAN

Vous n'avez pas fait de couplets pour la fête de notre ami?

DORMEUIL.

Vous y avez mis bon ordre.

MADAME SAINT-ALBAN.

C'est vrai; nous vous avons assez occupé : *On ne peut pas sonner et aller à la procession.*

DORMEUIL.

Voilà Mme Ladéfroque.

MADAME SAINT-ALBAN.

A présent que les masques sont connus, embrassons-nous, mon cher Dormeuil; nous sommes de vieux amis; il y a bien long-temps que nous ne nous sommes vus.

DORMEUIL.

De tout mon cœur, Madame.

VICTORINE.

Et moi, mon oncle?

DORMEUIL.

Oh! toi, c'est différent.

MADAME SAINT-ALBAN.

Allons, Dormeuil, un jour comme celui-ci,

où nous nous retrouvons, où nous allons fêter notre ami,... point de rancune.

DORMEUIL.

Viens; mais à la première espièglerie, je t'enverrai manger tes salades.

VICTORINE.

Et habiller mes vaches.

DORMEUIL, à Mme Saint-Alban.

Savez-vous que me voilà bien embarrassé. Comment m'excuser auprès de notre ami? pas un couplet pour sa fête!

MADAME SAINT-ALBAN.

Voilà notre auteur en défaut.

VICTORINE.

Soyez tranquille, mon oncle, je me charge de raconter à notre bon ami les scènes que nous venons....

DORMEUIL, vivement.

Non pas, s'il vous plaît.

VICTORINE.

Pourquoi?

DORMEUIL.

J'ai mes raisons.

VICTORINE.

Il rirait de si bon cœur.

DORMEUIL.

C'est précisément ce que je veux éviter.

VICTORINE.

Mon petit oncle, laissez-moi le plaisir....

DORMEUIL.

Madame, tâchez d'obtenir de Victorine qu'elle se taise, je vous en prie. Je ne me soucie pas qu'on donne des détails sur ce qui vient de se passer; j'aime mieux que ceci reste entre nous, parce que... voyez-vous... On n'est pas flatté que tout le monde....

MADAME SAINT-ALBAN.

Je vous entends, mon cher Dormeuil. Rassurez-vous. Nous ne parlerons à notre ami que de votre bonne volonté; il vous en saura gré, et se souviendra du proverbe :

L'HOMME PROPOSE ET DIEU DISPOSE.

LA

MANIE D'ÊTRE AUTEUR,

OU

L'ESPRIT QU'ON VEUT AVOIR GATE CELUI QU'ON A.

PERSONNAGES.

Madame DUMONT.
DUMONT, son mari.
LESAGE, oncle de madame Dumont.
DUTRAIT, auteur de vaudevilles.
FRACAS, auteur de mélodrames.
DELURNE, auteur de drames.
UN VALET.

La scène est à Paris, chez Dumont.

LA

MANIE D'ÊTRE AUTEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONT, seul.

(Il ramasse des livres qui tombent d'une table où ils sont entassés sans ordre.)

(Avec impatience.) Allons, ramasse... A l'autre à présent.... Ces maudits livres me feront perdre l'esprit.... Ce ne serait encore que demi-mal s'ils n'avaient tourné la tête à Mme Dumont..... Tout va ici de mal en pis depuis que ma femme s'est avisée de se faire auteur; elle dédaigne le soin de diriger sa maison; les domestiques sont devenus les maîtres..... La tête leur tourne aussi; c'est une épidémie. Mon concierge fait

des romans que ma cuisinière lit en laissant brûler son dîner..... Le désordre est partout. Je passe ma vie à chercher sans trouver, à demander sans obtenir, et je suis étranger chez moi. Ah mon Dieu! que le mari d'une femme bel esprit est à plaindre. On vient : ... c'est elle, sans doute.

SCÈNE II.

DUMONT, LESAGE.

DUMONT.

Ah! c'est monsieur Lesage.

LESAGE.

Bonjour, mon cher neveu. Est-ce qu'il n'est pas encore jour chez ma nièce?

DUMONT.

Pas encore.

LESAGE.

Je reviendrai. Nos maisons communiquent par le jardin, la course n'est pas longue.

DUMONT.

Restez, mon oncle, elle ne tardera pas à descendre.

LESAGE.

Soit : aussi bien je cherchais l'occasion de m'entretenir seul avec toi. Dis-moi, si tu le sais, pourquoi ma nièce me néglige.

DUMONT.

Depuis quelque temps elle s'est créé des occupations qui l'absorbent tout entière.

LESAGE.

Oui, je sais qu'elle est devenue auteur. Dieu me préserve de lui en faire un ridicule, mais morbleu cela ne l'autorise pas à essayer avec moi des airs de supériorité qui ne me plaisent pas du tout, et dont tu n'es pas celui qui souffre le moins, je gage.

DUMONT.

Je ne m'en plains pas.

LESAGE.

Et tu fais bien. Malheur à celui qui met un tiers dans la confidence de ses chagrins domestiques!

DUMONT.

Nous n'en sommes pas là, Dieu merci, et il ne faut pas attacher aux choses une importance qu'elles n'ont pas. Ma femme, vous le savez, a toujours été dominée, tantôt par une manie, tantôt par une autre.

LESAGE.

Je le sais.

DUMONT.

Dans les premières années de notre mariage, elle s'éveilla un beau matin avec la fantaisie de peindre : elle avait déjà enluminé des fleurs, elle voulut essayer le portrait et me prit pour modèle. Pendant six mois je posai régulièrement quatre heures par jour. Je séchais de fatigue et d'ennui.

LESAGE.

Pauvre Dumont!

DUMONT.

Heureusement pour moi qu'elle se découragea : ses ouvrages étaient détestables.

LESAGE.

Cela tenait peut-être au choix de son modèle.

DUMONT, *souriant.*

Ah, mon oncle, je ne vous reconnais pas là.

LESAGE.

L'épigramme est bien innocente.

DUMONT.

Rassurez-vous, je ne me fâche pas d'une épigramme; ma femme a eu soin de m'y accoutumer. Les siennes sont quelquefois piquantes, mais je m'en venge en n'ayant pas l'air de les comprendre. Quand je m'aperçois qu'elle vise à l'esprit, j'oppose à ses traits des naïvetés qui la désolent. Elle est ma dupe, et je ris intérieurement de son dépit.

LESAGE.

Continue, mon ami. (*A part.*) Interrompre un pauvre mari qui médit de sa femme, il y aurait conscience.

DUMONT.

A la manie de la peinture succéda celle de la musique. Mme Dumont quitta ses pinceaux pour prendre une guitare. Comme on ne compose maintement que des nocturnes, elle s'imagina qu'elle ne produirait d'effet que dans le silence de la nuit. Elle commençait donc

son charivari à onze heures du soir, pour n'y mettre fin qu'au lever du soleil.

LESAGE.

Et je te vois tombé de fièvre en chaud mal.

DUMONT.

Vous l'avez dit, mon oncle. Je passais les nuits sans fermer l'œil. Le ciel eut pitié de moi. Pour se consoler d'avoir échoué dans les arts, Mme Dumont voulut avoir des soirées; une fois par semaine aussi, un petit nombre d'amis choisis venaient égayer nos dîners.

LESAGE.

Je m'en souviens.

DUMONT.

Bonne table, convives aimables, gaîté franche, voilà des plaisirs vrais! Que les temps sont changés! Les dîners sont courts, nous sommes tout esprit; la simplicité est réputée bêtise, le naturel trivialité, la gaîté grossièreté.

LESAGE.

C'est fort embarrassant.

DUMONT.

Voilà pourquoi, je gage, vous fuyez nos soirées.

LESAGE.

Que deviendrais-je au milieu de ces prétendus gens aimables qui distillent l'esprit. Je ne pourrais jamais placer un mot; je ne saisirais ni leurs *intentions*, ni leurs *réticences;* je ne les entendrais pas.

DUMONT.

Je le crois bien; il arrive si souvent à ces messieurs de ne pas s'entendre eux-mêmes! Mais vous feriez comme moi.

LESAGE.

Et comment fais-tu?

DUMONT.

Quand j'ai deviné à l'air de quelque beau parleur qu'il a dit un bon mot, je me mets à rire, et on me fait l'honneur de croire que je l'ai compris.

LESAGE.

C'est fort bien se tirer d'affaire. Mais tu t'interdis toute observation devant Mme Dumont.

DUMONT.

D'autant qu'elle les recevrait mal. Maintenant, la voilà possédée du démon dramatique,

LESAGE.

A qui le dis-tu? C'est chez moi qu'elle devait lire ce soir une comédie de sa façon.

DUMONT.

Je crains bien qu'il n'y ait encore rien de fait. Comme j'ai l'honneur d'être le secrétaire de Mme Dumont, elle m'a fait écrire hier trois lettres : l'une, à M. Delurne,

Le père infortuné d'un drame larmoyant ;

l'autre, à M. Fracas, auteur de mélodrames ; et la troisième, à M. Dutrait, chansonnier de profession. Nous attendons ces messieurs ce matin.

LESAGE.

Comme il est douteux que malgré le concours de ces trois auteurs, Mme Dumont ait terminé sa comédie pour ce soir, charge-toi de lui dire que nous avons remis à huit jours le plaisir de l'entendre.

DUMONT.

Je ne m'en charge pas. Restez ou revenez, tout comme il vous plaira. Mais faites votre

commission vous-même. Pour avoir la paix chez moi, je ne me mêle plus de rien.

LESAGE.

C'est-à-dire que tu n'es plus qu'une machine.

DUMONT, à part.

Le mot est dur. (Haut.) Ah! mon oncle, à combien de sacrifices ne faut-il pas se résigner quelquefois, pour conserver la paix du ménage! Pourquoi m'exposerais-je à perdre l'affection de ma femme, en heurtant de front des fantaisies d'un moment?.... Attendons qu'elles soient passées.

LESAGE.

Tu as peut-être raison. Ma nièce a des sentimens honnêtes, un excellent cœur : il ne faut désespérer de rien : la fièvre baissera, et tout rentrera dans l'ordre. Adieu, mon cher Dumont; je reviendrai dans la matinée.

SCÈNE III.

DUMONT, seul.

Mon oncle craint que ma femme, emportée par une imagination vive, n'oublie qu'on n'est heureux qu'en faisant le bonheur de ceux qui nous environnent. Non, non ! ces craintes ne sont pas fondées. Les travers de l'esprit ne prévalent pas sur la bonté du cœur. Cette nouvelle fantaisie passera comme les autres, et peut-être même plus vite encore. Mme Dumont consentira-t-elle à solliciter elle-même acteurs et directeurs; s'exposera-t-elle à leurs dédains; aura-t-elle assez de persévérance pour arriver, malgré les coteries et les tours de faveur, à la représentation de ses ouvrages; s'abaissera-t-elle à composer avec ces cabaleurs à gages qui sifflent ou applaudissent les nouveautés, aux risques et périls des spectateurs paisibles? Tant de difficultés la rebuteront. Elle vogue sur une mer trop féconde en naufrages, pour ne pas rentrer bientôt au port.

SCÈNE IV.

Mme DUMONT, DUMONT.

MADAME DUMONT.

Bonjour, monsieur Dumont. Dites-moi, personne n'est-il encore venu?

DUMONT.

Pardonnez-moi, monsieur Lesage.

MADAME DUMONT.

Mon oncle? et il n'a rien demandé?

DUMONT.

Il est venu pour savoir si vous liriez ce soir....

MADAME DUMONT.

Cela suffit. Ces messieurs devaient être ici à midi, et il est bientôt deux heures!

DUMONT, à part.

La journée se dispose mal.

MADAME DUMONT.

Ils m'auront oubliée! dans quel embarras ils me laissent! jamais je n'ai attendu avec autant d'impatience. (A Dumont.) Mon ami, soyez

assez bon pour prendre ces livres ; replacez-les dans ma bibliothèque, et apportez-moi des théâtres.

(Dumont sort, emportant des livres.)

SCÈNE V.

Mme DUMONT, seule.

Quel plaisir! quel triomphe ce serait pour moi, si ma pièce était représentée! Confondue dans la salle, avec les spectateurs, et gardant modestement l'incognito, j'observe l'acteur dans toutes les situations de son rôle. Son accent, son geste, son regard, rien ne m'échappe. Il a saisi, rendu mes intentions..... On l'applaudit. Ces applaudissemens portent au fond de mon cœur un plaisir indicible. Le succès se déclare, les applaudissemens redoublent, le dénoûment excite l'enthousiasme, les voûtes de la salle retentissent;... de toutes parts on demande l'auteur,.... et je suis là. Un acteur s'avance gravement sur la scène, et dit : *Messieurs, la pièce que nous venons d'avoir l'hon-*

neur de représenter devant vous, est de.... on respire à peine pour l'entendre.... *est de madame....* C'est d'une femme! on l'interrompt par des *bravos....* de *madame....* il me nomme.... Je triomphe.... O moment délicieux! faut-il y renoncer?

SCÈNE VI.

DUMONT, Mme DUMONT.

(Dumont entre avec des volumes qu'il dépose sur une table. Il s'avance ensuite vers Mme Dumont qui, préoccupée, ne le voit ni ne l'entend.)

DUMONT.

Madame?

MADAME DUMONT.

Ce succès fixait l'opinion.

DUMONT.

Madame?

MADAME DUMONT.

La réputation de femme d'esprit est si relative. Personne n'aurait pu me la contester. Je l'emportais sur mes rivales qui se croient im-

mortelles, pour avoir fait insérer deux couplets dans le Chansonnier des Grâces?

DUMONT, *plus haut.*

Madame?

MADAME DUMONT, *avec surprise.*

Ah!

DUMONT.

Depuis dix minutes, je suis devant vos yeux, sans que vous me voyiez; je vous parle, sans que vous m'entendiez.

MADAME DUMONT, *avec distraction.*

Je ne faisais pas attention à vous.

DUMONT, *saluant*

Vous me comblez.

MADAME DUMONT.

En vérité,... vous croyez peut-être qu'il y a de l'esprit dans ce que vous venez de dire.

DUMONT.

De l'esprit? je n'y vise pas, et je m'en passe à merveille : voyez comme je me porte.

MADAME DUMONT.

Ah! quand il s'agit de dire quelques balourdises....

DUMONT.

Oui, des balourdises, puisque balourdises il y a. Que voulez-vous, Madame, les balourdises me font rire, elles me rafraîchissent le sang.

MADAME DUMONT.

Je ne m'étonne plus que vous jouissiez d'une si belle santé.

DUMONT.

Bien!

MADAME DUMONT, d'un air caressant.

Monsieur Dumont, voulez-vous être bien complaisant,... bien aimable?...

DUMONT, avec empressement.

Parlez, Madame.

MADAME DUMONT.

J'ai à travailler, et....

DUMONT.

Je vous gêne. Du moins on sait à quoi s'en tenir. (A part en sortant.) Allons, encore un peu de patience.

SCÈNE VII.

Mme DUMONT, seule.

Ce pauvre Dumont! je le traite quelquefois avec une vivacité que je ne me pardonne pas. Mais aussi, pourquoi prend-il si mal son temps pour faire le mauvais plaisant? S'il savait ce que j'éprouve d'impatience... Ces messieurs ne viendront plus, il faut y renoncer. A quelles humiliations ils m'exposent. Ces dames ne m'épargneront pas ce soir, chez mon oncle; je deviens l'objet de leurs railleries; me voilà couverte de ridicules. Pourquoi me suis-je tant avancée?... Amour-propre, que de fautes tu nous fais commettre!...

SCÈNE VIII.

Mme DUMONT, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame veut-elle recevoir un jeune homme qui, moitié parlant, moitié chantant, vient de me dire qu'il se nommait Dutrait, et m'a chargé de l'annoncer?

MADAME DUMONT, à part.

Je respire. (Haut.) Faites entrer.

Le domestique sort.

SCÈNE IX.

Mme DUMONT, DUTRAIT.

MADAME DUMONT.

C'est monsieur Dutrait.

DUTRAIT.

Qui vous présente ses hommages respectueux, Madame.

MADAME DUMONT.

Mme de Mérange, mon amie, m'a beaucoup vanté vos jolies productions, Monsieur.

DUTRAIT.

Madame de Mérange est une femme charmante. C'est le tact le plus fin, c'est le goût le plus délicat.

MADAME DUMONT, à part.

M. Dutrait ne manque pas d'amour-propre.

DUTRAIT.

Elle m'a parlé aussi de vos projets. Je suis heureux que vous veuilliez bien m'y associer.

MADAME DUMONT.

Ah! Monsieur, comme vous vous êtes fait désirer!

DUTRAIT.

Que de pardons, Madame, je dois vous demander! Malgré mon empressement, il m'a été impossible d'arriver plus tôt. Vous connaissez, au moins de réputation, Folleville?

MADAME DUMONT.

Folleville? non; ... je n'en ai jamais entendu parler.

DUTRAIT.

L'auteur du dernier vaudeville sifflé.

MADAME DUMONT.

On en siffle tant!

DUTRAIT.

Oh mais, celui-là l'a été complétement! Un de nos auteurs s'en était chargé. Heureusement qu'on ne laisse rien tomber au Vaudeville. A la seconde représentation nous avons ressuscité la pièce, et pour nous en remercier, Folleville nous a donné ce matin le déjeuner le plus galant, ... un déjeuner de Lucullus.

MADAME DUMONT.

En sorte que vous étiez en goguettes, quand je me mourais d'impatience en vous attendant.

DUTRAIT.

Après quelques verres de vin de Champagne, nous nous trouvions en verve.

MADAME DUMONT.

Je le crois.

DUTRAIT.

L'auteur qui avait fait siffler Folleville, fut mis sur le tapis. Nous savions qu'il était sur le point d'épouser une jeune veuve, aussi coquette qu'il est jaloux : un des convives nous apprit qu'à la suite d'une scène très-vive, ils avaient décidément rompu. Cette scène ayant révélé des secrets assez piquans, nous en avons fait le sujet de couplets qui demain circuleront discrètement.

MADAME DUMONT.

Mais vous n'avez nommé personne?

DUTRAIT.

Ah! Madame, nommer une femme en pareil cas! rendez-nous plus de justice; nous en sommes incapables.

AIR

D'une pareille inconséquence
Croyez-bien que nous nous gardons ;
Nous devons beaucoup d'indulgence
Aux fautes dont nous profitons.
Dans mes couplets, soyez sans crainte,
Jamais son nom ne paraîtra :
Seulement je l'ai si bien peinte,
Que chacun la reconnaîtra.

MADAME DUMONT.

Mais, Monsieur, avez-vous calculé les suites d'une pareille légèreté ?

DUTRAIT.

Sans doute : on en rira.

MADAME DUMONT.

Comment! de gaîté de cœur vous compromettez une femme victime peut-être de la calomnie d'un fat!

DUTRAIT.

Si l'on s'arrêtait à ces petites considérations, où en serions-nous? nos épigrammes seraient sans trait, nos couplets sans sel.

MADAME DUMONT.

Ah! Monsieur, pour un homme d'esprit!

DUTRAIT.

Eh, Madame! voilà bien souvent l'homme d'esprit!

MADAME DUMONT, à part.

Quand l'envie de briller a corrompu son cœur, pourquoi faut-il que j'aie besoin d'un homme aussi dangereux! (Haut.) Monsieur, changeons de conversation, je vous prie, et parlons de mes projets. Vous me voyez fort embarrassée.... J'ai compté sur vous pour me tirer d'affaire.... Vous allez vous moquer....

DUTRAIT.

Moi! ah! je ne me moque de personne.

MADAME DUMONT, avec intention.

Non.

DUTRAIT.

Avec la facilité, l'esprit dont vous êtes douée.

MADAME DUMONT.

Aidez-moi, Monsieur, et ne me flattez pas

DUTRAIT.

Peut-on vous demander, Madame, quelle est la production dont vous vous occupez?

MADAME DUMONT.

C'est une comédie en un acte. Je devais en faire ce soir même une lecture.

DUTRAIT.

Elle est donc achevée?

MADAME DUMONT.

Pas encore; mais mon plan est arrêté; quelques scènes principales sont dialoguées, et le reste peut être promptement terminé. D'ailleurs nous serons secondés : j'attends ce matin M. Fracas et M. Delurne.

DUTRAIT.

Et qu'en voulez-vous faire, bon Dieu?

MADAME DUMONT.

Monsieur Fracas reverra notre plan.

DUTRAIT.

Si vous voulez du bruit, du pathos, des scènes de nuit, des enlèvemens, des incendies, des assassinats, des spectres, adressez-vous à M. Fracas.

MADAME DUMONT.

Vous ne le traitez pas avec indulgence; cependant mon amie m'a assuré que ses mélodrames attiraient la foule.

DUTRAIT.

Cela ne prouve pas qu'ils soient bons.

MADAME DUMONT.

On me les a cités comme faisant grand plaisir.

DUTRAIT.

Oui; si l'on veut se prêter aux invraisemblances les plus choquantes.

MADAME DUMONT.

Vous aurez, je l'espère, plus d'égards pour M. Delurne. Tout Paris trouve dans ses drames un intérêt soutenu.

DUTRAIT.

M. Delurne? il est doué d'une sensibilité exquise; il est homme à pleurer en mangeant une praline. S'il travaille à votre comédie, vous pouvez être assurée d'avance de voir fondre en larmes tous les spectateurs. Vous ne risquez rien de faire afficher, le jour de la représentation, sur les portes du théâtre :

AIR : *Du vaudeville d'Arlequin afficheur.*

A ce drame on s'attendrira,
On pleurera de proche en proche;
Or, pour les loges, il faudra
Avoir deux mouchoirs dans sa poche.

De flacons on se munira,
Pour chaque belle évanouie;
Quant au parterre, on n'entrera
Qu'avec un parapluie.

MADAME DUMONT.

Voilà donc, messieurs les auteurs, comme vous vous traitez. En vérité vous me guéririez de l'envie d'entrer en lice. M. Dutrait, un peu de complaisance; songez que pour travailler ensemble nous avons besoin d'être d'accord.

DUTRAIT.

C'est difficile; car permettez-moi de vous le dire, Madame, nous sommes bien mal assortis.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un grand personnage en noir, qui ressemble à un catafalque, demande.....

MADAME DUMONT.

Faites-le entrer.

(Le domestique sort.)

C'est sans doute M. Delurne. Je vous en prie, M. Dutrait, faites-lui bon accueil.

SCÈNE XI.

DELURNE, Mme DUMONT, DUTRAIT.

DELURNE.

Madame, on m'a remis votre lettre touchante; j'ai pensé que je pouvais vous être utile, et mon cœur a volé vers vous. Trois fois heureux de vous servir, je viens recevoir vos ordres.

MADAME DUMONT.

Monsieur, je vous sais un gré infini de votre complaisance.

DUTRAIT, bas à Mme Dumont.

Ce diable d'homme, avec son grand air funèbre, me donne toujours le frisson. (A M. Delurne.) Je suis enchanté de vous voir, M. Delurne.

DELURNE, bas à Mme Dumont.

C'est ce petit faiseur de pont-neufs. (A Dutrait.)

Monsieur, j'ai toujours chéri votre talent et votre personne.

DUTRAIT, bas à Mme Dumont.

Et moi, j'ai toujours dormi à ses drames. (A Delurne :) Vous voyez, Monsieur, le plus sincère admirateur de votre génie.

MADAME DUMONT, à part.

Vive la franchise.

DELURNE, bas à Mme Dumont.

Je crois qu'il veut me railler. (A Dutrait :) Vos chansons font merveille, monsieur Dutrait, elles charment les échos du Pont-aux-Choux.

DUTRAIT.

Un sarcasme, monsieur Delurne!

DELURNE.

Monsieur, c'est un genre que je vous laisse. (Avec une sensibilité affectée.) Je ne veux pas d'esprit aux dépens du cœur.

MADAME DUMONT, avec émotion, et se rapprochant de Delurne.

Ce bon monsieur Delurne, quelle douceur, quelle sensibilité!

DELURNE, bas à Mme Dumont, vivement et avec aigreur.

J'ai rédigé un petit article diffamatoire que

je ferai insérer demain dans tous les journaux ; je veux que dans trois jours il soit déshonoré.

MADAME DUMONT, à part.

Fort bien ! Le petit article diffamatoire et le vaudeville peuvent aller ensemble. Ces messieurs ne valent pas mieux l'un que l'autre. S'ils s'expliquent, ils se querelleront : quelle situation embarrassante !

SCÈNE XII.

DUMONT, DELURNE, Mme DUMONT, DUTRAIT, FRACAS.

FRACAS, à Mme Dumont.

Madame, recevez de votre chevalier foi et hommage. (A Dutrait et Delurne :) Amis, à la vie et à la mort. (Familièrement :) Comment vont les chansons, les drames ? (Avec emphase :) Les plaisirs, la gloire, je m'intéresse à tous les genres : parlez.

AIR :

Je suis de tous les partis,
Voulez-vous chanter ? je chante ;

Pleurez-vous? je me lamente:
Voulez-vous rire? je ris.

DUTRAIT, à Mme Dumont.

Telle est sa bizarrerie:
Il tient de la comédie;
Il tient de la tragédie;
Il tient du grand opéra.
Vous trouvez dans sa fabrique,
Prose, vers, danse et musique,
De tout....

MADAME DUMONT.

Il réussira.
Oui, Monsieur réussira.

DUTRAIT.

Grâce au bon goût du siècle, il accomplit déjà votre prédiction.

FRACAS.

Je travaille pour tous les goûts; je dois contenter tout le monde.

MADAME DUMONT, à part.

Il est accommodant! (A Fracas:) Monsieur, vous arrivez fort à propos; vous allez nous mettre d'accord, vous nous serez d'un grand secours.

DUMONT.

Assurément; car....

MADAME DUMONT.

Laissez donc, monsieur Dumont. (Elle lui fait signe de disposer une table au milieu du salon.)

FRACAS, avec emphase.

Parlez, Madame, que faut-il entreprendre?

MADAME DUMONT.

Peu de chose : une comédie en un acte; mais il faut qu'elle soit terminée dans deux heures.

FRACAS.

Un impromptu! c'est où je brille. Les pièces qui m'ont fait le plus d'honneur ont été composées du jour au lendemaiu.

DUTRAIT, à Mme Dumont.

Je le crois bien; il n'y en a pas une seule dont le sujet soit de son invention.

MADAME DUMONT.

Allons, messieurs, ne perdons pas de temps; placez-vous, je vous prie.

(Les personnages se placent dans l'ordre suivant : Sur un fauteuil, isolé de la table, Dumont; au bout de la table (gauche du spectateur), Delurne; en face, Dutrait; ensuite, Mme Dumont; au second bout de la table (droite du spectateur), Fracas.)

(Quand tous les personnages sont assis :) Messieurs, j'ai tiré mon sujet de l'Histoire de France.

DUTRAIT.

Un sujet national.... Bravo !

DELURNE.

On s'attendrit toujours sur le destin de ses compatriotes.

FRACAS.

C'est chez les Français qu'on trouve ces actions d'éclat, cet héroïsme si dramatique dont l'effet est sûr.

MADAME DUMONT.

Permettez, Messieurs, j'ai choisi un trait de la vie de François Ier.

FRACAS.

Le modèle des braves.

DUTRAIT.

Le protecteur du gai-savoir.

DELURNE.

Prince fameux par ses revers.

MADAME DUMONT.

Je vais lire le chapitre qui m'a fourni mon sujet :

« François Ier, chassant dans les environs de » Blois, vit une jeune femme assise au pied » d'un arbre. Ses vêtemens annonçaient sa for-

» tune passée; elle paraissait flétrie par de longs
» chagrins, abandonnée du monde entier. Un
» chien, seul ami que le malheur n'éloigne pas,
» était tristement couché à ses pieds....

DELURNE

Bon animal! le ciel t'a placé près de l'homme pour le faire rougir de son ingratitude.

DUMONT, *avec naïveté.*

C'est possible. Pourtant je serais d'avis qu'on supprimât le chien, parce que dans une comédie... un chien.

FRACAS.

Silence!

DUMONT, *à part.*

Monsieur s'en mêle, comme si ce n'était pas assez de ma femme pour me faire taire.

MADAME DUMONT, *continuant de lire.*

» Le Roi descend de cheval. Il était déjà près
» d'elle qu'elle ne l'avait pas encore aperçu.
» Vous souffrez, Madame, lui dit-il avec une
» émotion qui inspirait la confiance, vous souf-
» frez;... apprenez-moi vos malheurs, et si vous
» avez besoin de quelqu'appui, parlez. »

DUTRAIT.

Je reconnais ce prince qui disait : *une cour sans femmes est comme un printemps sans roses.*

MADAME DUMONT, continuant de lire.

» Je suis, répondit la dame, veuve d'un offi-
» cier tué à la bataille de Pavie. Un mandataire
» infidèle profitant de ma position, veut s'em-
» parer du patrimoine de mes enfans. Le procès
» qu'il m'a intenté a été jugé au parlement de
» Rouen,... je l'ai perdu. Le roi seul peut en or-
» donner la révision ; je viens me jeter à ses
» pieds pour obtenir cette grâce. Rassurez-
» vous, Madame, reprit François Ier, demain
» rendez-vous au palais du roi. Les portes s'ou-
» vriront, et foi de chevalier vos malheurs se-
» ront finis. La jeune infortunée sentit l'espé-
» rance renaître dans son cœur. Le lendemain
» elle se présente aux portes du palais. On la
» conduit à François Ier;... elle le reconnaît et
» tombe à ses genoux. Vous le voyez, lui dit-il,
» en la relevant et en souriant avec bonté, je suis
» assez bien en cour pour vous servir auprès
» du roi. Vos biens vous sont rendus, j'y ai
» ajouté une pension méritée par les services
» de votre mari, et je me charge de vos enfans.

» Mon chancelier fera reviser le procès qui vous » a ruinée. Si les répétitions de votre créan- » cier sont fondées, j'acquitterai votre dette. » S'il a abusé de la confiance de votre mari » pour vous dépouiller, il sera puni selon les » lois.

DUMONT, avec un attendrissement feint, et s'interrompant presqu'à chaque mot, parce que Mme Dumont le fixe pour le faire taire.

Le bon prince! Si aujourd'hui on suppri..... tous les procureurs fripp... qui traînent les affaires pour mieux ruin.... leurs cli.... il n'en resterait...

MADAME DUMONT, à Dumont.

Laissez donc..... Pensez-vous, Messieurs, que cette anecdote puisse être mise en scène avec succès?

FRACAS.

Oui, si vous en faites un mélodrame.

DELURNE.

Moi, j'en ferais un drame.

DUTRAIT.

Et moi, Messieurs, un vaudeville.

FRACAS.

Un vaudeville! vous n'y pensez pas, Monsieur Dutrait.

DUTRAIT.

Pardonnez-moi, Monsieur. François Ier aimait et chantait les belles. Il reste plusieurs couplets de lui qui attestent son goût, son esprit et sa galanterie. Le sujet appartient au vaudeville.

DUMONT, *avec une bonhomie feinte.*

Il a raison.

FRACAS.

François Ier fut l'honneur des chevaliers de son siècle. Intrépide dans les dangers, inébranlable dans les revers, son caractère est sublime. Le sujet m'appartient. Est-il un cadre plus brillant pour un mélodrame : évolutions militaires, combats singuliers, tournois, carrousels, se rattachent naturellement à mon action.

DUMONT.

Sans doute..... Il a raison.

DELURNE.

Il est un point essentiel qui vous a échappé, c'est que François Ier n'est qu'un personnage secondaire, la grande machine du dénouement, tandis que le principal personnage est la veuve en pleurs qu'il va secourir. Je donne à cette veuve, au sein de la misère, un caractère noble, fier : la fierté n'est permise

qu'à ceux qui n'ont rien. Elle soutient courageusement son infortune. Est-il un spectacle plus grand que celui de la vertu luttant contre le malheur. Dépouillée de tous ses biens par un homme perfide, elle manque des choses nécessaires à la vie. Pour rendre sa situation plus déchirante, je suppose qu'elle voit ses trois enfans mourir de faim. Quel tableau! Pâle, l'œil fixe, insensible à force de douleur, cette mère infortunée contemple ses enfans avec la stupeur du désespoir, quand le roi paraît comme un dieu protecteur, lui rend sa fortune et punit l'auteur de sa ruine. Voilà, Messieurs, une action touchante, un dénouement qui ravit. Ce sujet traité par une femme douée d'une sensibilité qui n'appartient qu'à son sexe, arrachera des larmes, et le succès est certain.

DUMONT, *feignant de s'essuyer les yeux.*

Pour le coup, c'est celui-ci qui a raison.

MADAME DUMONT.

Mais, Messieurs, il ne s'agit pas.....

DUTRAIT.

Vous ne voyez que drames, que mélodrames, et moi je soutiens que le sujet n'est propre qu'à faire un vaudeville. Je fais de la jeune veuve

une femme vive, spirituelle. Je la suppose éprise d'un jeune colonel. L'amour est la consolation la plus efficace. J'égaie l'action par des détails, des couplets piquans. Le procureur, tout procureur qu'il est, donne dans les filets qu'on lui tend. Son masque tombe par des incidens comiques. François I[er] mène l'intrigue, et ne se fait connaître que pour confondre un fourbe et unir deux amans.

DUMONT, *gaiement.*

Sans doute.....

MADAME DUMONT.

Messieurs, encore une fois, il ne s'agit point ici de ce qu'on pouvait faire de mon sujet, mais de ce que j'en ai fait. Ma pièce est fort avancée, terminons-la.

DUTRAIT, *en confidence à Mme Dumont.*

Laissez-les dire, nous la semerons de couplets inédits, que j'ai dans mon porte-feuille.

FRACAS.

Au moyen de quelques scènes que je vais indiquer, la pièce marchera.

DELURNE.

De l'intérêt, de l'intérêt, si vous voulez qu'elle

se soutienne. On exigeait autrefois qu'une comédie fît rire, on veut aujourd'hui qu'elle fasse pleurer. Quelques classiques crient encore contre les drames; et que sont la plupart de nos comédies nouvelles? des drames. Je le répète : faites pleurer.

DUTRAIT.

Faites rire.

FRACAS.

Frappez fort.

MADAME DUMONT, avec impatience.

Accordez-vous, Messieurs, de grâce, accordez-vous, ou nous n'en finirons jamais. Voulez-vous entendre ma pièce?

TOUS.

Nous écoutons.

MADAME DUMONT, à part.

C'est bien heureux. (Haut.) « Scène première...

DELURNE, interrompant.

Un moment, s'il vous plaît, procédons avec ordre. Quel est d'abord le titre de la pièce?

MADAME DUMONT.

Nous lui donnerons un titre, quand nous l'aurons finie.

DELURNE.

Madame, prenez-y-garde! le titre est plus essentiel que vous ne pensez; c'est de lui que bien souvent dépend la vogue d'un ouvrage.

FRACAS.

Intitulons-la François Ier, c'est l'honnête homme de la pièce, c'est le beau rôle.

DUTRAIT.

Eh! M. Fracas, ces rôles-là sont ceux qui réussissent le moins.

AIR :

On applaudit aux tours d'adresse
D'un valet fourbe, ingénieux,
Et l'honnête homme de la pièce,
Est souvent le plus ennuyeux.
Figaro séduit, il entraîne,
Tous ses traits sont étincelans :
Dans le monde comme à la scène,
Les fripons sont les plus brillans.

Je lui voudrais un titre plus piquant : *Le Procureur en défaut*, par exemple.

DELURNE.

Et moi, Messieurs, je donnerais pour titre à la pièce : *Misère et Courage.*

FRACAS.

J'aime les titres bizarres, je ne m'en défends pas; mais vous conviendrez, Monsieur Delurne, que le vôtre est bien vague. Il convient à mille pièces; il ne présente pas d'idée fixe; enfin c'est une énigme.

DUTRAIT.

Tant mieux! Il est bon qu'un titre soit une énigme, afin qu'on aille voir la pièce pour en avoir le mot.

MADAME DUMONT.

Vous ne vous accorderez pas plus sur le titre que sur autre chose, passons outre s'il vous plaît. « Scène première.....

FRACAS.

Avez-vous, du moins, nommé vos personnages?

MADAME DUMONT, à part.

Il faut avoir une patience d'ange! (Haut.) Non, Monsieur! mais ce sera sitôt fait.

FRACAS.

Encore faut-il les nommer.

DELURNE.

Nommons-les.

DUTRAIT.

J'appellerais le procureur monsieur le Probe; son nom ferait antithèse avec son caractère.

DELURNE.

Et moi, je l'appellerais....

MADAME DUMONT.

Vous allez vous disputer à présent pour les noms; laissons-les en blanc, je les remplirai; mais poursuivons, je vous en supplie. « Scène première.... L'action se passe dans une maison de campagne, aux environs de Blois.

FRACAS.

Je l'aimerais mieux dans les Pyrénées.

MADAME DUMONT, à part.

Ces messieurs ne veulent pas m'entendre; il faut y renoncer!

DUTRAIT.

Pourquoi plutôt dans les Pyrénées qu'aux environs de Blois?

FRACAS.

Pourquoi? parce que les Pyrénées servent de réfuge à des troupes de bandits, ce qui nous donnerait de grandes ressources.

DUTRAIT.

Voyons les ressources de M. Fracas.

FRACAS.

Dès les premières scènes, nous introduisons des voleurs....

DUTRAIT.

Eh! monsieur Fracas, n'avons-nous pas déjà un procureur! à quoi bon embarrasser l'action de personnages inutiles?

DUMONT, à Mme Dumont.

Madame.

MADAME DUMONT, l'interrompant.

Laissez-donc.... Messieurs....

FRACAS.

De personnages inutiles! mais songez donc aux coups de théâtre que mes voleurs produiront : une jeune femme éplorée au milieu d'une troupe de brigands. François Ier lui-même, près d'être frappé du poignard assassin, quand sa garde le délivre. Le feu de l'artillerie, l'incendie qui gagne de tous côtés, l'édifice qui s'écroule et s'abîme, les braves de François Ier exterminant les brigands à travers les flammes; voilà un dénoûment qui fait....

DUTRAIT.

Du bruit....

FRACAS.

Croyez-moi, Madame, les voleurs sont d'un effet merveilleux.

DUTRAIT.

Mais aussi, convenez qu'on en voit partout.

FRACAS, avec humeur.

Monsieur, mettez-en, n'en mettez pas dans votre pièce, faites de votre comédie une bluette semée de pointes, ou un drame ennuyeux, à vous permis.

DELURNE.

Un drame ennuyeux! Eh bien, oui, Monsieur! Je le soutiens encore : si Madame veut tirer parti de son sujet, elle n'a qu'un moyen, c'est d'en faire un drame.

DUTRAIT.

Bien sombre, bien lugubre, comme celui de Comminges, n'est-ce pas? Quel drame! quels effets!

AIR : *C'est la fille à ma tante.*

J'entends d'Adélaïde
Les longs gémissemens.

L'Amour qui fut son guide
Redouble ses tourmens.
Enfin, elle succombe;
La mort vient la saisir:
On la voit dans la tombe....
Ça fait toujours plaisir.

DELURNE.

En dépit de vos railleries, Comminges, Monsieur, sera toujours un chef-d'œuvre.

DUTRAIT.

Je n'entreprends pas d'en faire la critique, c'est le pot au noir; mais vous m'avouerez que le frère Arsène et son Adélaïde, enfermés dans le même couvent, avaient beau jeu. Que ne s'expliquaient-ils?

DELURNE, piqué et se levant.

Monsieur, on ne répond pas à des raisons par des sarcasmes.

FRACAS.

De prétendus bons mots.

DUTRAIT.

Qui valent bien les niaiseries ampoulées qu'on débite sur les trétaux des boulevards.

DELURNE.

Plaisanteries déplacées.

DUTRAIT.

Je vous le pardonne ; vous ne vous connaissez pas en plaisanteries, Monsieur Delurne.

DELURNE.

C'en est assez, Monsieur ; brisons là, je vous prie.

MADAME DUMONT.

Monsieur Delurne....

DELURNE.

Madame, je ne m'attendais pas à être exposé aux épigrammes d'un chansonnier et aux brusqueries d'un bateleur.

FRACAS, *avec colère.*

Un bateleur ! Qu'entendez-vous, Monsieur, par un bateleur ?

DELURNE.

Vous.

FRACAS.

Misérable !

MADAME DUMONT.

Messieurs, faut-il vous rappeler que vous êtes chez une femme, et que vous lui devez des égards ?

DUTRAIT, *riant.*

C'est trop plaisant.

DELURNE, *se composant.*

Je ne l'oublie pas, Madame, et mon cœur est navré d'une scène aussi pénible ; mais j'espère que désormais vous saurez assez distinguer le vrai talent pour ne pas le compromettre. Adieu, Madame.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

DUMONT, Mme DUMONT, FRACAS, DUTRAIT.

FRACAS, *à la cantonnade.*

L'impertinent ! Vous avez cru peut-être qu'on pouvait m'insulter impunément, vous vous êtes trompé, morbleu ! (*Revenant sur l'avant scène.*) J'ai des amis qui sifflent mes confrères au besoin, je lève leur troupe en masse, je les arme de sifflets, et à la première représentation du drame dont vous nous menacez, j'en peuple le par-

terre. Moi-même, au milieu de la salle, je dirige la cabale. Je veux que la pièce tombe à plat, que l'auteur soit hué, conspué, vilipendé; nous verrons, morbleu, nous verrons.

(Fausse sortie.)

DUTRAIT.

Monsieur Fracas, dites nous donc adieu.

FRACAS.

Et vous, mon petit Monsieur de la chanson, tenez-vous bien.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

DUMONT, Mme DUMONT, DUTRAIT.

DUTRAIT.

Madame, M. Fracas vous quitte brusquement, je n'en suis pas étonné; il ne se pique pas de politesse, il voit mauvaise compagnie. M. Delurne prend la chose au sérieux; le sérieux est son genre. Quant à moi, je n'ai pas le courage de me fâcher contre vous. Mais comme la scène m'a paru comique, pendant qu'elle

m'est encore présente, je cours en faire un vaudeville. Vous me pardonnez de vous mettre en scène... Je vous présente mon respect.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

DUMONT, Mme DUMONT.

MADAME DUMONT, après un moment de silence.

Le sot! mais a-t-on vu des originaux de cette espèce-là? (Chiffonnant son manuscrit avec dépit, et le jetant au milieu du salon.) On en dira ce qu'on voudra, j'y renonce.

DUMONT, ramassant le manuscrit et le montrant au parterre.

O vicissitudes des choses humaines!

MADAME DUMONT.

Hé bien, Monsieur Dumont!

DUMONT.

Hé bien, Madame!

MADAME DUMONT.

Que faites-vous là?

DUMONT.

Je déplore le sort de notre comédie morte avant d'être née.

MADAME DUMONT.

Le trait est neuf et délicat.

DUMONT.

Il faut convenir que ces Messieurs nous ont été d'un grand secours.

MADAME DUMONT.

Encore!

DUMONT.

Allons, Madame, un peu de douceur. Ce n'est pas ma faute si votre pièce a fait naufrage.

MADAME DUMONT.

Je ne comptais pas sur vous pour la sauver.

DUMONT.

Et vous aviez raison. Ah, mon Dieu! n'avoir pas même eu la satisfaction, ni l'un, ni l'autre, de donner notre avis! car tandis que vous étiez occupée à me faire taire, ces Messieurs vous empêchaient de parler.

MADAME DUMONT.

Je ne suis pas du tout disposée à me laisser persifler, je vous en avertis.

DUMONT.

Il faut pourtant vous y résoudre. Grâce à M. Fracas, vous allez devenir le sujet de toutes les conversations; M. Delurne insérera dans les journaux votre mésaventure; M. Dutrait en fera un vaudeville; enfin vos pretentions à devenir auteur....

MADAME DUMONT.

Mes prétentions à devenir auteur! vos expressions sont d'une maladresse insupportable.

DUMONT.

Passe. Si Madame ne m'injuriait pas, j'ai aussi un sujet de comédie.

MADAME DUMONT.

Vous, Monsieur Dumont?

DUMONT.

Oui, moi, et je vous en ferais part.

MADAME DUMONT.

Volontiers. Est-il de votre invention?

DUMONT.

Oui, Madame.

MADAME DUMONT.

Je suis curieuse de connaître un sujet de comédie de l'invention de M. Dumont; il doit être plaisant.

DUMONT.

Peut être. Une femme prit un mari d'une simplicité qu'on regardait comme de la bonhomie, pour ne pas dire plus. Voilà un caractère.

MADAME DUMONT, *riant.*

Et je sais bien, Monsieur Dumont, qui est-ce qui me servira de modèle.

DUMONT.

Observez cependant qu'il n'était pas si bête qu'il le paraissait.

MADAME DUMONT.

Bon!

DUMONT.

Non! Mais il gardait cet air-là comme une dispense d'esprit, ce qui le mettait à l'aise. Pendant les premières années de son mariage, tout allait assez bien, à quelques fantaisies près de Madame, que le mari supportait avec une résignation qui ne fut point assez appréciée. Après

des efforts inutiles pour se distinguer dans les arts, Madame voulut briller dans le monde, mais trouvant que les succès qu'elle avait comme femme aimable ne lui suffisaient pas, elle voulut prendre rang parmi les femmes auteurs.

MADAME DUMONT.

Croyez-vous en avoir encore pour longtemps.

DUMONT.

C'est ici que commence ma pièce.

MDAME DUMONT.

J'aimerais mieux savoir où elle finit.

DUMONT, avec fermeté.

Ecoutez, je vous prie, Madame. Cette femme chérie de tous ceux qui la connaissaient, destinée à faire le bonheur de son époux, trouva ses amis trop simples et les négligea, ne vit plus dans son mari qu'un bonhomme et le traita avec dédain. Voilà encore un caractère. (Avec intention.) Peut-être savez-vous aussi qui vous prendrez pour modèle.

MADAME DUMONT, avec confusion.

Monsieur.

DUMONT, *d'un ton pénétré.*

Son mari, trop faible, sans doute, redouble de patience, de douceur, la comble de soins : elle n'en tient aucun compte. Sa complaisance descend jusqu'à la servitude; elle ne s'en aperçoit pas; elle cherche au contraire à l'abaisser encore, et ne sent pas qu'une femme qui humilie son mari se dégrade elle-même.

MADAME DUMONT, *avec émotion.*

Ah, Monsieur!

DUMONT.

Voici, Madame, deux caractères en opposition. En les développant, vous trouverez des scènes intéressantes. *(Avec sensibilité.)* Quant au dénouement, c'est à vous de le fairc naître. Tâchez de conserver à la femme un cœur honnête, qu'elle sente jusqu'à qu'elle point la vanité l'égarait, qu'elle reconnaisse ses véritables amis, qu'elle revienne à eux, enfin quelle fixe à jamais le bonheur de son ménage.... Adieu, Madame, je vous laisse y penser.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

Mme DUMONT, seule.

Quelle leçon!... j'en suis anéantie. Mais ai-je bien véritablement les torts qu'il me suppose? ne les a-t-il pas exagérés ?... Ses dernières paroles m'ont troublée. (Elle s'assied près d'une table et prend un volume.) Quand on a des reproches à se faire, on cherche les distractions, on craint de se trouver avec soi-même.... Grand Dieu en serais-je là..... lisons : La femme difficile à vivre. (Elle jette le livre avec colère et prend un autre volume.) La jeune femme colère... Il semble qu'on l'ait fait exprès *.

(M. Lesage et Dumont sont entrés pendant ce monologue, et au moment indiqué par un*. M. Lesage fait signe à Dumont de passer dans une pièce voisine.)

Tout se réunit aujourd'hui pour m'accabler... Dans quel abandon ils me laissent..... Mais ai-je bien le droit de m'en plaindre? J'ai négligé l'amitié, les devoirs les plus doux et les plus sacrés, pour l'ombre d'une vaine gloire.... Ah! j'en suis bien cruellement punie.... C'est mon oncle.

SCÈNE XVII.

Mme DUMONT, LESAGE.

LESAGE.

Bon jour, ma nièce. Hé bien ! où en sommes-nous ? Est-ce ce soir que tu nous lis ta comédie ?

MADAME DUMONT.

N'en parlons plus, je vous prie, mon oncle, j'y ai renoncé.

LESAGE.

Je n'en suis pas étonné. Tu t'étais imposé une tâche assez difficile. Au surplus, le malheur n'est pas grand : c'est partie remise.

MADAME DUMONT.

Non, décidément, non.

LESAGE.

Je te reconnais bien là. Tu ne sais prendre que des partis extrêmes : ton imagination exagère tout, et ce qui ne serait pour tout autre qu'une légère contrariété, devient pour toi un chagrin réel.

MADAME DUMONT.

Vous ne sauriez croire, mon oncle, tout ce que j'ai souffert aujourd'hui.

LESAGE.

Que t'est-il donc arrivé?

MADAME DUMONT.

Rien de bien important, sans doute; mais mille incidens m'ont conduite à des réflexions pénibles.

LESAGE.

Allons, allons, ma bonne amie, calme-toi, et ouvre-moi ton cœur.

MADAME DUMONT.

J'en ai besoin, mon oncle, car je ne suis pas heureuse.

LESAGE.

Parce que tu ne sais pas l'être. Ecoute-moi, je vais te prouver qu'il ne tient qu'à toi de le devenir : Tu as un mari honnête-homme?

MADAME DUMONT.

Digne de toute mon estime.

LESAGE.

D'une douceur.....

MADAME DUMONT.

Qui ne s'est jamais démentie.

LESAGE.

Qui t'aime.

MADAME DUMONT.

Sa complaisance, sa patience me l'ont prouvé.

LESAGE.

Ta fortune te met à l'abri de toute inquiétude. Que te manque-t-il donc? Veux-tu le savoir.... D'aprécier ces biens et d'en jouir. Je suis ton ami; je te dirai la vérité, dussé-je te déplaire. Le triomphe de quelques femmes auteurs t'a séduite. Tu as hazardé quelques productions légères, on a flatté tes premiers essais, parce qu'ils n'alarmaient pas tes rivaux. Un peu d'encens t'a énivrée; tu t'es crue supérieure à tout ce qui t'environnait. L'esprit seul trouvait grâce devant toi. Tu as insensiblement négligé tes meilleurs amis, comme si les triomphes de l'amour-propre valaient les douceurs de l'amitié.

MADAME DUMONT.

Mais, mon oncle, seriez-vous du nombre de ces censeurs austères qui croient que la plume

d'une femme ne doit écrire que les dépenses de sa maison.

LESAGE.

Dieu m'en garde! Les productions aimables des femmes sont le plus bel ornement de notre littérature.

MADAME DUMONT.

Il nous est donc permis de cueillir quelques fleurs, en vous laissant, Messieurs, la palme du génie.

LESAGE.

Hé, mon amie! sois auteur si tu le veux; mais sois bonne femme. Ne perds jamais de vue qu'on ne peut comparer l'esprit aux qualités du cœur. Tous tes chagrins viennent de ton amour-propre mal dirigé; mets-le désormais à faire le bonheur de ton mari et de ta famille. La modestie est la première grâce d'une femme, la douceur sa première vertu.

MADAME DUMONT.

Vous me persuadez sans peine : je sens tous mes torts; mais comment les réparer?

SCÈNE XVIII.

DUMONT, Mme DUMONT, LESAGE.

(Dumont entre sans être aperçu.)

LESAGE.

En revenant pour toujours à ton mari, à ton meilleur ami, qui n'a pas cessé de te chérir.

MADAME DUMONT.

Si j'osais l'espérer.

DUMONT.

N'en doutez pas, mon amie.....

MADAME DUMONT.

Mon ami, pourrez-vous jamais oublier.....

DUMONT.

Des torts où le cœur n'est pour rien..... Je ne me souviendrai que du bonheur que j'éprouve en ce moment.

MADAME DUMONT.

Mon oncle, voilà votre ouvrage ; comment payer un pareil service ?

LESAGE.

Jouissez-en toute la vie, et ce sera ma récompense.

MADAME DUMONT, à Dumont.

Vous n'êtes plus embarrassé pour le denouement de votre pièce?

DUMONT.

Il a passé toutes mes espérances. Cependant, il y a quelque chose qui m'inquiète..... La conversion me paraît bien subite.

MADAME DUMONT.

Qu'importe! elle sera durable, je vous le promets. Je me souviendrai toujours de ce vers devenu proverbe :

L'ESPRIT QU'ON VEUT AVOIR GATE CELUI QUON A.

LES

ARTISTES EN VOYAGE,

OU

LES MOYENS DROITS SONT LES PLUS ADROITS.

PERSONNAGES.

LA MÈRE BAHUT.

THOMAS, fermier, fils de la mère Bahut.

COLETTE, fille de Thomas.

RENÉ, prétendu de Colette.

JUSTIN, jeune peintre.

SAINT-ELME, LARONDE, } artistes dramatiques.

La Scène est dans la ferme de Thomas, à deux lieues de Villefranche.

LES

ARTISTES EN VOYAGE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE BAHUT, COLETTE.

COLETTE.

EST-CE que c'est vrai, grand'maman, que l' père Bazile r'vient toutes les nuits derrière les murs de l'église?

LA MÈRE BAHUT.

Comment, si c'est vrai; sûrement qu' c'est vrai.

COLETTE.

Et pourquoi r'vient-i' ?

LA MÈRE BAHUT.

Ah! pourquoi?... i' y a b'en des choses à dire là-dessus : d'abord, (avec mystère et à demi-voix :) on dit qu'il était *phisolophe.*

COLETTE.

Phisolophe! Grand'maman, qu'est-ce c'est don' qu' les phisolophes?

LA MÈRE BAHUT.

Dam, j' n'en sais rien; mais faut que qu' çà soit de b'en méchantes gens, car on les fait pu' noirs que l' diable.

COLETTE.

Ha b'en, phisolophe ou non, l' père Bazile n'etait pas un méchant homme, b'en au contraire. Quand il était maire d' la commune, pauvres, riches, tout le monde le bénissait. La mère Alain avait perdu sa vache, c'était son gagne-pain, qui est-ce qui lui en a donné une autre? l' père Bazile! Quand Julien, le charpentier, s'est cassé la jambe, sa femme, ses enfans étaient sans pain, qu' est-ce qui les a nourris, en attendant qu' Julien r'prenne son ouvrage? l' père Bazile! Qu' est-ce qui entre-t'nait la paix des familles, mariait les filles, consolait ceux qu' avaient d' la peine, donnait

du pain à ceux qui en manquaient? l' père Bazile. Et l'âme d'un si brave homme serait en peine! ça ne se peut pas.

LA MÈRE BAHUT.

Voyez un peu la jeunesse d'aujourd'hui, faut qu' ça raisonne.

COLETTE.

Y a-t-il du mal à raisonner, quand on raisonne d'après la raison.

SCÈNE II

LA MÈRE BAHUT, COLETTE, RENÉ, sans être vu.

LA MÈRE BAHUT.

Comme c'te petite péronnelle-là décide. Quand minuit sonnera, va-t'en derrière les murs de l'église, et tu verras un grand fantôme tout blanc, avec une tête de mort, des yeux brillans comme des chandelles.

COLETTE.

Laissez-donc, grand' maman, j' n'ai pas peur des r'venans moi..... (Elle se retourne, aperçoit René; elle jette un cri et s'enfuit au coin du théâtre.) M'a-t-il fait peur! J' te prenais pour un esprit.

RENÉ.

Non, c'est moi.

COLETTE.

J' l' vois b'en, tu n'en fais jamais d'autres. Quand on y pense le moins, on est sûr de t'avoir sur les talons; curieux! jaloux!

RENÉ.

Allons, v'la encore que tu vas me gronder, à c'te heure. Attends-donc que j' soyons mariés, j' nous disputerons tout notre saoul.

COLETTE.

Mariés! J' serais b'en fâchée d'être ta femme.

RENÉ.

J' crois pourtant qu' ça ne tardera pas. L' père Thomas a dit comme çà que j' nous marierions à la Saint-Martin d'hiver, et nous v'là à la mi-octobre; j' compte les jours, vois-tu.

COLETTE.

Et moi, j' voudrais d'jà qu' ça soit fini, pour n'en plus entendre parler.

(René veut lui prendre la main.)

Laisse-moi.

RENÉ.

N' boude donc pas comme ça, Colette; est-ce que tu n' m'aimes plus ?

COLETTE.

Non.

RENÉ.

Tu fais semblant; mais j' suis b'en sûr que tu m'aimes toujours, car, pas p'u' tard qu'hier encore, tu m'as donné une fière taloche.

COLETTE.

Pourquoi m'as-tu fait peur ?

RENÉ.

Est-ce que c'est d' ma faute ! c'est la mère Bahut qui t' parlait de fantômes, de têtes de mort.

COLETTE.

Oui; on dit que l' père Basile revient.

RENÉ

Et que r'vient-i' faire l' brave homme ?

LA MÈRE BAHUT.

I' r'vient d'mander des prières.

RENÉ.

Bah! c'est un conte; qu'est-ce qui l'a vu?

LA MÈRE BAHUT.

Jacques l' bedeau.

RENÉ.

Il est plus avancé qu' moi; car j' n'ai jamais vu de r'venant, Dieu marci!

COLETTE.

Moi, j' n' s'rais pas fâchée d'en voir un.

LA MÈRE BAHUT.

Veux-tu te taire, impie!

(On entend frapper; frayeur générale.)

Ah! sainte Vierge, ayez pitié de nous!.... C'est lui.

COLETTE, avec frayeur.

N' dites donc pas ça, grand' maman. (A René:) René.... mon p'tit René!

RENÉ.

J' suis mon p'tit René, à présent qu' t'as peur.

COLETTE.

Va voir qui est-ce qui est à la porte, j' t'en prie.

RENÉ.

Oh que nenni ! tu m'appellerais curieux.

COLETTE.

J' pourrais au moins t'appeler poltron.

RENÉ.

Poltron ! c'est b'entôt dit ; j' n'ai pas tout-à-fait peur, mais j' n'aime pas à avoir affaire à des esprits. Quand on s'rait brave comme un César, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse à un homme qu' est déjà mort !

(On frappe une seconde fois.)

LA MÈRE BAHUT.

Ah ! mère de Dieu, secourez-nous !

COLETTE.

N'ayez donc pas peur, grand' maman, c'est mon père qui r'vient d' la ville.

RENÉ.

L' père Thomas sait b'en ouvrir sa porte ; il n'a pas besoin de frapper.

JUSTIN, en dehors.

Braves gens, ouvrez sans crainte.

COLETTE, à René.

Ouvre donc ; c'est p't' être des voyageurs qui se sont perdus dans l' bois.

(René va ouvrir.)

SCÈNE III.

LA MÈRE BAHUT, SAINT-ELME, JUSTIN, COLETTE, RENÉ.

SAINT-ELME.

Nous frappons bien tard à votre porte.

COLETTE.

Et, sans reproche, vous nous avez fait b'en peur!

JUSTIN.

L'embarras dans lequel nous nous sommes trouvés peut seul nous servir d'excuse. La nuit est si noire, qu'on ne voit pas à deux pas devant soi : nous étions égarés; une lumière, que nous avons vue briller à travers la fenêtre de cette maison, nous a guidés pour arriver ici. Soyez assez bonne pour nous dire combien on compte pour arriver à Villefranche.

COLETTE.

Deux lieues.

RENÉ.

Deux petites lieues.

COLETTE.

Deux grandes lieues, et d' b'en mauvais chemins !

JUSTIN, à part.

Elle est fort bien, cette petite villageoise ! (Bas à Saint-Elme :) Tâchons de rester ici.

SAINT-ELME.

Nous sommes harrassés ; nous ne pourrons jamais trouver le chemin.

JUSTIN, regardant Colette.

Pour moi, je ne me sens plus la force de faire un pas.

SAINT-ELME, à la mère Bahut.

Ne vous serait-il pas possible, ma bonne mère, de nous donner l'hospitalité ?

LA MÈRE BAHUT.

Ça n' se peut pas, mes enfans, j'en ons b'en du r'gret, mais c' n'est pas possible.

SAINT-ELME.

Allons, bonne mère, avec un peu de bonne volonté, tout s'arrangerait.

JUSTIN.

Nous ne sommes pas difficiles ; nous coucherons où vous voudrez.

SAINT-ELME.

Pourvu que nous soupions.

JUSTIN.

Et la moindre chose nous suffira.

SAINT-ELME.

La moindre chose ! Si tu es au régime, tu me regarderas faire ; quant à moi, je me sens disposé à faire honneur au souper.

LA MÈRE BAHUT.

N' vous disputez ni pour le souper, ni pour le coucher, c' n'est pas la peine.

SAINT-ELME.

Mais, écoutez donc ! Nous ne vous causerons pas le moindre dérangement : un lit de camp, un matelas à terre....

JUSTIN.

Une botte de paille fraîche dans la grange, nous serons toujours mieux là que sur les chemins.

SAINT-ELME.

Quant au souper, vous devez avoir des œufs,

voilà de quoi faire une omelette : dès qu'on a des œufs, on a des poules, c'est une conséquence forcée; eh bien! mettez-nous une poule à la broche, une de ces poules qui ne pondent plus, voire même un vieux coq, eût-il chanté du temps de la Passion, nous avons de bonnes dents. Pour le vin, naturel et droit en goût, c'est tout ce qu'il nous faut : on n'est pas plus accommodant, j'espère.

RENÉ.

Des matelas pour se coucher, du bon vin, des poulets à la broche, i' n' leu' faut qu' ça!

COLETTE.

Te tairas-tu, mauvais cœur!

JUSTIN.

D'ailleurs, nous ne voulons pas vous être à charge, nous paierons généreusement notre dépense.

RENÉ

I' s' croient à l'auberge!

COLETTE.

Veux-tu te taire, encore une fois!

RENÉ.

Parce que s'ti-là vous fait les yeux doux, vous voulez qu'i' reste!

COLETTE.

Sans doute.

JUSTIN.

Allons, bonne mère, laissez-vous toucher!

SAINT-ELME.

Peut-être voulez-vous savoir qui nous sommes? C'est trop juste, et nous allons vous satisfaire. Mon ami est lithographe, et moi artiste dramatique. Nous allons tous deux à Toulouse : lui, pour lithographier la grande coquette, l'ingénue et le premier rôle du grand théâtre; moi, pour donner quelques représentations qui étonneront les bons Toulousains, et dont on se souviendra long-temps.

LA MÈRE BAHUT.

Quoique j'n'entendions pas un mot de c' que vous v'nez d' dire, je crois b'en qu' vous êtes d'honnêtes garçons; maugré ça j' vous l' r'pétons, j' nons pas de quoi vous donner à souper, j' nons pas d' place pour vous loger : par ainsi, n' pardez pas vot' temps, i' s' fait tard, r'mettez-vous en route.

JUSTIN, regardant Colette.

C'est désespérant.

COLETTE.

Si mon père était ici, lui qu' est si bon, i' n' renverrait pas ces messieurs au milieu d' la nuit.

LA MÈRE BAHUT.

Si Thomas était là, i' f'rait c' qu'i' voudrait; i' n'y est pas, j' fais c' que j' veux, entendez-vous, mam'selle?

JUSTIN.

Et où est-il, ce brave homme de père?

COLETTE.

A Villefranche, chez mon oncle.

SAINT-ELME.

Votre oncle? je dois le connaître- N'est-il pas?....

COLETTE.

Epicier.

SAINT-ELME.

C'est cela, épicier, à Villefranche. Attendez donc; j'ai son nom sur le bord des lèvres.

COLETTE.

Ledoux.

SAINT-ELME.

Ledoux, c'est cela même. Un homme, là.... d'une taille.....

COLETTE.

Oh ! il est gros et grand.

SAINT-ELME.

Et d'une figure.....

COLETTE.

D'une bonne figure. I' rit toujours.

SAINT-ELME.

Je le vois encore ce bon M. Ledoux. Je puis dire que je suis un de ses meilleurs amis. N'avait-il pas ?....

COLETTE.

Vous voulez p't-être parler d'une tante. Il y a deux ans qu'elle est morte.

SAINT-ELME.

Oh, pauvre femme ! J'apprends sa mort avec bien de la peine.

COLETTE.

J' l'avons b'en pleurée, c'était la propre sœur de mon père. Heureusement que mon oncle attend mon cousin, qui r'vient de l'armée, ça l' consolera un peu.

LA MÈRE BAHUT.

P't-êt'e b'en qu' Thomas va nous les amener tous les deux. Par ainsi, comment est-ce que j'aurions pu vous donner à coucher?

COLETTE.

Attendez donc qu' mon cousin soit arrivé. I' n' l'était pas encore hier. I' n' viendront qu' dans queuques jours.

JUSTIN.

Vous allez être bien heureuse de revoir votre cousin?

COLETTE.

Ma fine, j'en serai b'en aise, quoique je ne le connaisse pas.

JUSTIN.

Vous ne le connaissez pas?

COLETTE.

I' s'est engagé, à douze ans, dans la musique d'un régiment. Il y a treize ans qu'il est parti. J' crois b'en qu' mon père n' le r'connaîtrait pas non plus.

JUSTIN, bas à Saint-Elme.

Un cousin qu'on n'a jamais vu.....

SAINT-ELME, bas à Justin.

Je l'entends, je serai ce cousin.

JUSTIN.

Non; non, je me charge du rôle.

SAINT-ELME, haut à la mère Bahut.

Je détermine mon ami à se remettre en route puisqu'il est impossible de rester ici. Nous ne voulons pas vous importuner plus long-temps.

JUSTIN, bas à Saint-Elme.

Et des uniformes?

SAINT-ELME.

Costume obligé d'un jeune premier. J'en ai dans mon sac.

JUSTIN, haut à Colette.

Vous attendez votre père?

COLETTE.

I' d'vrait déjà être ici.

SAINT-ELME, bas à Justin.

Partons vite.

JUSTIN, haut à Colette.

C'est avec peine que je vous quitte.

RENÉ, à part.

C'est dommage.

SAINT-ELME.

Adieu, bonne mère.

COLETTE.

Prends une lanterne et va conduire ces messieurs.

RENÉ.

J' n' demande pas mieux que d' les voir partir, mais pour les conduire..... sarviteur.

COLETTE.

Fais donc c' qu'on t' dit, une fois dans la vie.

RENÉ.

Et qu' est-ce qui m' ram'nera moi ? Faudra que j' m'en r'vienne tout seul; et puis passer à c'te heure-ci d'evant les murs du cimetière! J'aime mieux leux expliquer l' chemin. T'nez, vous prendrez à droite, et puis à gauche, toujours d'vant vous. Vous trouverez ici un sentier, c' n'est pas çà, et pis après un chemin de traverse, c' n'est pas encore çà, et au bout un chemin qui fait la fourche, et vous d'manderez.

SAINT-ELME.

Voilà qui est si clair que nous ne pouvons plus nous égarer.

JUSTIN, à René.

Cela suffit, ne vous dérangez pas. Adieu mon brave.

SCÈNE IV.

LA MÈRE BAHUT, COLETTE, RENÉ.

RENÉ.

Son brave! n' dirait-on pas qui s' moque de moi?

COLETTE.

Quand ça s'rait, j' n'en serais pas étonnée, tu le mérites si b'en.

RENÉ.

Là! v'la que j' mérite qu'on s' moque de moi, à c't' heure! J' vous d'mande un peu, dites-moi, en conscience, si j'ai une meine à c' qu'on s' moque de moi?

COLETTE.

C'est pourtant c' que tout l' monde fait.

RENÉ.

Tout l' monde! Vous, Mam'selle.

COLETTE.

Tu as des manières si gauches.

RENÉ.

Moi, j'ai des magnières gauches?

COLETTE.

Encore dimanche.....

RENÉ.

Eh b'en quoi, dimanche?

COLETTE.

Tu vas t'aviser d' manger des pommes en dansant.

RENÉ.

Qu'eu mal y a-t-il à manger des pommes en dansant? toutes les filles v'naient me tirer par mon habit; alles fouillaient dans mes poches pour prendre mes pommes, puis alles s'enfuyaient en riant. Est-ce que vous croyais qu'alles n'étaient pas b'en aises?

COLETTE.

Elles se moquaient de toi.

RENÉ.

Quoi! alles se moquaient de moi et alles mangions mes pommes?

COLETTE.

D'où viens-tu? on ne voit qu' ça.

RENÉ.

Si j' m'en avais douté!

COLETTE.

Est-ce que tu te doutes de queuque chose, toi?

RENÉ.

Oh que oui. Par exemple, je m' doute b'en que quand j' nous marierons, je n' serai pas à la noce.

COLETTE.

Pour peu que tu y aies regret, gn'ia rien de fait.

RENÉ.

Vous n' vous gênez pas pour me mettre l' marché à la main. Vous savez b'en qu' je n' vous prendrai pas au mot.

LA MÈRE BAHUT.

Finis donc, Colette, laisse-le un moment en repos, c' pauvre garçon, t'es toujours à le tourmenter.

RENÉ.

Pour ça, c'est b'en vrai, mère Bahut. Ah si

j' pouvais n' p'us l'aimer! mais j' n'en viendrai jamais à bout; m'est avis qu'on m'a jeté un sort.

LA MÈRE BAHUT.

Un sort!

RENÉ.

Oui, un sort. Quand j' vas aux champs, drès l' matin, i' m' semble qu'al' est là, à côté d' moi. J' l'y parle, comme si al' m'entendait, je m' dispute, je m' raccomode avec elle, j' ris, j' pleure; j' crois, Dieu m' pardonne, que j' pars l'esprit.

COLETTE.

Gn'y a pas d' danger, va, mon pauvre René.

LA MÈRE BAHUT.

Ça s' passera, va, m'n enfant, ça n' s' passera que trop tôt, et l' temps viendra où tu r'gret-t'ras c' mal-là.

RENÉ.

Ah j' crois b'en, mère Bahut, que j' n'en guérirai jamais.

LA MÈRE BAHUT.

Si fait, si fait. Drès qu' vous serez mariés, ça s' calmera petit à petit.

COLETTE.

Si j' t'épouse, écoute b'en mes conditions : d'abord j' ferai tout c' que j' voudrai.

RENÉ.

Faudra b'en, pis que j' n' pourrais pas vous en empêcher.

COLETTE.

Tu f'ras tout c' qui m' plaira ?

RENÉ.

Oui.

COLETTE.

Tu n' s'ras pas jaloux ?

RENÉ.

Ah d'am' ! j' tâcherai.

COLETTE.

A ces conditions, donne-moi ta main.

RENÉ.

Tatigué, vous faites d' moi tout c' que vous voulais. J'allais pleurer comme un enfant, à c't' heure me v' là gai comme un pinson.

LA MÈRE BAHUT.

Mais, Colette, est-ce que tu n' trouves pas qu' ton père est b'en long-temps à r'venir ? J' n'aime pas qu'i' s'attarde comme ça sur les chemins.

RENÉ.

V'là la leune qui s' lève.

COLETTE.

Vous savez b'en, grand'mère, qu'il nous a dit de n' pas nous tourmenter, s'il r'venait tard.

LA MÈRE BAHUT.

Oui, mais c'est égal, on n' peut pas s'empêcher de s' tourmenter.

COLETTE.

C'est b'en vrai, René, va voir queul' heure il est.

RENÉ.

Tout d' suite.

COLETTE.

Eh bien! où vas-tu?

RENÉ.

Dans le jardin, voir au cadran.

COLETTE.

Comment, nigaud, la nuit!

RENÉ.

Pis qu' i' fait clair de leune.

COLETTE.

Va voir à l'horloge.

RENÉ.

Au coucou ?

LA MÈRE BAHUT.

J' crois que j' viens d'entendre sonner huit heures.

COLETTE.

Huit heures! et mon père n'est pas encore revenu?

RENÉ.

N' vous tourmentais don' pas comm' ça, i' va arriver.

THOMAS, *dans la coulisse, appelant Colette.*

(Aux voyageurs qui le suivent :) Par ici, par ici.

COLETTE, *se levant précipitament.*

Ah, mon Dieu, je vous remercie, le voilà!

SCÈNE V.

LA MÈRE BAHUT, THOMAS, SAINT-ELME, JUSTIN, COLETTE, RENÉ.

(Saint-Elme et Justin ont une veste de chasseur à cheval, des bonnets de police et des moustaches. Saint-Elme porte les galons de fourrier. Justin feint de boîter.)

THOMAS.

Entrez, mes amis, entrez! et n' faites pas d' façons : vous êtes ici chez d' bonnes gens.

SAINT-ELME.

Soyez tranquille, nous en userons avec confiance.

THOMAS.

Et vous m' f'rez plaisir. (A la mère Bahut :) Ma mère, v'là des braves que j'ai rencontrés, et que j' vous amène.

LA MÈRE BAHUT, à part.

Comme si j'étions des aubergistes!

THOMAS.

Débarrassez-vous de vos sacs; ça doit peser à la longue.. (A la mère Bahut :) Ils ont déjà fait dix

lieues aujourd'hui ; pour arriver au gîte, il leur fallait encore deux heures de marche, la nuit, par de mauvais ch'mins! et j' les aurais laissés dans l'embarras ! Ma mère, vous n' m'auriez pas reconnu là !

LA MÈRE BAHUT.

J' t'ai toujours dit qu' t'avais trop bon cœur.

THOMAS.

Est-ce qu' y a du mal à ça ?

LA MÈRE BAHUT.

Non! quand on est riche.

THOMAS.

Si gn'y avait qu' les riches qui aient la parmission d' faire du bien, ils s'raient trop heureux! nous autres, j'nous en mêlons aussi; et b'en souvent c'est s'tila qu' a l' moins, qui donne de meilleur cœur.... T'nez, c' brave garçon-là n' pouvait plus marcher, il est blessé au pied.

COLETTE, *avec intérêt.*

Blessé ! oh ! Monsieur, asseyez-vous b'en vite ! Est-ce que vous souffrez ?....

JUSTIN.

Je ressens quelques douleurs par la fatigue de la marche; mais l'intérêt que vous daignez me témoigner me l'a déjà fait oublier.

RENÉ.

Encore un d'ensorcelé! I's en voulions tous à Colette.

THOMAS.

Mes amis, en attendant le souper, vous prendrez un verre de vin ?

SAINT-ELME.

Bien volontiers.

THOMAS.

René! à la cave!

RENÉ.

Allons, faut que j' sarve ces messieurs, à présent.

THOMAS.

Du vieux, entends-tu! l' deuxième tonneau à gauche; n' te trompe pas!

COLETTE.

Mais, va donc!

RENÉ.

Vous voyez b'en qu' j'y cours.

(Il sort lentement.)

SCÈNE VI.

LA MÈRE BAHUT, THOMAS, SAINT-ELME, JUSTIN, COLETTE.

THOMAS, à Colette.

Tu l' commandes b'en rudement !

LA MÈRE BAHUT.

C'est c' que j' l'i dis à tout moment.

COLETTE.

Tant pis ! C'est mon prétendu ; faut qu'i' s'accoutume à m'obéir.

JUSTIN.

C'est votre prétendu ? Il est bien heureux !

COLETTE.

Vous êtes b'en honnête.

JUSTIN.

Il doit lui être si doux de vous obéir !

LA MÈRE BAHUT.

Allons, allons, monsieur l' soldat, pas tant d' complimens aux jeunes filles : ça leux donne d' la vanité : alles en ont déjà assez.

THOMAS.

D'où v'nez-vous comme ca, camarades?

SAINT-ELME, à Justin.

Tenons-nous bien ; voilà les questions qui vont commencer. (A Thomas.) Du dépôt.

THOMAS.

Et vous allez?....

SAINT-ELME.

Au pays.

THOMAS.

On a d' bonnes jambes pour aller au pays?

SAINT-ELME.

Aussi avons-nous brûlé une étape aujourd'hui. J'ai bien regretté mes béquilles ambatotachiélasticotechniques.

THOMAS.

Miséricorde! qu'est-ce que c'est qu' ça?

SAINT-ELME.

Est-ce que vous ne connaissez pas l'ambatotachiélasticotechnie?

THOMAS.

J'nons jamais entendu parler de c'te bête-là.

JUSTIN, bas à Saint-Elme.

Tu es fou! tu vas tout gâter.

SAINT-ELME.

Laisse-moi faire, je sonde le terrain. (A Thomas :) L'ambatotachiélasticotechnie est l'art de faire trente lieues à l'heure, par le moyen de béquilles élastiques.

THOMAS, étonné.

C'est-i' possible!

LA MÈRE BAHUT.

Quand j'ai mon rhumatisme, j' marche aussi avec des béquilles.

THOMAS.

Oui, mais vous n' faites pas trente lieues à l'heure.

LA MÈRE BAHUT.

Oh pour ça, i' s'en faut.

THOMAS.

Je n' sais pas; j'ai b'en d' la peine à croire à votre ambachitacho......

JUSTIN.

Ambatotachiélasticotechnie.

THOMAS.

C'est du grimoire, je n'y entends ri'n. Je

n' pourrais jamais dire ça. Mais trente lieues à l'heure! vous volais donc comme un oiseau, c'est i' possible?

SAINT-ELME.

Rien de plus réel; et si vous voulez m'entendre un moment, vous en serez convaincu.

JUSTIN, à part.

Où va-t-il s'engager?

SAINT-ELME.

Vous avez deux béquilles en forme de spirales alongées.

THOMAS.

Qu'est-ce que c'est qu' ça?

SAINT-ELME.

Figurez-vous deux grands tire-bouchons.

THOMAS.

A la bonne heure! m'y v'là; j' m'en sers souvent, Dieu marci!

SAINT-ELME.

Ces deux béquilles, en forme de tire-bouchons, sont élastiques. Au moment où vous les placez ici, sous les aisselles, regardez-moi bien; le ressort est comprimé; au moyen d'un piston

que vous pressez, ce ressort se détend avec force, et vous lance à trente pas.

THOMAS.

Là..... voyais-vous!

SAINT-ELME.

Vous n'avez plus que le soin de vous diriger, parce qu'en retombant, votre poids comprime le ressort qui se détend de nouveau, vous donne une seconde secousse, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'étant arrivé à votre destination, vous pressez encore le piston qui arrête le jeu de la machine, et vous vous trouvez tout naturellement sur vos pieds, comme me voici.

THOMAS.

Hé b'en, voyais-vous, j' comprends ça.

SAINT-ELME.

J'en étais sûr. (A Justin.) A présent, nous sommes sauvés, tout passera.

THOMAS.

Tous les jours on invente queuque chose d' nouveau.

SAINT-ELME.

Nous vivons dans le siècle des découvertes miraculeuses.

THOMAS.

C'est vrai pourtant. On dit qu'à présent on vole comme des oisiaux, qu'on plonge comme des poissons, et v'là qu'on saute comme des guernouilles.

SAINT-ELME.

Qui oserait prescrire des bornes à l'esprit humain ?

THOMAS.

Vous auriez dû apporter avec vous vos béquilles am... ba... chiques.

SAINT-ELME.

Je ne pouvais pas en disposer. C'est une machine assez précieuse que l'on garde au dépôt de l'état-major général de l'armée, pour s'en servir dans les grandes occasions.

THOMAS.

C'est dommage! vous seriez arrivé au pays comme un homme qui tombe du ciel. Et pis il vous reste p't-être encore une longue route à faire ?

SAINT-ELME.

Une trentaine de lieues ; mais je compte

passer quelques jours chez le camarade qui touche à sa destination. (A Justin.) A ton tour.

THOMAS.

Ah! l' camarade est de nos environs?

JUSTIN.

De Villefranche : si mes forces n'avaient pas trahi mon courage, aujourd'hui même, j'aurais pressé mon père dans mes bras. Quel bonheur de le revoir après treize ans d'absence! (Avec une émotion feinte.) Il y a trois ans que j'ai perdu la meilleure des mères.

(Il essuie ses yeux.)

SAINT-ELME, à part.

Le coquin, comme il joue son rôle!

JUSTIN.

Je vais devenir le soutien, la consolation de mon père.

THOMAS.

Brave garçon! si c'était lui....

JUSTIN.

A peine arrivé, j'irai visiter ma respectable aïeule, une cousine fraîche comme la fleur du printemps. Je reverrai aussi un oncle..... que je n'ai jamais vu.

SAINT-ELME, *bas à Justin.*

Prends donc garde à ce que tu dis.

JUSTIN.

Qu'on dit être le plus humain, le plus honnête homme du canton.

THOMAS.

C'est lui, morguenne, c'est lui... Le nom de ton père?

JUSTIN, *embarrassé.*

De mon père.... Ah! quand on me parle de mon père, je suis si ému, si troublé...

SAINT-ELME, *bas à Justin.*

Ledoux.

JUSTIN.

Ledoux.

THOMAS.

Quoi, tu serais... Julien Ledoux!

JUSTIN.

Julien Ledoux.

THOMAS.

Et moi, ton oncle, Thomas Bahut.

JUSTIN.

O jour heureux!

THOMAS.

Viens, mon enfant.

JUSTIN, se jetant dans ses bras.

Mon oncle!

(La mère Bahut regarde avec surprise. Colette essuie ses yeux.)

SAINT-ELME, à part.

A merveille! reconnaissance pathétique, touchante. Je ne ferais pas mieux, moi qui m'en pique.

JUSTIN.

Ma cousine!

COLETTE.

Mon cousin!

(Justin embrasse Colette.)

THOMAS.

Vous partagez notre joie, camarade.

SAINT-ELME.

De bien bon cœur, je vous l'assure.

SCÈNE VII.

LA MÈRE BAHUT, THOMAS, SAINT-ELME, JUSTIN, COLETTE, RENÉ.

RENÉ, voyant Justin embrasser Colette, pose précipitamment sur une table des verres et un broc qu'il porte, et dit en accourant :

Eh b'en! qu'est-ce que vous faites donc?..... n' vous gênez pas. Tu-dieu! comme vous m'nez l's affaires. On n' peut donc pas vous quitter d'un moment, mam'selle. Et vous, père Thomas, vous restez là comme un saint de bois, pendant qu'on cajole ma prétendue.

THOMAS.

Allons, allons, René, n' te fâche pas : c'est son cousin.

COLETTE.

Hé oui, nigaud! c'est mon cousin.

RENÉ.

Quand ça s'rait vot' cousin.

JUSTIN, *avec fermeté.*

J'use du droit de la parenté, en embrassant ma cousine, qu'avez-vous à dire à cela, l'ami?

COLETTE.

René, vous savez b'en que je n' veux pas qu'on soit jaloux; croyez-moi, taisez-vous.

RENÉ, *à part.*

Saperjeu, j'enrage!

SAINT-ELME.

Comme camarade et ami de Julien, j'espère, Mademoiselle, que vous voudrez bien me permettre....

COLETTE.

Avec plaisir, Monsieur.....

RENÉ.

Mais vous n'êtes pas son cousin, vous.

SAINT-ELME, *le repoussant.*

Laissez donc, l'ami.

(*Il embrasse Colette.*)

RENÉ.

Allons! de cousins en cousins, d'amis en amis; et si je m' plains, on m' dit : tais toi, nigaud. Tatigué!

SAINT-ELME, à Justin.

Va donc embrasser ta respectable aïeule.

JUSTIN, bas.

Est-ce que tu ne pourrais pas t'en charger ?

SAINT-ELME.

Je ne suis pas le cousin, moi.

JUSTIN.

Ma bonne et digne mère, voulez-vous bien recevoir mes embrassemens respectueux ?

LA MÈRE BAHUT.

Viens, mon garçon. C'est tout l' portrait de sa mère.

(La mère Bahut embrasse Justin.)

RENÉ, à part.

Pour la mère Bahut, il peut l'embrasser tant qu'il voudra.

THOMAS.

René, prends ces deux sacs, et va les porter dans la chambre bleue.

RENÉ, à part.

Oh que nenni, je n' quitte p'us Colette.

LA MÈRE BAHUT.

Allons, Colette, viens m'n enfant, faut nous occuper du souper.

COLETTE.

Oui, grand'mère.

(Elles sortent avec René.)

JUSTIN, courant après elles.

Si je pouvais vous être bon à quelque chose?

SCÈNE VIII.

JUSTIN, THOMAS, SAINT-ELME.

THOMAS.

Non, non! reste là. Il paraît, l'ami, que ton pied va mieux?

JUSTIN.

Je suis déjà reposé, et le plaisir fait oublier la douleur.

THOMAS.

Sais-tu qu'avec ton uniforme de cavalerie, je

ne t'aurais pas reconnu? Ton père disait que tu servais dans le 11[e] régiment d'infanterie.

JUSTIN, *embarrassé.*

Dans l'infanterie....

SAINT-ELME.

C'est que par la nouvelle organisation de l'armée, le 11[e] de ligne est devenu le 9[e] régigiment de chasseurs à cheval.

THOMAS.

Ah, c'est différent. Tu n'es guère curieux? tu n' me demandes pas des nouvelles du pays?

SAINT-ELME.

Il veut se ménager le plaisir des surprises.

JUSTIN.

Je l'ai quitté si jeune.

THOMAS.

Mais tu n'as pas oublié la bonne Marguerite?

JUSTIN.

C'est une si bonne fille!

THOMAS.

Comment, une bonne fille! elle est veuve en secondes noces....

JUSTIN.

De qui voulez-vous donc parler?

THOMAS.

De ma sœur, ta tante Marguerite Levasseur.

JUSTIN.

Ah, m'y voilà. Je pensais à une bonne qui était autrefois chez mon père, et qui se nommait Marguerite. Ma bonne tante! Non certainement je ne l'ai pas oubliée. C'est elle qui.....

SAINT-ELME, l'interrompant.

Il a un excellent cœur: lui et moi, nous étions les meilleurs sujets du régiment.

THOMAS.

Il tient d' famille. Queu dommage! la pauvre Nicolle ne l' verra p'us.

JUSTIN.

Ah, mon Dieu! serait-elle devenue aveugle?

THOMAS.

Q'uest-ce que tu dis? Nicolle, c'était ta mère.

JUSTIN.

J'avais oublié qu'elle se nommait Nicolle.

THOMAS.

Ton père ne l'appelait jamais autrement.

SAINT-ELME, prenant Thomas à part.

Monsieur Thomas, vous êtes un digne homme; la confiance avec laquelle vous nous avez accueillis ne me permet plus de vous rien dissimuler. L'aveu que j'ai à vous faire me coûte beaucoup.

THOMAS.

Parlez, parlez, mon brave.

JUSTIN, à part.

Il va tout découvrir.

SAINT-ELME.

Dans l'une des affaires les plus chaudes de la dernière campagne, notre régiment masquait un parc de quatre cents pièces de canon; nous avions en tête le centre de l'armée ennemie, qui s'avançait en bon ordre; quand il fut à portée, le régiment, par une adroite et une à gauche, découvrit les quatre cents pièces qui firent feu en même temps avec un fracas épouvantable; la commotion fut telle, que mon camarable en eut le cerveau ébranlé et perdit la mémoire.

THOMAS.

Queu malheur!

SAINT-ELME.

C'était au point qu'il oubliait jusqu'à son nom. Nous avons craint pendant quelque temps une aliénation; mais, petit à petit, ses facultés mentales se sont raffermies, et il ne lui reste plus que quelques absences dont il guérira bientôt au sein de sa famille.

THOMAS.

Pauvre garçon!

SAINT-ELME.

Il s'aperçoit des fautes de sa mémoire et s'en afflige; croyez-moi, ménagez-le, ne lui faites plus de questions.

THOMAS.

Je m'en donnerai de garde. Vous faites bien de m'avertir. (A Justin.) Allons, allons, Julien, chassons les idées tristes. Dis-moi, un peu de confiance, si ta bourse est bien garnie?

JUSTIN.

Les artistes sont rarement en fonds.

THOMAS.

Les artist'?...

SAINT-ELME, à part.

Étourdi! (A Thomas.) Artistes, c'est-à-dire mili-

taires, parce que, voyez-vous, Monsieur Thomas, il y a beaucoup de militaires qui sont artistes, comme il y a beaucoup d'artistes qui sont militaires; en sorte qu'il a confondu les militaires avec les artistes, ou, si vous l'aimez mieux, les artistes avec les militaires.... Vous comprenez.

THOMAS.

Pas trop; mais c'est égal. (A Justin.) Je veux être le premier qui remonte un peu tes finances.

JUSTIN.

Vous avez trop de bonté, mon oncle.

THOMAS.

J'avais prêté une petite somme à un brave homme embarrassé et chargé de famille. Prêter pour obliger des gens malheureux, c'est souvent prêter à n' pas rendre, et j' m'étais arrangé pour ça; mais il a fait d' bonnes affaires, et hier i' m'a rendu c' que j' lui avais donné. C'est d' l'argent trouvé; t' en profiteras.

(Il tire de sa poche une petite bourse de cuir.)

JUSTIN.

Mon oncle, permettez-moi...

THOMAS.

Pas d' çarimonies. L'argent vient toujours à propos.

JUSTIN.

Demain, je serai chez mon père. Je n'ai absolument besoin de rien.

THOMAS.

A la bonne heure! mais est-ce toujours pour soi qu'on a besoin d'argent? Ne m' parle pas des gens qui n' pensent qu'à eux. N'as-tu pas un ami, un camarade, à qui tu voudrais rendre service?

SAINT-ELME.

Mon bon Monsieur Thomas, si c'est de moi que vous voulez parler, je vous remercie de tout mon cœur. Je tiens à une famille aisée qui pourvoit à toutes mes dépenses.

THOMAS, à part.

V'là des militaires comme on n'en voit guère. (A Justin.) Allons, allons, pas tant d' façons, je l' veux.

JUSTIN.

Soyez certain qu'il m'en coûte de vous refuser.

SAINT-ELME, à part.

Je le crois.

THOMAS.

Comment, me refuser! Sais-tu b'en que tu vas me fâcher.

JUSTIN, *à part.*

Généreux homme! il m'est impossible de le tromper plus long-temps.

THOMAS.

Eh b'en!

JUSTIN.

Monsieur, il faut vous avouer....

THOMAS, *vivement.*

Monsieur! qu'est-ce que ça veut dire, Monsieur? Monsieur mon neveu, seriez-vous fiar? auriez-vous du mépris, parce qu' j' nons pas de biaux habits, et que je n' sommes qu'un farmier? eh b'en oui! farmier, paysan même, Thomas s'honore de l'être. Apprenez, Monsieur, que Thomas est un honnête homme, et que parsonne n'a l' droit d' l' mépriser.

JUSTIN.

Moi, vous mépriser! je vous révère. Ne vous blessez pas de mes refus, je vous en supplie. La reconnaissance, la probité m'en font un devoir. Je renoncerais à un bien que j'ai toujours

ambitionné, l'estime d'un honnête homme, si je cédais à vos instances généreuses.

THOMAS, à Saint-Elme.

Comprenez-vous queuque chose à ce galimatias-là?....

SAINT-ELME.

N'insistez pas, monsieur Thomas. Ses idées se brouillent, quand il éprouve de fortes émotions : il a ses raisons, sans doute, pour en agir ainsi. Il vous les dira demain matin, et peut-être serez-vous le premier à les approuver.

SCÈNE IX.

JUSTIN, RENÉ, COLETTE, THOMAS, SAINT-ELME.

COLETTE ET RENÉ, accourant.

(Ensemble :) L' père Laronde qui vient d'arriver!

THOMAS.

Bonne nouvelle, mes enfans!

COLETTE.

C'est d'main dimanche, i' nous f'ra danser, sous les maronniers.

THOMAS.

Où est-i' ?

COLETTE.

Il est là, qui parle à grand'maman.

THOMAS.

Courez vite lui dire d'entrer.

(Colette et René sortent.)

SCÈNE X.

JUSTIN, THOMAS, SAINT-ELME.

THOMAS.

Vous allez voir un bon vivant. On le connaît vingt lieues à la ronde, et tout l' monde l'aime. Drès qu'il arrive, les jeunes filles et les garçons bondissent de joie, les p'tits enfans lui sautent aux jambes.

SAINT-ELME.

Voilà un homme heureux !

THOMAS.

J' vous en réponds. Il dit qu'il s'est arrangé

pour çà : d'abord il est sans soucis, et en paix avec tout le monde.

JUSTIN.

Il doit avoir un secret pour jouir d'un aussi heureux privilége.

THOMAS.

Son secret, c'est de ne rien posséder.

SAINT-ELME.

Je ne l'aurais pas deviné. Il est donc pauvre?

THOMAS.

Quand i' n'a pas d'argent, i' s' fait comédien, ou montre la musique. Drès qu' sa bourse est garnie, i' r'prend c' qu'il appelle son premier bien, l'indépendance. Il commence sa tournée, et ne s'arrête que chez les braves gens.

JUSTIN.

Je ne m'étonne pas de le rencontrer chez vous.

THOMAS.

On est fiar d' sa visite. L' père Laronde est un honnête homme, un homme bienfaisant.

SAINT-ELME.

Quel bien peut-il faire, puisqu'il ne possède rien?

THOMAS.

Est-ce qu'on n' fait du bien qu'en donnant d' l'argent ? L' père Laronde est un homme d'un bon conseil; il en sait p'us qu'un maît' d'école. S' dispute-t-on pour une pièce d' terre, pour une succession? l' père Laronde arrange tout l' monde; c'est not' arbitre, not' juge d' paix, c'est l' fléau des procureurs du canton; tous ses jugemens s'exécutent le verre à la main. L' père Laronde porte en tout lieu la paix, la bonne union et la joie. Point d' mariages, pas d' baptêmes, pas d' bonnes fêtes sans l' père Laronde. T'nez, le v'là.

SCÈNE XI.

LARONDE, THOMAS, (Thomas se trouve le second en scène, parce qu'il s'est avancé à la rencontre de Laronde.) JUSTIN, SAINT-ELME, COLETTE, RENÉ.

THOMAS.

Bonjour, mon bon Laronde!

LARONDE.

Bonjour, mon cher Thomas!

THOMAS.

Comment va la joie ?

LARONDE.

Bien.... Et la santé ?

THOMAS.

Tu vois. Il y a long-temps qu' tu n'es passé par ici : d'où viens-tu, comm' ça ?

LARONDE.

De la noce.

THOMAS.

Et où vas-tu ?

LARONDE.

A la noce.

THOMAS.

Tu n'en sors donc pas ?

LARONDE.

Les vendanges ont été bonnes ; l' mariage donne ; et ces enfans-là, quand les marie-t-on ?

COLETTE.

Je n' suis pas pressée.

LARONDE.

C'est c' que disent toutes les jeunes filles ; Dieu sait ce qu'elles en pensent.

THOMAS, bas à Laronde.

N' lui parle pas d' mariage, ça lui tourne la tête, et elle n' sait p'us c' qu'alle fait.

RENÉ.

Moi, j' dis que l' plus tôt sera l' meilleur.

LARONDE.

Je me suis douté qu'on se réjouissait ici.

THOMAS.

Et tu ne t'es pas trompé.

LARONDE.

Mon instinct ne me trompe jamais.

THOMAS.

V'là mon neveu, qui r'vient d' l'armée! Nous allons fêter sa bien-venue.

LARONDE, à Justin.

Jeune homme, touchez là. J'aime les braves; je boirai de bon cœur à votre santé.

THOMAS.

Et voici son camarade.

LARONDE.

Monsieur... (A part.) Eh mais, je ne me trompe pas.... (A Saint-Elme:) Y a-t-il long-temps que Monsieur est au service?

SAINT-ELME.

Il y a cinq ans que, pour la première fois, j'ai endossé l'uniforme. (A part.) Cet homme ne m'est pas inconnu.

LARONDE.

Cinq ans! Il me semble pourtant qu'il y a deux ans vous n'étiez pas militaire.

SAINT-ELME, à part.

Voilà bien la situation la plus embarrassante....

LARONDE.

Nous nous sommes rencontrés, je crois, au théâtre de Bordeaux?

SAINT-ELME.

Vous voulez sans doute parler de mon frère? Il y a entre nous une telle ressemblance, que nos amis, nos parens même, nous prennent souvent l'un pour l'autre.

LARONDE.

C'est possible.

SAINT-ELME, bas à Justin.

Quittons la place; nous n'éviterions pas une reconnaissance fâcheuse.

JUSTIN, à Thomas.

Si nous connaissions la chambre qui nous est destinée, nous y déposerions nos sacs.

THOMAS.

René va vous y conduire.

RENÉ.

Moi?

THOMAS.

Oui; prends leurs sacs, et mène-les dans la chambre bleue.

LARONDE, à part.

De l'embarras; on s'esquive; il y a ici quelque anguille sous roche.

LA MÈRE BAHUT, appelant dans la coulisse.

Colette!

RENÉ.

Entends-tu, Colette, qu'on t'appelle.

COLETTE.

J'y vas, grand'maman.

(Elle sort.)

RENÉ, à Justin et à Saint-Elme.

Allons, venez. (Tandis que Saint-Elme prend un sac, René se charge de l'autre, et saisit Justin par la main en lui disant:) Par ici, par ici, je ne vous quitte pas cousin.

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

LARONDE, THOMAS.

THOMAS.

Tu n'es pas curieux de faire connaissance avec mon vin nouveau.

LARONDE.

A mon âge, on ne cherche pas les nouvelles connaisances ; on tient à ses vieux amis.

THOMAS.

Et au vin vieux, n'est-ce pas ?

LARONDE.

Tu l'as dit.

THOMAS.

J'ai là ton affaire. Aide-moi à approcher cette table : Nous sommes cheux nous ; mettons-nous à not' aise ; assayons-nous et causons d'amitié.

(Thomas verse deux verres de vin. Laronde en prend un et le goûte.)

Comment le trouves-tu ?

LARONDE.

Chaud et généreux comme l'ami qui l'a versé.

THOMAS.

A ta santé, Laronde.

LARONDE.

A la tienne, mon ami.

THOMAS.

P'isque nous v'là l' verre à la main, dans un d' ces momens où le cœur s'ouvre, faut que j' te fasse d' la morale : Tu veux donc toujours être par voies et par chemins?

LARONDE.

Que veux-tu? l'air des villes m'est funeste; j'étouffe dans les salons; je ne respire qu'en rase campagne.

THOMAS.

Pierre qui roule n'amasse pas mousse. Quand tu mourras, tu n'auras pas un sou devant toi.

LARONDE.

Et quand je serai mort, je me trouverai aussi riche qu'un millionnaire.

THOMAS.

Tu as tort de mépriser l'argent.

LARONDE.

Je ne le méprise pas; mais il faut se donner tant de peine pour le gagner; tant de peine pour le conserver; j'y ai renoncé, et je prends ma part en bon temps.

THOMAS.

A la bonne heure si cela te réussit.

LARONDE.

Parfaitement, puisque j'ai atteint le but que tous les hommes se proposent. Une vie exempte de chagrins et pleine de plaisirs.

THOMAS.

Comment as-tu fait ?

LARONDE.

Écoute, tu vas le savoir. Un moraliste a dit : « *Personne n'est sage, ni bon, ni heureux,* » *qu'autant qu'il connaît son instinct, et le suit* » *fidèlement.*

THOMAS.

Je suis assez de son avis.

LARONDE.

Il m'a servi de guide. Mon père voulait que je fusse huissier, je me suis fait comédien; j'ai

mieux aimé faire rire les gens que de les faire pleurer.

THOMAS, remplissant les verres.

Et morguenne t' as bien fait. A ta santé.

LARONDE.

Je débutai avec succès sur l'un des premiers théâtres de la capitale.

THOMAS.

Pourquoi n'y es-tu pas resté?

LARONDE.

Moi, m'attacher à un théâtre; consumer ma vie en efforts inouis pour amuser le public, ce sultan dédaigneux et ingrat! lui sacrifier mon bien le plus précieux, ma liberté! non, non.

THOMAS.

Mais tu s'rais p't être dev'nu riche?

LARONDE.

Peut-être; mais pour être d'or, une chaîne n'en est pas moins une chaîne. J'ai pris un terme moyen. Tous les théâtres des villes de second ordre me sont ouverts. Pendant l'hiver, j'y donne quelques représentations qui m'assurent les moyens de vivre le reste de l'année à ma fantaisie. Dès les premiers jours de prin-

temps, je renais avec la nature. Le bâton à la main, mon sac bien garni, ma gourde bien remplie, je sors de la ville, je devance quelquefois le lever du soleil, et quand ses premiers rayons rougissent le sommet des montagnes, je le salue par mes chants joyeux. L'air embaumé du matin m'ouvre l'appétit; je m'établis sous un ombrage frais; et là, assis entre mon sac et ma gourde, je fais le premier repas du jour; je me lève et je marche à l'aventure, car mon but n'est pas d'arriver. Accosté, tantôt par un soldat qui m'aide à vîder ma gourde, tantôt par un bon villageois, dont la conversation simple et naturelle m'apprend toujours quelque chose d'utile; quelquefois aussi par un pauvre ouvrier.....

THOMAS.

A qui tu ouvres ta bourse.

LARONDE.

Chût... gardons au fond du cœur le plaisir de faire le bien et taisons-nous. La bienfaisance est une fleur délicate qui se fane au grand jour.... Verse, Thomas.

THOMAS.

A ta santé, mon brave.

LARONDE.

Le soir, je me dirige vers l'habitation la plus voisine où je suis sûr de trouver un bon accueil. A mon aspect, les figures s'épanouissent et je partage la joie que je fais naître. Tous mes jours se passent ainsi dans les plaisirs. Je vais de fêtes en fêtes, de noces en noces, comme tu le disais tout à l'heure. De qui pourrais-je envier le sort?

THOMAS.

De parsonne.

LARONDE.

L'acteur qui se contente de débiter son rôle et de suivre les traditions, n'est qu'un perroquet et un singe. Le véritable artiste dramatique, celui qui aime son art avec passion, sent qu'il doit étudier l'homme même. Eh bien, cette étude est aussi le but de mes voyages. Quand je rencontre un homme d'un caractère prononcé, dont l'allure s'est conservée vive et franche, je l'observe. Je classe ainsi dans ma pensée une foule de modèles dont je me sers pour imprimer à chacun de mes rôles un cachet d'originalité. Voilà comme, en suivant tous

mes goûts, je m'assure les moyens de les satisfaire.

THOMAS.

C'est bon jusqu'à présent; mais on vieillit; on n' peut pas toujours marcher, faut se r'poser.

LARONDE.

Je t'entends. Alors j'arrive ici, j'y dépose mon sac et mon bâton, et je te dis : Thomas, où est ma chambre ?

THOMAS, *vivement ému.*

Laronde, nous sommes amis depuis vingt ans, mais v'là la plus grande preuve que tu m'en aies donnée.

LARONDE.

Est-ce qu'elle t'étonne ?

THOMAS.

Non! car j'y avais pensé avant toi.

LARONDE.

Touche là. C'est dit.

THOMAS.

Je t'attends.

LARONDE.

Nous n'en sommes pas encore là. L'emploi

que j'ai choisi me permet de fournir une longue carrière, et le public m'aime. Il m'en a donné une preuve il y a deux ans. Je jouais dans Félix sur le théâtre de Bordeaux : au milieu du trio, un jeune débutant qui trouvait que je ralentissais la mesure, me dit à demi-voix : Allons donc! père sensible d'occasion. L'apostrophe me troubla; et ce qui acheva de me déconcerter, c'est que l'amoureuse se prit à rire au point de ne pouvoir plus articuler un mot. Un sifflet partit du fond de la salle. C'était le premier que j'entendais. Je jetai sur le parterre un regard de colère. Il n'en fallait pas d'avantage pour exciter un orage. Quelques murmures se firent entendre; mais les bravos, les applaudissemens presqu'unanimes les firent taire et me retinrent sur la scène que j'allais quitter pour n'y reparaître jamais. La toile baissée, je tançai vertement notre débutant. Sais-tu quel était cet étourdi ? le camarade de ton prétendu neveu.

THOMAS.

Tu te trompes, mon vieux Laronde, est-ce que tu n'as pas vu ses galons ?

LARONDE.

Ni les galons, ni les broderies ne m'en impo-

sent. Dis-moi : comment ces deux jeune gens te sont ils arrivés?

THOMAS.

J' viens d' les trouver à cent pas d' la maison.

LARONDE.

Et tu les as amenés avec toi?

THOMAS.

Ils d'mandaient le ch'min de Villefranche. Il y en avait un qui n' pouvait plus marcher, j' leux ai dit : v'nez à la maison, gn'y a pas si loin; vous trouverez à souper et un gîte, et d'main i' f'ra jour. N'aurais-tu pas fait comme moi?

LARONDE.

C'est vrai! Verse, Thomas.

THOMAS.

En parlant comm' ça d' choses et d'autres, j'ai r'connu mon n'veu. Quand j' dis j'ai r'connu, c'est une façon d' parler, car j' crois b'en que je n' l'avais jamais vu. Mais il m'a dit qu'il allait chez son père, épicier, à Villefranche, et mon frère Ledoux attend son garçon qui r'vient d' l'armée : comment veux-tu qu'il ne soit pas mon n'veu? Il est vrai qu'il n' se souv'nait p'us ni d' sa tante, ni d' sa mère; mais, vois-tu, La-

ronde, dans une bataille, le bruit du canon lui a fait perdre la mémoire.

LARONDE, à part.

Les coquins!

THOMAS.

Pour son camarade, il a vu du pays, et il en sait long. As-tu jamais entendu parler de l'ambachitacho,... ou ambachotachi,.... je ne peux pas dire c' mot-là... de l'ambachitechenique?

LARONDE.

Non.

THOMAS.

Tu dois connaître ça.

LARONDE.

Je ne sais pas même ce que tu veux dire.

THOMAS.

Eh b'en l'ambachi... techenique, c'est comme qui dirait des béquilles qui ressemblent à des tire-bouchons, et qui vous font faire trente lieues à l'heure.

LARONDE, riant.

Mon pauvre Thomas, qu'est-ce qui t'a fait ce conte-là?

THOMAS.

C' n'est pas un conte : l' camarade de mon n'veu m'a bien expliqué comment ça s' faisait.

LARONDE.

Et tu l'as cru ?

THOMAS.

Si t' avais été là, tu l'aurais cru aussi.

LARONDE, riant plus fort.

Je te demande si tu l'as cru.

THOMAS, embarrassé.

Dam ! j' l'ai cru, jusqu'à un certain point.

LARONDE.

Réponds-moi positivement. Je veux savoir si tu l'as cru.

THOMAS.

J' l'ai cru, sans l' croire.

LARONDE.

Allons, tu l'as cru, et tu ne veux pas en convenir. Eh bien ! mon bon Thomas, il s'est moqué de toi.

THOMAS.

Comment, il s'est moqué de moi !

LARONDE.

Ce prétendu maréchal-des-logis n'est autre

que l'acteur Saint-Elme, et l'autre n'est pas plus ton neveu que moi.

THOMAS, en colère.

Ah! ils se sont moqués de moi! (Appelant.) René! Colette!

LARONDE.

Que t'arrive-t-il donc?

THOMAS.

C'est qu' j' n'aime pas qu'on s' moque de moi. Ils vont voir beau jeu!

SCÈNE XIII.

LA MÈRE BAHUT, THOMAS, LARONDE, COLETTE, RENÉ.

COLETTE.

Qu'y a-t-il donc, mon père?

THOMAS.

Tu sais b'en c' cousin qu'est là-haut, eh b'en, i' n'est pas p'us ton cousin que l' père Laronde.

COLETTE.

Comment, c' n'est pas mon cousin!

RENÉ, à part.

Tant mieux! j'en suis bien aise.

LA MÈRE BAHUT.

C' n'est pas ton n'veu?

THOMAS.

Eh non! ma mère.

LA MÈRE BAHUT.

Jour de Dieu! moi qui m' suis laissé embrasser!

THOMAS.

René! va leur dire de descendre.

RENÉ.

B'en obligé d' la commission! Est-ce que j' les connais, moi, à c't' heure qu'on n' sait p'us c' qu' c'est?

THOMAS.

Va donc! ils n' te mangeront pas.

RENÉ.

J' n'ai pas peur qu'i' m' mangent. (A part:) C'est égal; faut d' la prudence : j' les appellerai de dessus l'escalier.

(Il prend un bâton oublié sur la scène, et sort.)

SCÈNE XIV.

LA MÈRE BAHUT, THOMAS, LARONDE, COLETTE.

LA MÈRE BAHUT.

Il a raison, René : j'ons p't-être deux voleurs cheux nous.

THOMAS.

Pas d'inquiétudes, ma mère, ils sont d'honnêtes garçons ; j'en réponds, corps pour corps.

LA MÈRE BAHUT.

Oh ! toi, tu t' fies à tout l' monde.

THOMAS.

J' vous dis, ma mère, qu'i' sont d'honnêtes gens.

COLETTE.

Et moi, j' l' parierais.

LA MÈRE BAHUT.

Qu'est-ce que vous en savez ?

THOMAS.

J'en suis sûr.

LA MÈRE BAHUT.

Tu n' peux pas en être sûr, puisque tu n' les connais pas.

THOMAS.

J'ai voulu leux y donner d' l'argent, et i' l'ont r'fusé. Qu'avez-vous à dire à ça ?

LA MÈRE BAHUT.

Rien.

LARONDE.

Allons, Thomas, calme-toi, mon ami. Ils étaient attardés sur les chemins, ne sachant où donner de la tête; tu leur offre l'hospitalité, ils l'acceptent. Pour s'assurer un meilleur souper, l'un des deux voyageurs se fait passer pour ton neveu; je ne vois dans tout cela qu'une espièglerie; et il faut bien passer quelque chose aux jeunes gens.

THOMAS.

A la bonne heure; mais pourquoi m' faire des contes ?

LARONDE.

En cela, ils ont eu tort, et ils méritent une leçon un peu verte.

THOMAS.

Oui, sûrement. Ils méritent au moins qu'on leux fasse peur. Charge-toi d' ça, Laronde.

LARONDE.

Non. Comme maître de maison, toi seul as droit de leur adresser des reproches.

THOMAS.

Je n' vaudrais rien pour ça. J' commencerais par leu' tendre la main; car i' m'ont l'air d' bons enfans. Toi, t' as d' l'éloquence.

LARONDE.

Puisque tu le veux, soit.

SCÈNE XV.

LA MÈRE BAHUT, THOMAS, LARONDE, SAINT-ELME, JUSTIN, dans leur premier costume de voyageurs, COLETTE, RENÉ.

RENÉ.

I' n'ont pas pardu d' temps, i' s' sont fait la barbe. T'nez, r'gardais p'utôt, i' n'ont pas d' moustaches.

JUSTIN, (dans le fond du théâtre.) Bas à Saint-Elme.

Nos affaires vont mal : nous ne souperons pas.

SAINT-ELME.

Prenons l'air bien contrit, et nous souperons.

LARONDE, à Thomas.

Ils ont quitté leur uniforme; ils se livrent pieds et poings liés.

THOMAS.

N' vas pas être trop méchant.

LARONDE.

Laisse-moi faire. Approchez, Messieurs, approchez; c'est au nom de mon ami que......

(Saint-Elme et Justin entrent en scène.)

LA MÈRE BAHUT.

Eh mais.... j' les r'connais.

RENÉ.

Et moi aussi.

COLETTE.

C'est eux-mêmes.

THOMAS.

Qu'est-ce que vous dites donc, vous autres ?

COLETTE.

Mon père, un moment avant qu' vous n'arriviez, ces messieurs sont venus d'mander b'en poliment l'hospitalité; i' disaient qu'i' couch'raient su' la paille; qu'i' paieraient leurs dépenses....

LA MÈRE BAHUT.

Et comme tu n'y étais pas, j'nons pas voulu les r'cevoir.

SAINT-ELME.

Voilà, Monsieur, ce que nous avions à dire pour notre justification.

THOMAS.

C'est b'en différent, ça.

SAINT-ELME, bas à Justin.

Nous souperons.

LARONDE, bas à Thomas.

Tais-toi donc. (Haut.) Messieurs, cette circonstance même ne vous excuse pas. En l'absence de monsieur Thomas, il n'était pas prudent de recevoir chez lui deux étrangers, et le refus que vous avez essuyé ne vous donnait pas le droit de vous introduire ici travestis : vous, Monsieur, pour vous faire passer pour

son neveu ; vous, Monsieur, pour lui faire des contes saugrenus.

THOMAS.

Certainement! votre ambachitacho.... était d' trop.

JUSTIN, bas à Saint-Elme.

Nous ne souperons pas.

SAINT-ELME.

J'en ai peur.

LARONDE.

Vous sentez, Messieurs, qu'après avoir trompé avec autant de légèreté un homme bon et généreux, vous ne pouvez....

(Thomas tire Laronde par son habit.)

JUSTIN.

Vous croyez bien, Monsieur, que nous n'insisterons pas. Monsieur Thomas, nous sentons nos torts, et nous vous prions de les excuser en faveur de la position dans laquelle nous nous trouvions. Adieu, Monsieur ; nous n'oublierons jamais votre accueil plein de bonté, et nous sortons pénétrés de reconnaissance.

(Saint-Elme et Justin vont pour sortir.)

RENÉ.

Adieu, cousin.

THOMAS.

Allons donc, mes amis, est-ce que vous n' voyez pas qu' c'est pour rire? R'venez, r'venez! et sans rancune. Nous souperons ensemble, et vous coucherez ici.

COLETTE.

Sans doute, Messieurs.

(Thomas ramène Saint-Elme et Justin sur l'avant-scène. Les personnages se trouvent alors dans l'ordre suivant : La mère Bahut, Laronde, Saint-Elme, Thomas, Justin, Colette et René.)

LARONDE.

Monsieur Saint-Elme, *le père sensible d'occasion,* ne poussera pas plus loin sa vengeance.

SAINT-ELME.

C'est vous, monsieur Beaupré?

THOMAS.

Qu'est-ce qui dit? Beaupré!

LARONDE.

C'est mon nom de théâtre : voilà encore une reconnaissance! mais celle-ci est de bon aloi.

SAINT-ELME.

Je suis heureux, Monsieur, de vous retrouver.

LARONDE.

Vous ne pensiez pas ainsi, il y a un moment. Convenez-en, Messieurs, toutes vos ruses n'ont

abouti qu'à vous mettre dans une mauvaise position. Abjurez-les, croyez-moi ; et prenez désormais pour règle de conduite ce proverbe :

LES MOYENS DROITS SONT LES PLUS ADROITS.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

EXTRAIT
DU CATALOGUE
DE LA LIBRAIRIE
DE PONTHIEU ET CIE,
PALAIS-ROYAL, A PARIS.

Annuaire Anecdotique, ou Souvenirs contemporains.

L'année 1826, 2e édition, in-18. 4 fr.

L'année 1827, 2e édition, in-18. 4 fr.

Annuaire Nécrologique, ou Complément annuel et continuation de toutes les Biographies et Dictionnaires historiques, contenant la vie de tous les hommes remarquables par leurs actes ou par leurs productions, morts dans le cours de chaque année, à commencer de 1820; rédigé et publié par A. Mahul. In-8°, orné de portraits.

1re année, pour 1820.	5 fr. »
2e année, pour 1821.	7 fr. 50 c.
3e année, pour 1822.	7 fr. 50 c.
4e année, pour 1823.	8 fr. »
5e année, pour 1824.	8 fr. »
6e année, pour 1825.	8 fr. »

Atlas des routes de la France, ou Guide des Voyageurs dans toutes les parties du royaume; dressé par A. M. Perrot, membre de plusieurs sociétés savantes. 1826. In-12, cartonné. 13 fr.

BARRICADES (les), Scènes historiques. Mai 1598. 1826. Troisième édition. 1 vol. in-8°. 6 fr.

BIOGRAPHIE DES CONTEMPORAINS; par Napoléon. 1826. 1 vol. in-8°. 6 fr.

BIOGRAPHIE DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. 2e édition. 1826. 1 vol. in-8°. 6 fr.

COLLECTION DES MÉMOIRES SUR L'ART DRAMATIQUE, contenant des Mémoires de Mlle Clairon, de Duménil, de Molière, de Bellamy, de Lekain, de Molé, de Préville, de Dazincourt, d'Ifland, de Goldoni, de Brande, etc., publiés par MM. Andrieux, Barrière, Félix Bodin, Déprés, Évariste Dumoulin, Dussault, Étienne, Merle, Moreau, Picard, Talma et Léon Thiessée. 14 vol. in-8°. 84 fr.

CONJURATION DU GÉNÉRAL MALET, contre Napoléon; par de Saint-d'A......, ancien directeur-général de la police. Hambourg. 1 vol. in-12. 3 fr.

DICTIONNAIRE DES ARTS DU DESSIN, la Peinture, la Sculpture et l'Architecture; par Boutard. 1827. 1 gros vol. in-8°. 10 fr. 50 c.

ÉTATS DE BLOIS (les), ou la Mort de MM. de Guise, Scènes historiques. Décembre 1588; par l'auteur des *Barricades*. 2e édit. 1 vol. in-8°, avec le plan de Blois. 7 fr 50 c.

ÉTAT ACTUEL DE LA NAVIGATION ET DU COMMERCE DE L'ANGLETERRE (de l'), Discours de M. Huskisson, président du bureau de commerce, prononcé le 12 mai 1826; traduit par M. Pichon, conseiller d'État; accompagné de diverses pièces justificatives, et suivi du Discours de M. Huskisson, sur le commerce des colonies, prononcé dans la séance du 22 mai 1825. 1 vol. in-8°. 4 fr.

LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE, pour servir d'introduction à l'étude de cette histoire; par Augustin Thierry. Un vol. in-8°. 7 fr. 50 c.





